UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01874411 8

S SAINTS"

Alphonse de Liguori

(1696-1787)

par

LE BARON J. ANGOT DES ROTOURS

DEUXIÈME ÉDITION

Victor Lecoffre

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/stalphonsedeligu00ango

D 247

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

N.-D.-de-Grâce
Bibliothèque
O. M. I.
HULL

St Alphonse de Liguori

N.-D.-de-Grâce
Bibliothèque
O. M. I.
HULL

DU MÊME AUTEUR

La Morale du Cœur. Études d'âmes modernes, avec une préface de M. Félix Ravaisson. Paris, Perrin, 1893. Un volume in-16 . . . . . 3 fr. 5

Aube de Siècle (Le trouble social. — Le travail intellectuel. — Le sens de la fraternité. — La vitalité du christianisme. — De l'espoir et de la joie). Paris, Perrin, 1898. Un volume in-16. . . . . 3 fr. 5

49834. — Imprimerie Lahure, 9, rue de Fleurus, à Paris.

" LES SAINTS "

Alphonse de Liguori

(1696-1787)

par

LE BARON J. ANGOT DES ROTOURS

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE
RUE BONAPARTE, 90

1903

PERMIS D'IMPRIMER

Paris, le 5 janvier 1903.

P. Fages.
Vic. gén.

INTRODUCTION

I

Il semble que la figure d'Alphonse de Liguori doive attirer à la fois les âmes pieuses et les esprits curieux. On aperçoit de suite combien mérite d'être cher aux premières l'auteur des *Visites au Saint Sacrement*, l'apôtre le plus fervent d'une dévotion tendre et confiante envers la Vierge immaculée. D'autre part, pour la simple intelligence de l'histoire psychologique, comment négliger l'action, en plein XVIIIe siècle, d'un saint qui rappelle les âges les plus croyants, qui fonde une congrégation des plus austères, et qui a obtenu, seul depuis notre admirable François de Sales, l'honneur d'être placé par l'Église au rang de ses docteurs ? Mais je doute que d'ordinaire on démêle bien son influence sur la vie morale et sa vraie physionomie, malgré ses écrits multipliés[1], malgré les nombreuses et sou-

1. On trouve leur bibliographie méthodique, et une bibliographie chronologique particulièrement intéressante,

vent copieuses biographies[1] dont il a été l'objet, depuis les précieux *Mémoires* de son disciple et compagnon durant quarante années, le Père Tannoia[2].

Son nom du moins est très généralement connu. Les fréquentes attaques[3] dont il est poursuivi ne

dans le quatrième volume de la Vie du Saint écrite par le cardinal Villecourt. On peut aussi consulter simplement à la Bibliothèque Nationale le *Catalogue général. Auteurs*, t. II (1899), p. 563-641.

1. Il faut citer, en Italie, celles de *Giatini* (1815), de *Rispoli* (1834), et du *Cardinal Capecelatro*; ce dernier ouvrage a été traduit en français par M. l'abbé Le Monnier (2 vol. in-8°, 1895); — en Allemagne, celles de *Santrin Schepers* (1884), de *Gisler Otto* (Einsiedeln, 1886), de *Dilgskron* (2 vol. 1887), et de *F. Meffert* (Mayence, 1901); — en France, celles de l'*Abbé Jeancard* (1828), du *Cardinal Villecourt* (4 vol. in-8°, 1863), l'*Histoire de saint Alphonse de Liguori* précédée d'une lettre de *Mgr Dupanloup* (1877) et enfin le *Saint Alphonse de Liguori* du *R. P. Berthe* (2 gros vol. in-8°, Paris, 1900). Ce dernier auteur, très complet, a pu utiliser les précieuses archives de sa congrégation.

2. Traduction française, 3 vol. in-8°, 1842. C'est bien ce que nous avons de plus expressif pour rendre saint Alphonse, avec ses *Lettres* dont une édition complète vient d'être donnée en français par le R. P. Dumortier (5 vol. in-8°, Lille, 1888-1893).

3. J'ose à peine mentionner ici la triste page dans laquelle Alexandre Dumas explique pourquoi il n'a pas été fâché de donner à un vilain personnage de son théâtre le nom de baptême de Liguori. Pourtant, il avait, assure M. René de Pont-Jest (*Revue du Palais*, 1er octobre 1898), choisi d'abord un autre nom, celui de Jules, et il ne l'aurait changé que pour des raisons de prudence politique. Au lieu de reprocher, entre autres choses, à Liguori son culte de la Sainte Vierge, que ne s'est-il souvenu d'avoir lui-même, en un jour de meilleure inspiration, salué celle qui, par un sublime

permettent guère de l'ignorer. Que de fois sa casuistique n'a-t-elle pas été dénoncée par ceux qui condamnent l'Église au nom de la conscience morale ! On parle de lui et de ses doctrines à notre tribune parlementaire[1]. Les protestants d'Angleterre croient trouver chez lui de quoi discréditer le papisme[2]. De l'autre côté du Rhin[3], c'est à lui que s'en prennent le plus volontiers ceux qui depuis

miracle, réunit les deux états sacrés de la femme, la virginité et la maternité! « Quelle grâce touchante, disait-il ! quelle poésie audacieuse! quelle majesté puissante et douce!... Un ciel d'Orient, un ange qui passe, un lis qui se penche, une vierge qui prie; et le Sauveur du monde, le fils de Dieu, est né. »

1. *Chambre des députés*, 21 juin et 5 juillet 1879, 28 janvier 1901.

2. C'est ainsi qu'en 1864, pour s'autoriser à mettre en suspicion la sincérité de Newman, le révérend Kingsley invoquait la doctrine de Liguori sur l'équivoque. On sait par quelle triomphante réplique (*Apologia pro vita sua*) l'illustre converti déconcerta ses adversaires.

3. M. Robert Grassmann, désireux sans doute de refaire les *Provinciales*, publiait récemment, à Stettin, des extraits de la morale de Liguori qui ont été largement répandus en Allemagne, en Suisse, en Autriche. Dans ce dernier pays, ils ont même été portés à la tribune du Parlement. Parmi les réponses adressées à ces attaques, on peut citer un article du P. Lehmkuhl dans les *Stimmen aus Maria Laach* de juillet 1901 et un opuscule du Pr A. Meyenberg, *Die Katolische Moral als angeklagte* (Stans, près Lucerne, 1901). Parmi les censeurs de la morale liguorienne en Allemagne et en Autriche, il en est deux qui ont eu récemment de fâcheux démêlés avec la justice. Le livre même de Grassmann vient de faire l'objet d'un débat judiciaire. Peu après la mort de cet auteur, son fils a intenté un procès contre un journaliste catholique qui avait traité durement

deux ans mènent campagne contre Rome. On sera mis à même d'apprécier ce que valent ces griefs et ces antipathies lorsque l'on aura un peu étudié la personne et l'œuvre de saint Alphonse.

Elles prennent place dans l'histoire générale de la vie chrétienne comme un des épisodes marquants de la lutte contre le jansénisme. C'est sans doute la cause principale de l'hostilité que beaucoup leur ont vouée ; mais c'est aussi leur grand intérêt. Car il s'agit, en ces débats, de bien autre chose que d'une petite controverse sur quelque subtilité dogmatique ne pouvant passionner que des théologiens : l'ensemble de nos conceptions religieuses est ici engagé, et ces questions sont beaucoup moins éloignées que l'on ne suppose communément de celles qui nous troublent encore aujourd'hui. C'est ce dont il importe de se rendre compte, si l'on veut comprendre ce qui caractérise Liguori et quels services il a pu rendre.

cette publication. Pour vérifier si les textes imputés à Liguori étaient exactement traduits on a nommé comme expert M. Engelbert, professeur à l'Université de Vienne, et nullement suspect de partialité envers les catholiques. Or, celui-ci, tout en se refusant à qualifier de honteuse l'œuvre de combat de Grassmann, a déclaré qu'elle est dépourvue de valeur scientifique, que le traducteur n'a traduit fidèlement que neuf citations. C'est là pourtant que M. Demblon, socialiste belge, a puisé les textes dont il s'est obstiné à donner lecture devant la Chambre des Représentants (4 décembre 1902). On comprend que M. Renkin, qui lui a opposé une vigoureuse réplique, les ait traités de faux.

II

Parler aujourd'hui du jansénisme ce n'est pas évoquer des controverses mortes, et qui ne nous touchent plus. Sans doute on ne se préoccupe généralement guère à présent de discuter si les cinq propositions condamnées par Innocent X, en 1653, se trouvaient en fait, et avec le sens qui les a fait proscrire, dans l'*Augustinus*. Elles peuvent être professées sans détour par les rares fidèles que garde en Hollande la petite confession fondée par l'évêque d'Ypres : peu nous importe. Mais, dans l'état général des esprits, les traces subsistent du mal fait à l'Église catholique par les étranges adversaires qui, tout en l'attaquant avec un acharnement perfide, prétendaient ne pas en sortir. Parmi les tendances qui, en notre temps, éloignent le plus de la foi chrétienne, plusieurs leur sont imputables, soit directement, soit indirectement et par suite d'une inévitable réaction. Sans méconnaître l'importance d'autres facteurs, il n'est nullement paradoxal d'affirmer qu'il y a beaucoup du jansénisme dans l'irréligion contemporaine.

Il a été raconté, et Liguori signalait[1] ce récit

1. Lettre du 6 janvier 1766; et Tannoia, liv. IV, chap xxxiv. — Voy. sur l'assemblée de Bourg-Fontaine, Sainte-Beuve (*Port-Royal*, t. I, p. 218, 295) et l'abbé Maynard (*Les Provinciales et leur réfutation*, 1851, t. II, p. 215).

comme très opportun à répandre, que vers la fin de l'été 1621, au fond d'une chartreuse appelée Bourg-Fontaine, en la forêt de Villers-Cotterets, une mystérieuse assemblée s'était tenue dans laquelle Jansénius, Duvergier de Hauranne, abbé de Saint-Cyran, Arnauld d'Andilly et quelques autres avaient formé le complot de substituer aux pratiques et à la discipline catholiques une sorte de déisme plus ou moins chrétien. On aurait reconnu que le meilleur moyen pour réussir serait de s'attaquer aux sacrements les plus fréquentés des adultes, Pénitence et Eucharistie, « et cela par voie détournée », en les rendant presque inaccessibles, « en élevant la grâce à un tel degré d'importance et de nécessité qu'elle opérât toute seule et régnât sur les ruines du libre arbitre ». On s'efforcerait aussi de discréditer les directeurs hostiles à de pareilles doctrines, le Pape, l'Église. Que tous ces détails soient ou non complètemeut exacts, il y a probablement quelque fond de vérité dans l'histoire de cette conjuration, vers cette date. Et ceux mêmes qui la traitent de fable jésuitique doivent avouer que, dans la suite, les choses se sont passées à peu près comme si les jansénistes exécutaient le plan qui leur est attribué.

Qui donc a plus travaillé et mieux réussi à éloigner des sacrements? Saint-Cyran affirmait que leur fréquentation est plus souvent nuisible qu'utile. C'est bien l'idée dont s'inspirait Antoine Arnauld, le grand Arnauld, lorsqu'il publiait, en 1643, son cé-

lèbre ouvrage, *De la fréquente communion*. Il obtint un succès qui a été comparé à celui de l'*Introduction à la vie dévote*. Et son résultat immédiat fut de diminuer très sensiblement le nombre des Pâques. Plusieurs curés de Paris constatèrent le fait : à Saint-Sulpice seulement il y eut trois mille communiants de moins. On sait d'ailleurs qu'à Port-Royal de pieuses âmes s'abstenaient pendant des mois, sinon pendant des années, du banquet eucharistique. Des religieuses, comme les Mères Arnauld, se vantaient de n'avoir pas fait leurs Pâques depuis trois ans. Mêlés aux laïques, d'anciens prêtres semblaient avoir oublié depuis leur conversion qu'ils avaient le pouvoir de célébrer la messe. L'usage s'établissait de n'accorder l'absolution qu'un certain temps après la confession[1], et souvent après des confessions multipliées. Chez les populations qui se trouvent en présence d'un clergé gagné par cet esprit, la vie chrétienne ne tarde pas à décliner. A Marseille, au temps de

1. Arnauld se faisait gloire, à la fin de sa vie (*Port-Royal*, t. II, p. 175), d'avoir été le principal propagateur de cet usage en France. Il remarquait que l'utilité de cette pratique n'avait été connue ni de saint Philippe de Néri, ni du Cardinal de Bérulle ou du Père Condren. « Tout ce qu'ils faisoient au plus, disait-il, étoit de refuser l'absolution à ceux qui témoignoient ne vouloir pas quitter leurs péchés.... Pour ceux qui témoignoient les vouloir quitter, je doute fort qu'ils ne leur donnassent pas l'absolution. » Mais l'auteur du livre *De la fréquente communion* entendait que l'on appliquât la règle du délai de l'absolution, même lorsque le pénitent se trouvait en danger de mort.

Mgr de Belzunce, il n'est pas rare[1] de rencontrer des premiers communiants de vingt et de trente ans. On constate vers la même époque, dans le diocèse de Troyes, l'application à des enfants de pénitences canoniques qui consistent à leur interdire les sacrements pendant huit et dix années, la cessation dans presque toutes les paroisses des premières communions qui se faisaient autrefois à toutes les fêtes, l'abolition presque complète des communions pascales, surtout dans les campagnes, l'habitude qui tend à se répandre de marier le peuple sans absolution[2]. Au XIXe siècle encore, les mêmes influences exercent la même action. Elles ont paralysé, sur bien des points, le mouvement de renaissance religieuse qui se développa de toutes parts, lorsqu'au sortir de la tourmente révolutionnaire la liberté fut rendue au culte. « Tel pénitent, d'une vie régulière et édifiante, écrit Mgr d'Hulst[3], devait retourner *quinze fois de suite* au saint tribunal avant de recevoir l'absolution. Des missionnaires, envoyés pour renouveler la vie chrétienne dans une paroisse, recevaient de l'évêque des pouvoirs si restreints qu'à peine osaient-ils commencer à prêcher, dans la crainte de ne pouvoir absoudre que les dévots. Le cardinal Guibert, lors-

1. *Mgr de Belzunce et le jansénisme*, par l'abbé Jauffret, 1881.

2. *Supplément aux Nouvelles ecclésiastiques*, cité par Mgr Ricard (*Les premiers Jansénistes et Port-Royal*, 1883).

3. La vie surnaturelle en France au XIXe siècle, dans *La France chrétienne devant l'histoire* (1896).

qu'il était jeune prêtre de la Congrégation des Oblats de Marie, fut chargé, avec un de ses confrères, de prêcher une mission aux environs de Barcelonnette ; mais il n'avait obtenu de l'évêque, Mgr Miollis, la juridiction pour confesser qu'avec des réserves sans nombre, applicables, entre autres cas, aux suivants : le péché d'ivrognerie, la danse en général, le prêt à intérêt et généralement la rechute habituelle dans les fautes mortelles. Tous les pénitents qui se trouvaient dans un de ces cas devaient aller demander l'absolution à l'évêque en personne, et traverser pour cela un département montagneux.... Faut-il s'étonner, après cela, si la pratique religieuse s'est bientôt ralentie partout, si l'abstention forcée est devenue peu à peu l'abstention volontaire ? » Les croyants apprécieront le mal que l'on a fait ainsi en fermant à tant d'âmes les sources de la grâce.

A quel principe se rattache donc toute cette guerre étrange, menée, au nom du pur christianisme, contre les sacrements, auxquels vraiment on ne semblait tenir que lorsqu'ils étaient refusés par le clergé et qu'il fallait des arrêts du Parlement pour forcer celui-ci à les conférer ? Comment expliquer que telles aient été la marque la plus apparente et la conséquence la plus certaine du jansénisme ? C'est que l'on ne doit pas seulement voir en lui une réaction, qui passionna l'âme ardente de Pascal, contre une religion superficielle et presque uniquement extérieure, contre les molles com-

plaisances et les lâches accommodements, contre le sans-gêne et l'absence totale de respect dans les rapports avec Dieu. Cette école si âpre dans ses critiques et qui, avec son austérité stoïcienne, traitait de si haut le commun des hommes, développa aussi une sorte d'orgueil intime, qui répugnait à user des secours surnaturels dont l'Église est établie dispensatrice. On n'avait ni assez d'humilité, ni assez de charité pour accepter avec un reconnaissant empressement toutes les libéralités divines, pour sentir à combien de consciences il est profitable d'être guidées par une autorité dont elles ont volontairement accepté la direction comme providentielle. Au fond n'arrivait-on pas à considérer qu'il est immoral, en quelque manière, d'admettre des secours du dehors et le magistère de l'Église? Or, c'est là sûrement l'une des idées fondamentales de l'irréligion contemporaine.

Dans ce qui paraît bien être, en dehors des difficultés purement intellectuelles, l'obstacle qui arrête le plus d'âmes honnêtes sur le chemin du christianisme, dans le refus de croire à un Dieu qui nous aime, les jansénistes n'ont-ils pas aussi, et même plus manifestement, leur lourde part de responsabilité? Loin de prévenir les objections troublantes qui font nier ou mettre en doute la divine bonté, ils ont pris à tâche de les susciter et de les fortifier. Ils ont réussi d'autant mieux que, sans être très nombreux, ils ont su pourtant mettre fortement leur empreinte sur la pensée de l'un de nos

plus grands siècles littéraires. Comment n'ont-ils pas été effrayés des dangers qu'ils allaient ainsi faire courir à la foi ? Comment n'ont-ils pas été révoltés eux-mêmes par la dureté odieuse qu'ils prêtaient à la Divinité ? Comment l'auteur des *Pensées* n'a-t-il pas aperçu que c'était une entreprise paradoxale, et dont ne pourrait venir à bout son admirable génie, de prouver le christianisme par le cœur et de présenter un christianisme janséniste ? Peu importe maintenant ; ce qu'il faut retenir c'est que les doctrines de ces sombres théologiens expliquent, dans une large mesure, la réaction de Rousseau et du XVIIIe siècle, et que peut-être elles nuisent encore à la religion qu'elles défiguraient.

Qu'est en effet le Dieu des jansénistes ? Sans doute leur Christ demeure aimant, et d'une générosité infinie, toute gratuite, pour les quelques élus qu'il a prédestinés à son ciel. Mais pour le reste des hommes, c'est-à-dire pour presque tous, il est sans pitié. Écoutez Pascal : « Dieu, dit-il [1], hait et méprise les pécheurs tout ensemble, jusque-là même qu'à l'heure de leur mort, qui est le temps où leur état est le plus déplorable et le plus triste, la sagesse divine joindra la moquerie et la risée à la vengeance et à la fureur qui les condamnera à des supplices éternels. » Et ces pécheurs ont-ils commis une faute personnelle, avaient-ils, réellement et sans jouer sur les mots, le pouvoir d'échapper à

1. Onzième Provinciale.

leur malheureux sort ? Point du tout. Au fond, s'ils ne sont pas sortis du péché, c'est que la grâce leur a manqué. Car elle est souverainement efficace, et elle n'est pas donnée à tous. Deux des propositions condamnées dans l'*Augustinus* sont sur ce point très explicites. D'une part, « dans l'état de nature tombée on ne résiste jamais à la grâce intérieure » ; et d'autre part, « quelques commandements de Dieu sont impossibles à des hommes justes qui veulent les accomplir et qui font effort selon les forces présentes qu'ils ont; et la grâce qui les leur rendrait possibles leur manque ». Liguori a bien raison d'affirmer qu'une pareille conception est impie : « elle fait de Dieu, écrit-il [1], un tyran et un maître injuste qui oblige les hommes à des choses impossibles, et les condamne ensuite s'ils ne les accomplissent pas. »

La condition lamentable qui nous est ainsi faite paraît à ces docteurs tristes suffisamment expliquée par le péché originel. N'a-t-il pas entièrement vicié notre nature ? Ne méritons-nous pas tous un éternel châtiment ? On le promet, sans hésiter, même aux enfants morts au berceau, lorsqu'ils n'ont pas eu la chance de recevoir le baptême [2].

1. *Triomphe de l'Église, réfutation des hérésies*, chap. XIII.

2. Liguori a au contraire bien soin de spécifier que, dans son opinion, conforme sur ce point à celle de saint Thomas, si ces innocents ne sont pas admis à la vision béatifique de Dieu, ils ne subissent pourtant aucune peine. Après avoir exposé cette doctrine dans son livre *Du grand moyen de la vrière* (1759), il la rappelle dans ses *Dissertations sur les fins*

Pascal ne recule pas devant cette extrémité. Il se contente d'écrire dans ses *Pensées* : « Qu'y a-t-il de plus contraire aux règles de notre misérable justice que de damner éternellement un enfant incapable de volonté pour un péché où il paraît avoir si peu de part, qu'il est commis six mille ans avant qu'il fût en être? Certainement rien ne nous heurte plus rudement que cette doctrine; et cependant, sans ce mystère, le plus incompréhensible de tous, nous sommes incompréhensibles à nous-mêmes. » — Je ne sais si la notion ainsi entendue de la déchéance originelle est nécessaire pour nous rendre compréhensibles à nous-mêmes; mais je suis sûr qu'elle rend Dieu plus qu'incompréhensible, impossible à aimer.

Même sans rien ajouter à la rigueur de ses dogmes, le christianisme paraît déjà trop dur à beaucoup, simplement parce qu'il affirme, avec une fermeté intransigeante, le sérieux de l'épreuve terrestre, la responsabilité humaine, la gravité du péché, parce qu'il commande d'accepter, sans maudire Dieu et en lui faisant crédit de l'explication totale, ce mystère du mal et de la souffrance, qui semble parfois devenir de plus en plus irritant à

dernières (1776). A cette occasion, elle lui vaut les critiques du reviseur ecclésiastique qui prétend lui faire corriger son texte et mettre que saint Augustin démontre péremptoirement la thèse opposée. Alphonse résiste : « Ce serait, écrit-il (22 juillet 1776), me faire dire un mensonge; je déclarerais un sentiment contraire à celui que je tiens : je suis prêt à donner ma tête plutôt que de dire un mensonge. »

mesure que les âmes se font plus délicates et plus tendres. Et pourtant la vraie religion de Jésus ne se borne pas à ces austères enseignements. Elle donne encore les raisons les plus pressantes et les plus fortes que le monde ait jamais connues de croire à la divine charité. Mais qu'en reste-t-il lorsque l'on fait de l'*Augustinus* son Évangile ? On rencontre quelquefois, dans les vieux logis de campagne, des crucifix aux bras presque dressés et à peine ouverts. Ils sont l'œuvre de jansénistes qui voulaient faire entendre ainsi que la victime du Calvaire ne s'est pas offerte pour tous les hommes. Voilà l'image faussée que l'on prétendait substituer à la vision vraie de notre Dieu crucifié, ouvrant largement ses bras meurtris, afin d'appeler et d'accueillir tous ceux qui se sentent pauvres et pécheurs, tous ceux qui peinent, tous ceux qui meurent.

III

Devant l'un des serviteurs de l'Église qui ont le plus fait pour dégager la foi chrétienne de ce qui l'appauvrissait et la faussait aussi dangereusement, devant celui que Pie IX louait solennellement[1] d'avoir extirpé le jansénisme, il vaut donc la peine de s'arrêter, pour chercher respectueusement à pé-

1. *Breve doctoratus*, 7 juillet 1871.

nétrer cette âme et à entrer en sympathie avec elle. Ame très aimante d'ailleurs et facile, par suite, à aimer, âme délicate et vaillante, semblant avoir acheté par de cruelles épreuves le droit de consoler et de réconforter les autres, et qui, torturée de mille manières, ne fit que s'ouvrir davantage à la bonté, vraie et grande âme de saint.

Sans doute il ne faut nullement dissimuler, il faut au contraire bien prévenir que la lecture d'une vie de saint ne convient pas à toutes les dispositions d'esprit. Aux heures où semblent sommeiller le cœur et la conscience, où dominent l'égoïsme et l'orgueil, où l'on subit la fascination du sensible, elle serait comme un langage que l'on n'entend pas. Loin d'édifier, elle risquerait plutôt de choquer, par ce que l'héroïsme surnaturel présente parfois de déconcertant pour le sens commun.

Il importe aussi d'avertir que ce serait vraiment par trop naïf d'attendre de tout personnage canonisé une perfection absolue, satisfaisant pleinement l'idéal de chacun de nous, ne laissant jamais rien à regretter, rien à désirer. Jésus seul se présente ainsi à tous les regards qui Le cherchent, et le christianisme ne se peut identifier avec personne autre qu'avec Lui. Ses meilleurs serviteurs ne laissent transparaître que quelques traits du divin modèle. C'est Liguori qui disait : « La vie des saints serait beaucoup plus longue si ceux qui l'écrivent notaient leurs défauts aussi bien que leurs vertus. » Cette observation mérite d'être retenue, bien que,

dans la longue existence de celui qui l'a faite, on ait grand'peine à relever de véritables fautes. Elle montre du moins que nous aurions tort de nous croire tenus à l'exalter et le proposer pour exemplaire en tout, dans toutes ses idées et tous ses actes, ses manières, son goût, son caractère, sans aucune réserve, ni aucun discernement. Si l'Église en le proclamant docteur a permis de suivre son enseignement en sûreté de conscience, elle ne lui a nullement conféré un brevet d'infaillibilité, pas plus qu'elle ne nous impose l'obligation d'admettre l'authenticité des miracles[1] qu'elle attribue à ceux dont elle autorise le culte public. On n'a

1. « Le devoir du croyant, a écrit Mgr d'Hulst avec son habituelle précision, consiste uniquement à reconnaître pour saint et vrai disciple du Sauveur le personnage canonisé ; il ne va pas jusqu'à nous obliger d'admettre comme authentiques les miracles pourtant si sévèrement contrôlés, dont le procès de canonisation exige la constatation » (*La France chrétienne devant l'histoire* (1896), p. 637. — Voy. dans le même sens *La question du surnaturel*, par le R. P. Matignon (1861, p. 385). Il a aussi été observé justement dans un livre de haute et saine spiritualité (*La vie spirituelle et l'oraison*, Solesmes, 1899) que « l'insistance exagérée sur les phénomènes surnaturels d'extase, de ravissement et autres que présente la vie des saints constitue un péril et prépare de dangereuses illusions... parce que l'estime des faits extraordinaires les appelle et les provoque ». Voilà pourquoi cette histoire de Liguori ne s'étendra pas longuement sur les faits merveilleux que certains de ses biographes détaillent avec une abondance et une complaisance parfois critiquées. Chacun, suivant sa disposition d'esprit, pourra les admettre plus ou moins nombreux. Les rejeter tous serait téméraire.

d'ailleurs pas à craindre d'amoindrir les saints en les étudiant avec un souci de l'exactitude et une liberté d'esprit qui n'excluent ni l'émotion, ni la vénération. Mieux nous reconnaîtrons en eux des hommes comme nous, influencés par leur milieu, marqués de plis particuliers, presque inévitablement défaillants par quelque côté, plus nous les sentirons proches et plus leurs vertus éminentes nous toucheront.

Ceux-là seraient à plaindre qui se montreraient tout à fait incapables de saisir ce que la vie de Liguori présente de grandeur et de beauté, ou qui se détourneraient d'elle, sous prétexte qu'ils y trouvent matière à critique, cédant à de vagues préventions ou à des froissements provoqués par de maladroites admirations. Il y a des spectacles que la conscience morale ne permet pas de mépriser. Elle nous dit que c'est une grâce d'être admis à les entrevoir. Et, pour nous chrétiens, comment supposer que le plus grand peut-être des serviteurs de l'Église au XVIIIe siècle ne soit venu apporter aucun enrichissement à notre pauvre foi, à notre pauvre piété? Dieu n'envoie pas ses saints pour rien.

SAINT ALPHONSE DE LIGUORI

CHAPITRE PREMIER

LA VOCATION

I

On ne connaît les saints, comme les autres hommes, qu'à la condition de ne pas les isoler de leur milieu. Pour Alphonse de Liguori tout particulièrement, nous n'arriverions guère à le comprendre et à le bien juger, si nous perdions de vue qu'il vécut sa longue vie au XVIIIe siècle, dans la région napolitaine. Est-il indifférent de démêler ce qu'il apporta de vraiment personnel, et ce qu'il subit de la pression ambiante? Ne faut-il pas savoir quels froissements et quelles tristesses ont agi sur sa nature impressionnable, quelles détresses ont ému son cœur généreux? C'est ainsi seulement que l'on peut saisir son individualité véritable et toute la portée de sa mission.

L'Italie avait bien perdu, au temps de Liguori,

la prééminence que lui donnèrent, en d'autres époques, l'activité de ses marchands, la gloire de ses artistes et de ses écrivains, le rayonnement de ses saints. Du précoce épanouissement de ses cités à l'aube du moyen âge, de l'éclat que jetèrent ses principautés au milieu de la corruption parfois monstrueuse de la Renaissance, il lui restait surtout des monuments et des souvenirs. Le patrimoine hérité du passé ne s'enrichissait plus que médiocrement. Peut-on comparer aux noms de Dante et de Pétrarque ceux de Maffei (1675-1755), de Métastase (1698-1782), de Goldoni (1707-1793)? On n'avait pas lieu non plus d'être bien fier de la prospérité industrielle. Par suite des découvertes maritimes qui avaient inauguré l'ère moderne, les courants commerciaux s'étaient détournés de leurs anciennes routes, au grand détriment du bassin méditerranéen. Et pendant que de puissantes nations voisines avaient constitué leur unité, la péninsule avait vu ses diverses régions capricieusement séparées et presque également appauvries, les unes par leurs discordes intestines, les autres par la domination étrangère. Pourtant, depuis la consécration de la prépondérance espagnole par le traité de Cateau-Cambrésis[1] (1559), il régnait, en somme, une tranquillité relative. Elle fut quelque peu troublée, dans la première moitié du XVIIIe siècle, par les guerres

1. A la suite duquel on put dire : Les Espagnols grignotent en Sicile, mangent à Naples, dévorent en Lombardie.

de succession d'Espagne et de succession d'Autriche, qui amenèrent divers changements dans la distribution des couronnes. Au traité d'Utrecht (1713), les ducs de Savoie reçurent, avec le titre de roi, la Sicile, qu'ils échangèrent, en 1720, contre la Sardaigne : et les traités de Vienne (1738), d'Aix-la-Chapelle (1748), arrondirent encore le nouveau royaume dans la vallée du Pô. La possession de Naples et du Milanais avait été confirmée par le traité de Rastadt (1714) à l'Autriche. En 1735, elle s'assura, pour les cadets de sa maison, de la Toscane, sans attendre la mort du dernier Médicis. D'autre part, Élisabeth Farnèse, fille du duc de Parme et seconde femme de Philippe V d'Espagne, réussit à pourvoir son fils aîné Charles du trône de Naples (1734), et Philippe, le plus jeune, des duchés de Parme et de Plaisance (1748). Alors recommença une période de paix, qui dura jusqu'à l'apparition des armées françaises, en 1792, et au cours de laquelle se manifestèrent un certain réveil d'activité intellectuelle, un certain souci de réformes.

Il faut essayer de se représenter ce que fut la vie à Naples, pendant qu'au dernier vice-roi de Charles II succédaient celui de Philippe V, puis ceux de l'Autriche (1707-1734) et enfin ces Bourbons d'Espagne, dont la maison devait se maintenir sur le trône des Deux-Siciles jusqu'en 1860. Cette ville animée, la plus peuplée de la péninsule[1], donnait

1. Antonio Parrino dans son *Nuova Guida per Napoli* (1725) lui attribuait généreusement de 500 000 à 600 000 âmes.

l'impression d'une véritable capitale[1]. Et, après tout, n'aurait-elle pu arriver, ne sembla-t-elle même pas quelquefois appelée par les circonstances, à devenir le centre de l'Italie unie? Elle avait un long passé. Les princes normands l'avaient choisie comme le siège de leur royauté au XIIe siècle, après s'être taillé un large domaine aux dépens des Grecs, des Lombards, et surtout des Sarrasins. En son université, fondée dès 1224 par l'empereur Frédéric II, avait professé saint Thomas d'Aquin, né dans la province de Caserte en 1227. Elle avait vu passer les maisons d'Anjou et d'Aragon. Elle avait servi d'enjeu aux luttes des rois de France et d'Espagne. Même assujettie, depuis l'expédition de Gonzalve de Cordoue (1503), à une longue domination étrangère, elle avait eu ses gloires. C'est dans ses murs que Campanella, l'aventureux moine calabrais, avait publié, en 1591, sa *Philosophia sensibus demonstrata*. Ce fut un Napolitain, l'auteur le plus célèbre du XVIIe siècle au delà des Alpes, Marini (1569-1625) qui chanta Marie de Médicis en un poème de 45000 vers, l'*Adonis*, et dont le mauvais goût fit école jusque dans la chaire. Ce ne furent pas des artistes médiocres que Salvator Rosa (1615-1675), l'ami de Masaniello, et que

C'est exagérer de moitié d'après le président de Brosses (*Lettres d'Italie*, 1739). Le chiffre de 350000 âmes donné par le *Voyage d'un Français* (M. de La Lande) *en Italie* dans les années 1765 et 1766 paraît voisin de la vérité.

1. Voy. de Brosses, *Lettres écrites d'Italie en* 1739 *et* 1740

Luca Giordano (1632-1705). La grande cité avait d'ailleurs d'inappréciables avantages naturels avec son port sur la Méditerranée et son cadre magnifique. Comme aujourd'hui, sa baie gracieuse s'arrondissait alors du Pausilippe au Vésuve, et Caprée, en face du cap Sorrente, émergeait, au midi, des flots souvent bleus; de la plage au mont Saint-Elme et au monastère de San Martino, qui dominent tout cet amphithéâtre, on voyait s'étager le château de l'Œuf et Castello Nuovo sur le rivage, le palais bâti pour les vice-rois espagnols[1] au XVIIe siècle, les maisons aux toits plats, les églises multipliées, et, à certaines heures, la lumière du ciel revêtait tout ce décor d'une splendeur merveilleuse.

La société qui occupait alors cette scène très en vue avait des dehors brillants, surtout depuis le départ des vice-rois espagnols auxquels on reprochait d'avoir interdit les vêtements de soie, d'argent et d'or, d'avoir fait régner dans les habits et les équipages du noir et du sombre qui attristaient les

1. Faut-il considérer tout à fait comme des étrangers des maîtres qui venaient d'un pays essentiellement latin? Le gouvernement des vice-rois fut-il aussi oppressif et ruineux qu'on le dit parfois? Je ne sais. Nombre de ces gouverneurs s'attachèrent au pays qui leur était confié et marquèrent leur passage par des travaux utiles ou d'embellissement. La fameuse rue de Tolède, aujourd'hui rue de Rome, qui traverse presque toute la ville du nord au sud fut l'œuvre, au XVIe siècle, de don Pedro de Tolède, père du trop fameux duc d'Albe.

yeux[1]. Les Napolitains durent beaucoup souffrir d'un pareil régime, eux dont tous les voyageurs signalaient le goût prononcé pour la magnificence extérieure. Ce fut sans doute l'un des motifs qui donnèrent aux princes autrichiens beaucoup de partisans dans la noblesse, gagnée aussi par la promesse qu'on lui faisait de maintenir ses vieux privilèges et de distribuer des titres nouveaux. Elle n'hésita pourtant point à se rallier aux Bourbons d'Espagne, dès qu'ils se furent mis en possession du pouvoir, et les quelques *légitimistes*, qui se refusèrent à oublier de suite leurs anciennes convictions, ne s'obstinèrent pas longtemps. Aussi bien toute la ville était fière d'être la capitale d'un royaume indépendant, d'avoir son roi à elle, et « une cour dans les formes », une « cour somptueuse et nombreuse ». Y faire figure devint l'emploi de l'aristocratie qui n'en avait guère d'autre, et qui se consolait par ses hautes prétentions, par ses grands airs, de ne pouvoir toujours mener grand train. Cependant derrière cette parade il n'était pas difficile de découvrir de profondes misères. Une large partie du royaume, au midi surtout, était à peu près inculte et à peine habitée. Les famines meurtrières n'étaient pas rares. Naples comptait une population indigente et mendiante de 40 000 âmes environ[2], les *lazzaroni*, que l'on voyait chaque

1. Voy. le *Voyage d'Italie* que fit Maximilien Misson tout à la fin du XVIIe siècle.

2. *Voyage d'un Français.*

matin encombrer « les escaliers et la place entière de Monte Oliveto, spectacle hideux à faire vomir, » disait le président de Brosses. Chez ceux mêmes qui faisaient montre de fortune, il y avait souvent plus d'ostentation que de réalité. On racontait jadis l'histoire de sept jeunes cavaliers napolitains, qui faisaient admirer leur bel habit, mais alternativement, parce que cet unique costume leur servait à tous[1]. Même tempérament chez ces grands de la fin du XVIIIe siècle, qui sont mauvais payeurs, qui « avec des revenus immenses et l'état de maison le plus brillant manquent souvent du nécessaire. Ils se font précéder par quatre coureurs, ils sont servis par quarante domestiques, il y a cinquante chevaux dans leurs écuries, et il est arrivé plus d'une fois que leur maître d'hôtel était embarrassé pour leur faire servir à dîner[2] ». On retrouve dans le langage ce goût de l'effet, de la grandeur apparente. La politesse est outrée, sans être pour cela plus sincère : « tout y est au dernier superlatif ». Les avocats ne se contentent pas de plaider avec chaleur : ils « donnent dans le *phébus* ». Les écrivains sont trop recherchés. Les gens qui se disputent crient très fort : « ils se menacent continuellement d'un ton à faire craindre pour leur vie; mais cela a rarement des suites[3] ». Il faut noter ce tempéra-

1. *Un Parisien à Rome et à Naples en* 1632, par L. Marcheix, 1897.
2. Abbé de Saint-Non, *Voyage pittoresque de Naples*, 1781.
3. *Voyage d'un Français.*

ment grandiloquent, prompt aux protestations maniérées ou déclamatoires, ne se prêtant guère à l'expression simple, discrète et mesurée de sentiments vrais. Joignez-y un laisser-aller, une mollesse insouciante et indolente, que favorisaient à la fois un climat très chaud et un gouvernement très arbitraire.

Ce pays passait pour être fort religieux. Les prêtres séculiers et réguliers s'y pressaient[1]; la foi catholique était officiellement professée et protégée, sans grand souci de ce que nous appelons aujourd'hui la liberté de conscience. On ne reconnaissait nullement, en principe, le droit de propager l'impiété par le livre ou la parole. Les évêques réclamaient et obtenaient l'intervention de la force publique pour mettre fin aux liaisons coupables et aux scandales qui leur étaient signalés par les curés. Ceux-ci exigeaient, au temps de Pâques, des certificats de communion de tous leurs paroissiens, et contre les récalcitrants on affichait un placard d'excommunication. Voilà un régime qui ne saurait être suspecté de pernicieux libéralisme, et qui ne donna pas, pour cela, de bien brillants résultats. D'autre part, les pieuses processions se déployaient dans les rues avec une pompe et une fréquence inusitées partout ailleurs. L'une des plus célèbres conduisait, le 8 septembre, au pied du Pausilippe, à Santa Maria di Piedigrotto, un long défilé dans

1. 150 000 environ, d'après le P. Berthe, t. I, p. 165.

lequel figuraient le roi et le plus brillant de ses troupes. Cette fête était si réputée que, dans les campagnes, les femmes faisaient parfois insérer en leur contrat de mariage la promesse d'y être conduites[1]. On se plaisait aux cérémonies de ce genre, aux cortèges chamarrés, aux reposoirs très ornés. Confréries et communautés de métiers rivalisaient à cet égard. Sur le bord des rues et des routes, les madones étaient nombreuses ; et souvent, à leurs pieds, des Calabrais donnaient de modestes concerts, et, durant la nuit de Noël, on y manifestait sa joie par des feux d'artifice[2]. Dans presque toutes les maisons d'ailleurs on préparait à cette époque de l'année une belle crèche (*Presepio*). Quelques-unes étaient des merveilles[3]. Enfin tous les étrangers étaient frappés par la richesse des églises, leurs tentures et leurs fleurs, la profusion des marbres et des pierreries, surtout aux tabernacles, sans parler des reliques dont plusieurs étaient vantées pour leurs miracles périodiques, comme le sang de saint Janvier. Mais cette dévotion démonstrative et amie des spectacles, bien qu'elle fût parfois sincère et gracieuse en ses naïves expressions, méritait un peu le reproche que lui adressait un voyageur français d'être trop extérieure et d'être inconséquente. Dans les nombreux monastères du royaume, la

1. *Voyage d'un Français.*
2. De Saint-Non, *loc. cit.*
3. A l'exposition de l'enfance (juin 1901), les Parisiens ont pu admirer celle du roi Charles III (1750).

plupart des religieuses, écrit Liguori[1], étaient entrées sans véritable vocation et contraintes par leurs parents. Il assure encore que beaucoup de prêtres séculiers, pour ne pas dire tous, n'ouvraient plus un livre, sitôt le sacerdoce reçu, et oubliaient le peu qu'ils avaient appris. Il n'était malheureusement pas rare de leur voir mener une vie nullement édifiante. Et les mœurs de la société laïque n'étaient certes pas plus sévères, bien que la mode du sigisbée, chevalier servant aux ordres d'une femme mariée, semblât moins répandue à Naples qu'en d'autres parties de la péninsule.

On devine combien les difficultés résultant d'un pareil milieu furent aggravées par le progrès général de l'irréligion au XVIIIe siècle. Dans le groupe d'esprits distingués[2] que l'on rencontre à Naples et dont le plus puissant Jean-Baptiste Vico (1688-1744) ne fut guère célèbre qu'après sa mort, beaucoup sont hostiles à Rome. L'*Histoire civile du gouvernement de Naples* que publie, en 1724, Pierre Gianonne est condamnée par le Saint-Siège. La pénétration des idées et des publications françaises, avec une cour bourbonnienne, n'est guère favorable à la foi. Dès 1753, Liguori s'effraie du nombre

1. *Réflexions utiles aux évêques.*

2. Parmi eux se rencontrent de savants ecclésiastiques, le chanoine Mazocchi, très versé dans l'étude des langues orientales, le Père de la Torre, très habile dans les sciences naturelles, l'abbé Galiani, « l'une des bonnes têtes du pays », disait de Brosses, et oncle de l'auteur des *Dialogues sur le commerce des grains.*

d'athées qu'il découvre dans la capitale. Le premier ministre d'alors, qui sera le vrai maître des Deux-Siciles pendant la minorité de Ferdinand IV, le marquis Bernard Tanucci, fait déjà pressentir le Joséphisme. Presque en même temps que lui (1698) sont nés Voltaire (1694) et Pombal (1699). Alors monte de plus en plus « ce bruit sourd d'impiété » qu'entendait déjà Fénelon[1] et dont il avait le cœur déchiré. Ce n'est plus seulement au nom de la philosophie cartésienne que se donne le grand combat annoncé par Bossuet[2] contre l'Église. Elle est battue en brèche par l'orgueil croissant des lettrés, les jalouses prétentions du pouvoir civil, la contagion de mœurs plus libres, tandis que sa vie intime s'appauvrit sous les influences dissolvantes du jansénisme. Elle a, en vérité, bien grand besoin de saints[3].

1. *Sermon pour l'Épiphanie* (1685).

2. *Lettre à un disciple du P. Malebranche*, 21 mai 1687.

3. Ils ne lui manquèrent pas. Le jésuite saint François de Géronimo édifia Naples jusqu'en 1716. L'Italie du Nord eut saint Léonard de Port-Maurice (1676-1751) et saint Paul de la Croix (1694-1774), fondateur des Passionnistes. En France, le mendiant Benoît Labre (1748-1783) et une fille de Louis XV, Mme Louise de France (1737-1787 offraient en même temps leurs expiations. Et puis, le Saint-Siège fut occupé par des pontifes très respectables : Innocent XII (1691-1700); Clément XI (1700-1721), l'auteur de la célèbre bulle *Unigenitus* (8 sept. 1713); Innocent XIII (1721-1724); Benoît XIII (1724-1730); Clément XII (1730-1740); Benoît XIV (1740-1758), aussi éclairé que bon; Clément XIII (1758-1769), qui approuva le culte du Sacré-Cœur; Clément XIV (1769-1774), auquel on arracha la

II

L'automne de l'année 1696 commençait lorsque, dans une villa voisine de Naples, à Marianella[1], le marquis Joseph de Liguori et Dona Anna sa femme, mariés en mai 1695, connurent la joie d'avoir un fils. C'était leur premier-né. L'Église fêtait saint Côme et saint Damien (27 septembre). L'enfant reçut ces noms, après ceux d'Alphonse-Marie et avec six autres, lorsque le surlendemain, jour de la saint Michel, un samedi, le baptême lui fut donné dans l'église Sainte-Marie-des-Vierges. Parmi les nombreux visiteurs qui vinrent alors, suivant l'usage du pays, saluer la jeune mère sur son lit, se trouva un Jésuite très vénéré qui devait être, au siècle suivant, canonisé en même temps que le nouveau-né, François de Géronimo[2]. On rapporte qu'en bénissant Alphonse il sembla entrevoir toute la suite de sa vie : « Ce petit enfant, aurait-il dit, comptera de très longs jours; il ne mourra pas avant sa quatre-vingt-dixième année; il sera évêque et fera de grandes choses pour Jésus-Christ. » Mais Dona Anna fut sans doute presque seule à ressentir une impression vive et à garder le souvenir de ces

suppression de la Compagnie de Jésus (21 juin 1773); Pie VI (1774-1799), qui devait être captif de la République française et mourir à Valence.

1. C'est aujourd'hui une résidence de Rédemptoristes.
2. Son *histoire* a été écrite par le P. J. Bach (Metz, 1867).

graves paroles. Si, comme pensait Emerson, toute âme venant en ce monde apporte de la part de Dieu un message, il ne se révèle souvent que peu à peu, par des vocations successives et au prix d'un patient labeur. Telle fut l'histoire de saint Liguori. Ce n'est pas immédiatement qu'il prit conscience de la tâche à laquelle le préparaient son enfance et son adolescence.

Sa famille ne devait pas jouir d'une très grande opulence. Elle avait parfois à se préoccuper de questions d'argent. C'est ce que révèle la correspondance d'Alphonse. Elle nous apprend aussi que l'habitation de Marianella n'était point un palais somptueux, qu'une duchesse s'y trouverait trop à l'étroit, même en passant[1]. Mais les Liguori étaient d'humeur fière, au point que le grand-père du saint[2] s'était battu en duel à soixante-dix ans. Et ils étaient d'excellente noblesse. Les Napolitains, disait un voyageur du XVIIe siècle, méprisent le reste des Italiens ; la noblesse méprise le reste des Napolitains, et les chevaliers de siège (*cavalieri di seggio*) font un corps à part, tenant le haut du pavé, n'admettant guère les autres gentilshommes dans leurs compagnies. — De ces cercles aristocratiques[3], qui jouaient un certain rôle dans l'administration

1. Lettre du 22 août 1765.
2. Tannoia, liv. III, chap. XLIII.
3. Créés par Charles d'Anjou, en 1266, ils ne furent définitivement supprimés qu'en 1799. On en comptait cinq au XVIIIe siècle. Voy. Colletta, *Histoire du royaume de Naples*, traduction française, 1835.

de la cité, les Liguori, qui lui avaient donné un gouverneur en 1190, faisaient naturellement partie. Ils avaient entrée à la Porta Nuova. C'est un droit dont Alphonse usa, même depuis qu'il eut embrassé la vie religieuse. Il y vint un jour voter sur l'admission de nouveaux membres, et bien qu'il eût été pris d'abord pour un mendiant par le hallebardier qui gardait la porte, tant il était pauvrement vêtu, il s'en alla très satisfait, rapportant une large aumône qui l'aida beaucoup à terminer ses constructions de Ciorani. — Quant à Dona Anna, née Cavalieri, elle tenait à la noblesse espagnole par sa mère; son père devait être conseiller royal de la chambre de Sainte-Claire sous l'empereur Charles VI, et son frère, évêque de Troia dans la Pouille, un prélat très mortifié, qui encouragea vivement saint Paul de la Croix à fonder les Passionnistes, laissa une mémoire vénérée.

On aimerait à savoir quelles furent les premières impressions d'Alphonse, les premières fleurs de sa vie naissante. A cet égard ses biographes sont trop brefs. Mais jadis ce n'était guère l'usage de se livrer ni de s'intéresser à de semblables confidences. Il est certain que l'enfant eut le bonheur de grandir dans une atmosphère absolument chrétienne et pure. Je souhaiterais pourtant qu'il y fût entré un peu plus d'air, de lumière, de joie et de liberté. Le marquis de Liguori[1], capitaine des ga-

1. Né en février 1670, il ne devait mourir qu'en novembre 1745, pleinement conquis à Dieu. Il avait même, l'année

lères de Naples sous la domination autrichienne, était fort dévot. Dans ses voyages en mer, sa cabine était décorée de pieuses images. Pour se rappeler chaque jour les souffrances du Christ, il ne se séparait jamais de quatre statuettes représentant Notre-Seigneur au jardin des oliviers, à la colonne, devant le peuple et chargé de sa croix. Mais, malheureusement, une foi vive ne suffit pas toujours à développer les plus désirables vertus naturelles, ni à rendre le caractère attrayant. La marquise de Liguori était une femme forte, charitable au prochain, dure à elle-même, pratiquant jusqu'à la fin de sa très longue vie[1] des oraisons et des austérités dignes du cloître, après avoir élevé sept enfants[2]. Elle avait voulu leur donner elle-même les premières notions de religion. Chaque matin, après les avoir bénis, elle priait avec eux, et elle les réunissait chaque soir pour leur parler de Dieu. Elle éprouvait sans doute quelque joie en voyant son aîné préférer à tout autre jeu le plaisir de dresser de petits autels

précédente, demandé à entrer dans la congrégation fondée par son fils.

1. Elle mourut âgée de quatre-vingt-cinq ans, à la fin de novembre 1755. Alphonse avait pu, peu de temps auparavant, passer trois jours auprès d'elle, lui administrer les sacrements et la laisser attendre pacifiée l'appel de Dieu.

2. Après Alphonse étaient nés trois autres fils dont le plus jeune, Hercule, fut le seul à se marier, se remaria même, pendant que Benoît était bénédictin et Gaétan prêtre, trois filles dont deux entrèrent au monastère de Saint-Jérôme, à Naples, et dont l'autre, Thérèse, épousa le duc de Presenzano.

et de célébrer à sa manière les fêtes de plusieurs saints. Il se reprocha pourtant d'avoir, en cette période, commis deux grandes fautes, ayant un jour pris quelques oranges dans le jardin de ses parents, et, un autre jour, résisté trop vivement à son père à propos d'une comédie de salon : voilà qui révèle toute la délicatesse de sa conscience. On ne s'étonnera pas qu'un témoin autorisé, Villani, ait dit qu'il était déjà un saint au temps de son enfance. Sa mère avait sûrement joué un rôle capital dans cette précoce éclosion. Il lui voua une tendresse de prédilection et profondément reconnaissante. Il se plut, jusqu'en son extrême vieillesse, à rappeler ce qu'il lui devait.

Cependant Naples changeait de maîtres. Lorsqu'en l'année 1700 mourut Charles II, dernier descendant de Charles-Quint sur le trône d'Espagne, le fastueux Don Louis de la Cerda, duc de Medina Cœli, était vice-roi. Il fit tout de suite proclamer la souveraineté de Philippe d'Anjou auquel le feu monarque avait légué sa couronne. Mais la succession allait être vivement disputée par les Habsbourg d'Autriche. Durant la nuit du 22 au 23 septembre 1701, éclata dans la ville un soulèvement organisé par une partie de la noblesse que séduisaient les avantages promis par l'empereur Léopold et qui appelait l'un de ses fils, l'archiduc Charles, dans les Deux-Siciles. L'indifférence populaire fit échouer cette conspiration dite de *la Macchia*, du nom de son principal artisan, Jacobo Gambacorta, prince de

Macchia, pauvre et ambitieux. Il y eut des pillages et des massacres. Le duc de Medina Cœli faillit périr, et avec son successeur, le duc d'Escalona, la répression fut sanglante. Au printemps suivant, Philippe V était reçu solennellement; ses largesses, ses mesures de clémence, les fêtes dont son séjour fut l'occasion excitèrent un enthousiasme démonstratif. On lui éleva une statue équestre en bronze. Au bout de cinq années à peine, elle devait être brisée et jetée à la mer. C'est en effet au mois de juillet 1707 que les portes de la cité furent ouvertes, toujours avec démonstrations enthousiastes, aux troupes autrichiennes commandées par le comte Martinitz, et la populace poursuivit de ses insultes le duc d'Escalona pris à Gaète par le général Daun. Dans le bruit même des réjouissances par lesquelles les nouveaux venus célébraient leur victoire, aux derniers jours de juillet, des grondements menaçants annoncèrent une éruption du Vésuve. Elle fut terrible, enveloppant la ville de ténèbres et de cendres. Le cardinal archevêque promena solennellement la relique de saint Janvier. Une certaine tranquillité se rétablit. L'empereur Joseph Ier qui avait, en 1703, succédé à son père Léopold, donnait à son frère Charles l'investiture de Naples. Celui-ci, confirmé dans sa possession par les traités d'Utrecht et de Rastadt (1713-1714), la garda jusqu'en 1734, même après qu'il eut hérité, en 1711, de la couronne impériale[1]. Dans le pauvre pays

1. L'empereur Charles VI régna jusqu'en 1740 et fut le

ainsi disputé, toutes ces agitations jetaient un trouble profond, divisant les familles, semant les ruines, les violences et les rancunes, surexcitant les convoitises et les haines.

Tandis que ces orages se déchaînaient, Alphonse ne quitta point ses parents, et son temps fut certes bien employé, puisqu'en janvier 1713 il put se faire recevoir docteur en droit. Ses débuts avaient été confiés à un maître de grammaire, pieux et savant, Dominique Buonaccio, prêtre de Calabre. Après le latin, étaient venus le grec et le français, la philosophie dont les leçons, sans doute médiocres, ne paraissent pas avoir laissé d'impression vive, les mathématiques, la géographie et la cosmographie, deux sciences qu'il devait, à l'origine de la congrégation des Rédemptoristes, enseigner lui-même à ses jeunes religieux [1]. Tout était compris par cette intelligence remarquablement précoce, souple et appliquée. Le dessin, la peinture et la musique trouvèrent place dans cette éducation. Les aptitudes artistiques de l'enfant se révélèrent vite. Devenu grand, il reprit quelquefois le pinceau; il dé-

père de la célèbre Marie-Thérèse. Il avait épousé, en 1708, Élisabeth-Christine de Brunswick-Wolfenbuttel. — La Sicile ne fut réunie à Naples qu'en 1720, la Sardaigne passant alors au roi de Savoie. C'est seulement en 1724 que le pape Innocent XIII donna l'investiture des Deux-Siciles à Charles VI.

1. « On conserve encore, dit Tannoia, dans notre maison d'Iliceto, un planisphère armillaire qu'il a construit et perfectionné de ses propres mains. »

cora la chapelle d'Iliceto de saintes figures et d'un gracieux paysage. Lorsqu'il avait douze ans, on admirait déjà sa maîtrise au clavecin. Et il fallait que la musique, restée toujours l'une de ses plus chères consolations, lui inspirât un amour bien sincère pour qu'il ait résisté à la manière dont son père témoignait sa sollicitude pour cet art d'agrément. Don Joseph obligeait l'enfant à s'y exercer trois heures par jour, surveillait lui-même les leçons, et, lorsqu'il n'y pouvait assister, enfermait sous clé, pour le temps fixé, professeur et élève. Quant à la danse et à l'escrime, le grave Tannoia se refuse à croire que son vénéré maître ait jamais pratiqué ces frivolités, dangereuses pour l'âme et pour le corps.

Son premier confesseur, celui auquel il fut, tout petit, conduit par sa mère et qu'il garda jusqu'à l'âge de trente-cinq ans, était un pieux Oratorien, Thomas Pagano, des Pères de Saint-Jérôme, dit Tannoia, du nom de la première maison dans laquelle saint Philippe de Néri fonda son institut à Rome. Alphonse eut ainsi la très précieuse fortune de s'imprégner profondément de l'esprit du grand saint Florentin. Il songea, un instant, à entrer dans sa famille religieuse, et lui conserva toujours un culte fidèle. Son directeur l'admit, dès neuf ans, dans une congrégation de jeunes nobles. Longtemps on y conserva la mémoire de son passage, non seulement de son succès au clavecin un jour, où dans l'opéra de saint Alexis, il tenait le rôle du diable, mais surtout de sa piété remarquablement

tendre et ferme. Nul n'arrivait plus assidûment aux exercices du dimanche, ne les suivait avec plus de recueillement. Bientôt, de la main du Père Pagano, il reçut pour la première fois la sainte communion[1]. Rien n'était plus édifiant que de voir comme il entendait la Messe, agenouillé, son petit livre à la main, et avec quelle ferveur il s'approchait de la table eucharistique, prolongeant ensuite son action de grâces. Sa mère s'attachait de plus en plus à cultiver un esprit si droit, une âme si docile aux impressions élevées. Elle lui faisait sentir, par exemple, le grand déplaisir que la faute, même la plus légère, cause au cœur de Jésus-Christ. Et cet enfant de douze ans, entrait déjà, grâce à la sublimité de son oraison, en commerce intime avec Dieu.

Voici un trait qu'ont rapporté tous ses biographes, après Tannoia, et qui montre bien l'exquise sensibilité de son âme candide. La jeunesse qui se réunissait chez les Pères de l'Oratoire terminait généralement sa journée du Dimanche, après vêpres, par une promenade à quelque maison de campagne. Une fois que l'on s'était rendu chez le prince de la Riccia, sur la montagne de Miradoïs, on joua aux oranges. Alphonse qui avait assuré ne

1. Vers dix ou onze ans sans doute; mais Tannoia ne dit pas à quel âge. D'ailleurs, ce grand acte s'accomplissait alors isolément. La confirmation ne fut, suivant l'usage du pays, donnée à Liguori que beaucoup plus tard, le 21 septembre 1722.

pas connaître le jeu, gagna trente parties de suite. Dépit de ses camarades, dont l'un s'emporta jusqu'à lui dire une parole inconvenante. « Comment, s'écria le gagnant, vous offensez Dieu pour quelques misérables deniers : prenez-les. » Et les ayant jetés à terre, le visage attristé, il s'en alla. Au moment de regagner Naples, la nuit approchant, il n'avait pas reparu. On se mit à sa recherche dans toutes les allées. On le trouva immobile, et comme ravi, hors de lui-même, dans la sereine lumière du jour finissant, devant une petite statue de la Vierge. Il l'avait posée au milieu des branches, et son cœur froissé se consolait auprès d'elle.

III

S'étonnera-t-on que ce pieux et noble adolescent ait voulu embrasser la carrière judiciaire? Il avait trop d'humilité et une idée trop haute de la dignité du prêtre, pour songer, de lui-même, à une vocation sacerdotale, que Dieu ne lui avait pas encore manifestée. On comprend qu'avec son tempérament délicat et doux, il n'eût pas de goût pour le métier des armes, peu attrayant d'ailleurs en un pays que dominaient des maîtres étrangers. Le barreau, puis la magistrature à laquelle il devait mener, convenaient mieux à sa nature studieuse et consciencieuse. Il lui plut certainement de se dire qu'il mettait ainsi son travail et sa vie au ser-

vice du droit et de la justice. Et ses parents l'encourageaient, prévoyant que, dans cette voie, il ne tarderait pas à satisfaire leurs légitimes ambitions. En Italie, la noblesse ne dédaignait pas de s'instruire des lois, ni même de plaider[1]. Saint François de Sales fut étudiant à l'université de Padoue, puis avocat à Chambéry, avant de revêtir l'habit ecclésiastique. Beccaria, le célèbre auteur du *Traité des délits et des peines* (1764), était marquis, comme Tanucci qui commença par professer le droit à Pise. Filangieri, dont on cite encore la *Science de la législation* (1780-1785), appartenait à la vieille aristocratie de Naples. Pareil goût était ancien, semble-t-il, dans cette ville, puisqu'il est noté par un voyageur parisien en 1632. « La jeune noblesse, écrit-il[2], s'adonne aux lois pour pouvoir parvenir aux magistratures et offices de robe longue que donne le Roy; presque tous font les magistrats et procureurs, qui est une mesme chose en ce païs là : et c'est plaisir de les voir aller, le matin, *alla Vicaria*, avec la petite soutane de docteur, le manteau retroussé par l'espée, ou mesme troué affin de laisser voir la garde du poignart, qui est l'essentielle marque du cavalier de siège. Dans la Vicaria, il est deffendu de porter espée ni poignart, mais ils gardent du moins le fourreau vide du poignart. »

1. Voy. *Carlo Goldoni, le Théâtre et la vie en Italie au* XVIIIe *siècle*, par C. Rabany (1896), p. 178.

2. L. Marcheix, *Un Parisien à Rome et à Naples en* 1632, d'après un manuscrit inédit de J.-J. Bouchard. Paris, 1897.

Lorsqu'à seize ans, par une faveur inusitée, le jeune Liguori fut admis à subir les épreuves du doctorat[1], il avait encore la taille et l'air d'un enfant. Plus tard, sans rappeler son succès qui fit sensation et dont on parla longtemps, il s'amusait du spectacle plaisant qu'il se souvenait avoir alors donné. « On m'avait, disait-il, affublé d'une longue casaque qui passait sous mes pieds et faisait rire tout le monde. » Mais c'était un tour de force, et qui supposait un travail acharné, de posséder, à cet âge, le droit civil et le droit canonique, en un pays où s'enchevêtraient les monuments juridiques de tant de dominations successives. L'adolescent ne put connaître que des distractions rares et strictement mesurées. Il parlait, dans sa vieillesse, du plaisir qu'il goûtait, les jours de congé, à chasser. « Je suis passé, ajoutait-il, de la chasse des oiseaux à la chasse des âmes. » On lui permettait aussi d'aller, le soir, se récréer avec des amis soigneusement choisis chez Charles Cito, dont le fils mourut plus que centenaire, président du grand Conseil royal. On y jouait aux cartes, notamment au terzilio et à l'ombre, comme il était d'usage dans la bonne société. Une fois qu'Alphonse s'était laissé un peu retenir et rentrait plus tard que de coutume, à la place des livres qu'il avait laissés, il ne retrouva sur sa table que des cartes. Son père qui

1. Le 21 janvier 1713 : Alphonse n'avait que seize ans et quelques mois, alors que l'âge de vingt ans était généralement exigé.

l'attendait l'accueillit par ces mots : « Voilà les auteurs qui te rendent si exact ! »

Durant sa carrière d'avocat, de 1715 à 1723, on assure que Liguori plaida beaucoup de causes et ne perdit que la dernière. Il prenait goût à sa profession. Il aimait dans les débuts surtout, à discuter, le soir, chez le président Dominique Caravita, quelque point de droit avec ses jeunes confrères. C'était un juriste très délié, que peut-être l'on retrouvera quelque peu dans le théologien moral. Sa parole claire et précise, sa diligence au travail, son extrême délicatesse, le crédit de sa famille et de ses amis, lui acquirent vite une grande autorité. Il n'avait pas renoncé à ses goûts artistiques. Au théâtre, où sa mauvaise vue l'exposait d'autant moins à pécher par le regard qu'il avait soin d'ôter ses lunettes, la musique le ravissait. Il fréquentait aussi, avec son père, les réunions mondaines. La douceur et la pureté de sa physionomie, ses manières aimables et prévenantes attiraient la sympathie. Tout lui présageait un très brillant avenir. On devait inévitablement songer à le marier et, sans prendre son avis en une affaire qui est pourtant bien personnelle, on engagea deux fois, pour lui donner femme, des négociations malheureuses.

Il approchait seulement de sa vingtième année, lorsque son père crut avoir trouvé la riche héritière qu'il cherchait en la personne de sa cousine de seize ans, Thérèse de Liguori, fille unique du

prince de Presiccio. Les parents étaient d'accord et n'ajournaient la réalisation de leurs projets qu'en raison de l'extrême jeunesse de leurs enfants, lorsqu'un événement inattendu changea complètement la situation. On apprit que Thérèse ne serait plus fille unique. Il lui survint un petit frère. Don Joseph s'empressa de rompre les négociations. Ce ne fut pas tout. Le nouveau-né étant mort au bout de quelques mois, « cet accident, rapporte Tannoia, rendit au père d'Alphonse tout l'empressement de ses premiers désirs ; il recommença à fréquenter la maison du prince et à parler de nouveau des anciens plans de mariage ». Mais Thérèse dégoûtée déclara qu'elle ne se marierait pas. Elle tint parole, et, le 8 mai 1719, entra au couvent des religieuses du Saint-Sacrement où elle devait mourir en sainte, le 30 octobre 1724[1].

Cet insuccès contribua sans doute à aigrir encore le caractère irritable du marquis. A cette époque en effet, se rapporte une anecdote qui nous le montre peu endurant et qui nous apprend ce que Liguori entendait lorsqu'il parlait de ses grands péchés. Don Joseph avait un soir convié de nobles dames et des gentilshommes. Un domestique ne fut pas assez prompt pour éclairer quelques invités à l'entrée. Mécontentement de son maître qui, après

1. Longtemps après, sur les sollicitations de la supérieure, Liguori résuma en quelques pages l'histoire de cette pieuse vie, à laquelle ne furent pas épargnées les épreuves intérieures.

avoir réprimandé ce serviteur négligent, ne cessait de gronder. « Quel bruit! mon père, s'écria son fils agacé : une fois que vous commencez, vous ne finissez plus! » L'observation portait si juste qu'elle exaspéra et qu'il y fut répondu par un soufflet. Alphonse ne dit mot et se retira sur-le-champ. Lorsqu'à l'heure du souper, Dona Anna vint le chercher dans sa chambre, elle le trouva pleurant, s'accusant amèrement lui-même de sa vivacité de parole; et il ne songea qu'à demander pardon lorsqu'il revit son père.

Alphonse avait vingt-six ans et s'était déjà promis devant Dieu de garder le célibat lorsque l'on tenta, une seconde fois, de le marier malgré lui. Sans même l'avertir, Don Joseph essaya d'obtenir pour lui la main de la fille du duc de Presenzano. C'était, rapporte Tannoia, un parti très avantageux. Les parents s'accordèrent aisément. Pour rapprocher les jeunes gens, on multipliait les réunions mondaines. Elles mettaient au supplice celui que l'on prétendait engager contre son gré. A sa mère il avoua franchement qu'il était résolu à ne se marier jamais. Il alléguait sa médiocre santé, ses maux de poitrine et son asthme pour se défendre contre les instances de son père. Il ne permettait à sa prétendue fiancée de se faire aucune illusion sur ses intentions. Elle comprit, et dit à ceux qui la pressaient : « Voulez-vous que je prenne pour mari un homme qui ne veut pas me regarder? » — « Je saurai bien, avait prévenu Liguori, opposer à mon père

tant d'obstacles de tout genre qu'il ne pourra conclure ce mariage, ni aucun autre. »

Jamais le barreau ni les salons n'avaient suffi à occuper entièrement, ni surtout à satisfaire pleinement son âme grave d'adolescent. Il réserva toujours une grande place dans sa vie à l'activité religieuse. Fidèle à la maison des Pères de l'Oratoire, il y passa de la congrégation des enfants dans celle des docteurs le 15 avril 1715, et il continuait de se confesser, chaque semaine, au Père Pagano. Le matin, avant de se rendre au tribunal, il avait l'habitude d'entendre la Messe. Il trouvait le temps de servir les malades à l'hôpital des incurables, les faisant manger lui-même, arrangeant leurs lits et les consolant. Il ne laissait guère passer d'année sans aller, généralement avec son père, vers la fin du Carême, demander à quelque couvent une retraite spirituelle. Celle de 1715 — il avait alors dix-huit ans — fut prêchée par un Jésuite le Père Buglione, et lui laissa des souvenirs ineffaçables. Celles de 1722 et 1723, qui fixèrent l'orientation de sa vie, furent dirigées par le supérieur des Lazaristes, le Père Vincent Cutica. Ainsi dans sa formation se fondaient les influences de saint Ignace de Loyola, de saint Vincent de Paul et de saint Philippe de Néri.

Il n'avait pas vingt ans lorsque Dieu se servit du rayonnement de sa vertu pour éclairer un infidèle. On ne se faisait pas scrupule, sur les galères napolitaines, d'employer des esclaves maures. Ils

n'étaient pas faciles à convertir, même lorsqu'un missionnaire tel que François de Geronimo songeait à s'occuper de leur âme. Or, l'un de ceux qui appartenaient à Don Joseph, et qui était particulièrement affecté au service d'Alphonse, manifesta de lui-même le désir d'être chrétien. Les exemples de son jeune maître avaient suffi pour éveiller ses réflexions. Il s'était dit qu'une religion qui fait vivre ainsi ne saurait être fausse. Gravement malade et conduit à l'hôpital de la Paix, on rapporte qu'il fut averti par une vision de sa fin prochaine. Et une demi-heure après qu'il eut obtenu le baptême, il expira pieusement, le sourire aux lèvres.

IV

Avant que Liguori se résolut à quitter la toge d'avocat pour le costume ecclésiastique, plusieurs années s'écoulèrent. Il se reprochera plus tard amèrement de s'être alors abandonné à la dissipation d'une vie trop mondaine, d'avoir, pour des riens, omis ses exercices de piété. Cependant il ne connut pas le malheur de commettre une seule faute grave, et d'ailleurs cette période de laisser-aller relatif dura peu. Sur les conseils et en compagnie de son ami François Capecelatro, duc de Casabona, il fit, en 1722, une sérieuse retraite dans la maison des missionnaires de Saint-Vincent-de-Paul. L'année suivante, il y revint avec son père. C'est là, devait

il écrire, « que j'ai appris à connaître Dieu et à oublier le monde ». C'est là aussi qu'il se promit à lui-même de ne pas se marier et de céder son droit d'aînesse à son frère Hercule. Il attribuait volontiers sa vocation aux retraites[1], ou, comme on disait alors, aux *exercices* spirituels faits dans la solitude, et aussi à son habitude de rendre visite au Saint-Sacrement[2]. Ses stations devant la sainte hostie exposée, qu'il se plaisait à entourer de fleurs, lui devenaient de plus en plus chères. Et ses communions se multipliaient, renouvelées plusieurs fois chaque semaine. Il venait en outre de recevoir la confirmation (21 septembre 1722), comme si la Providence eût voulu le munir de force surnaturelle au moment d'une épreuve décisive.

Avec son caractère tendre et impressionnable, il donnait largement prise aux souffrances. Il les connut nombreuses et vives au moment de sa vocation. Il n'avait pas vraisemblablement gardé un attrait bien vif pour le barreau, étant devenu sans doute de plus en plus sensible à la mauvaise foi de certains plaideurs et aux injustices de l'humaine justice. Mais il ne devait pas quitter cette profession qu'il avait aimée sans avoir expié, en quelque sorte, ses anciens succès par une humiliation qui lui fut cruellement mortifiante. Il fut chargé de plaider, à l'été 1723, une très grosse affaire contre

1. *Lettre à un jeune homme qui délibérait sur le choix d'un état.*

2. *Visites au Saint-Sacrement*, introduction.

le grand duc de Toscane. Il avait parlé avec sa maîtrise habituelle, et sa cause semblait gagnée, lorsque son adversaire le pria de revoir une pièce du dossier. Liguori bien volontiers la lut, et il s'aperçut avec stupeur qu'elle lui donnait manifestement tort. Comment ce qui tranchait ainsi le litige avait-il pu lui échapper? De quelle infâme comédie n'aurait-on pas le droit de l'accuser, bien que le président, convaincu de sa sincérité, essayât d'expliquer cette méprise? Brusquement et comme hagard, il rentra chez lui, s'enferma dans sa chambre, refusant de voir personne et de rien manger. Il n'ouvrit que le surlendemain, cédant aux supplications et aux larmes de sa mère, alors que la colère de son père n'avait pu rien obtenir. En parlant, longtemps après, de cette crise, dont il ne cessa de se reprocher l'extrême violence, comme l'une des plus grandes fautes de sa vie, il disait, détail caractéristique, combien lui avait paru amer le premier aliment qu'il consentit à prendre, une tranche de melon. Cette triste fin de juillet fut le point de départ d'une vie intraitablement silencieuse et retirée. Le reclus volontaire n'avait plus de goût que pour de longues stations soit devant le Saint-Sacrement, soit à l'hospice des incurables. Ses parents l'observaient avec inquiétude et mécontentement. Il jeta son père dans un profond désespoir, en lui refusant de s'occuper d'une affaire qui intéressait la famille et en déclarant qu'il ne reparaîtrait jamais au barreau. L'incertitude qui planait toujours sur ses desseins

d'avenir rendait encore cette situation plus pénible.

La journée du 28 août, dont Liguori rappelait plus tard l'anniversaire comme celui de sa conversion, devait apporter, à lui du moins, une grande clarté directrice. C'était fête à Naples, en l'honneur des trente-deux ans de l'impératrice de Vienne, femme du souverain des Deux-Siciles, l'empereur Charles VI. Le cardinal Altan, vice-roi, avait préparé pour divertir le peuple une riche et brillante cocagne. A la cour, il y avait réception et baise-main. Don Joseph comptait s'y rendre accompagné de son fils qui résista tout d'abord, et puis, devant l'irritation que provoquait son refus, offrit de céder. Mais la colère du marquis ne tomba point; il n'était plus d'humeur à se montrer au palais, et montant seul en carrosse, il se fit conduire à sa maison de campagne de Marianella. Alphonse, tout bouleversé, sortit de son côté, et se rendit à l'hôpital des incurables, son séjour préféré. Auprès de ces infirmes et de ces pauvres, il dominait plus facilement ses souffrances personnelles, et il sentait le Christ plus proche. C'est là que Dieu l'attendait et allait lui parler. Tout à coup, rapporte son biographe, la maison lui parut trembler, il vit briller une grande lumière, et il entendit une voix qui disait : « Quitte le monde, donne-toi tout entier à moi. » Sans crier au miracle, sans même prendre aucune détermination, il continua le plus tranquillement qu'il put à soigner ses malades. Lorsqu'il s'en allait et descendait l'escalier, de nouveau la maison lui parut

trembler et la voix déjà entendue lui répéta les mêmes paroles. Sa conscience alors ne lui permettant plus de douter, il répondit du fond du cœur : « Seigneur, j'ai trop résisté, me voici. Faites de moi tout ce qu'il vous plaira. » Et il alla prier dans une église qu'il aimait, dite de la Rédemption des captifs et dédiée à Notre-Dame de la Merci[1]. Là, éclairé encore d'une lumière inaccoutumée, il fit résolument à Dieu l'offrande de sa vie, renonçant au monde, à son droit d'héritier de sa maison, pour promettre d'entrer dans la congrégation de l'Oratoire. Comme pour mieux engager sa foi de gentilhomme, il détacha l'épée qu'il portait au côté et la déposa sur l'autel de la Vierge.

Le soir même, il avertit et consulta le Père Pagano. Celui-ci, tout en l'encourageant, ajourna sa réponse définitive à une année. Il fallait s'attendre à de bien autres résistances dans la maison paternelle. Alphonse goûta une profonde douceur intérieure pendant les trois jours de jeûne qu'il s'imposa, en expiation du jeûne de dépit du mois précédent. Mais assez vite son père revint de Marianella. Tantôt il se montrait rude et colère, tantôt il essayait d'attendrir celui qui brisait une carrière

1. Dans la suite de sa vie, chaque fois qu'il venait à Naples, il avait soin, rapporte Tannoia, d'aller dans cette église de la Rédemption rendre visite à la Sainte Vierge, et il y demeurait quelque temps pour remercier sa bienfaitrice. Très gravement malade en 1726, il obtint que la statue qu'il aimait fût apportée dans sa chambre de moribond.

pleine de promesses. Au bout de longues hésitations, celui-ci déclara ses intentions à Don Joseph qui, après une scène de plaintes, se retira consterné. Il revint à la charge; il fit joindre à ses instances celles de parents, d'amis et même d'ecclésiastiques qu'il avait gagnés à sa cause. Ce fut en vain. L'élu de Dieu tenait bon, non sans souffrir. A la fin, Monseigneur Cavalieri, son oncle, les Pères Pagano et Cutica eurent raison de l'opposition du marquis. Il exigea seulement que son fils renonçât à l'Oratoire et continuât d'habiter la maison paternelle. Il le conduisit lui-même au cardinal Pignatelli, digne disciple de Gaëtan de Tienne et archevêque de Naples. Alphonse avait vingt-six ans, l'âme pure comme un enfant, mais ferme et mûrie déjà par l'épreuve, lorsqu'il abandonna pour toujours sa tenue de gentilhomme, le samedi 23 octobre 1723.

CHAPITRE II

APOSTOLAT SACERDOTAL

D'octobre 1723 à la fondation de l'Institut des Rédemptoristes, neuf années s'écoulèrent, durant lesquelles Liguori montra comment il entendait le ministère sacré.

I

Il s'était revêtu avec un joyeux empressement de l'habit ecclésiastique. Il n'attendit pas que l'ordination sacerdotale lui fût conférée trois ans plus tard[1], en décembre 1726, pour prendre une vie et une âme de prêtre. Sans doute, suivant sa promesse, il resta au logis paternel[2]. On n'eût d'ailleurs guère compris que cet aîné de noble famille, cet avocat déjà célèbre, entrât au séminaire diocésain, qui ne préparait aux saints ordres qu'une par-

1. Il reçut la tonsure et les ordres mineurs en 1724, le sous-diaconat en septembre 1725, et le diaconat en avril 1726.
2. Jusqu'en juin 1729.

tie des clercs, et généralement des adolescents. Mais l'existence qu'il se fit alors ne fut certes ni mondaine, ni efféminée. Du règlement qu'il s'était tracé, voici quelques articles caractéristiques : « faire, chaque jour, une heure au moins d'oraison mentale; visiter le Saint-Sacrement, surtout dans les églises où il est solennellement exposé; porter la soutane et la tonsure, être modeste, mais sans affectation, sans bizarrerie et sans fierté; se confesser tous les huit jours au moins, et communier plus souvent ». Il avait une tenue très simple, et s'il consentit encore, pendant quelque temps, à se laisser accompagner par un laquais, ce fut par condescendance pour son père. Celui-ci ne se résignait pas. Il évitait soigneusement de rencontrer son fils, et, au bout d'une année, l'ayant croisé à l'improviste, il lui tourna le dos. On devine combien Alphonse devait souffrir de cette hostilité. Les mortifications qu'il s'imposait lui étaient sans doute moins cruelles. Pourtant il pratiquait des pénitences sanglantes. Il jeûnait, chaque samedi, au pain et à l'eau. Ses austérités causaient à sa mère de vives alarmes, et non sans motifs, puisqu'en 1726, à l'été, il tomba malade d'épuisement. Il languit durant trois mois. Une nuit, son état parut si grave qu'en toute hâte on lui apporta le saint Viatique. Le jour venu, il exprima le désir de revoir la statue très aimée de Notre-Dame de la Merci, devant laquelle il avait, trois ans plus tôt, déposé son épée de gentilhomme. On ne voulut pas lui refuser cette pieuse

et suprême consolation. L'image vénérée fut placée devant le lit du moribond qui, à prier en sa présence, éprouva de suite un merveilleux réconfort.

En ces années de préparation, apparaît déjà nettement la double préoccupation qui caractérisera le fondateur des Rédemptoristes : un vif souci de s'unir intimement à Dieu, et un ardent désir de porter secours aux pauvres âmes. Il ne se contente pas de venir servir la messe, chaque matin, à Santo Angelo a Segno, paroisse à laquelle le cardinal Pignatelli l'a officiellement attaché ; il aime, les jours de fête, à participer, comme acolyte ou thuriféraire, à la célébration des offices solennels : c'est pour lui, au dire de Tannoia, un paradis anticipé. Le Saint Sacrement exposé l'attire chaque jour et le retient en une tendre contemplation, dont il ne se détache jamais qu'à regret : son confesseur devra bientôt lui interdire de prolonger ces stations plus d'une heure et demie. Mais, avec ces tendances mystiques, il manifeste un zèle et un empressement extraordinaires à exercer le ministère actif. Tous les dimanches, il fait le catéchisme aux enfants, et, pour les rassembler, il ne craint pas d'aller, comme c'était l'usage, chanter des cantiques dans les rues, le crucifix à la main. Quelle sollicitude ne témoigne-t-il pas à ceux qui préparent leur première communion ! Il ne se borne pas à se montrer d'une assiduité exemplaire chez les Lazaristes, aux réunions de la congrégation des clercs que dirige le Père Cutica ; il s'agrège à cette compagnie des Blancs, dont les

membres, ainsi nommés à cause de la couleur de leur manteau, se proposent d'assister les condamnés à mort[1]. Il s'empresse d'entrer, et il prodigue son dévouement, dans cette congrégation des Missions ou de la Propagande, qui évangélise le peuple et qui fera plus tard une très vive opposition au fondateur des Rédemptoristes. Il édifie ses nouveaux confrères. Il participe à leur apostolat. Il sait toucher le cœur des enfants. Les pauvres gens se groupent autour de lui, dans la rue, à la chute du jour. On ne s'étonnera pas que, sitôt diacre, il ait reçu l'autorisation de monter dans toutes les chaires de Naples. Ce fut durant la solennité des Quarante heures, à Saint-Jean de la Porte-Latine, qu'il prononça son premier sermon, au printemps de l'année 1726[2]. Il laissa déborder toute la tendresse de son âme. Il prêcha ce qu'il ne devait plus se lasser d'opposer à la misère et à l'ingratitude des hommes, l'immensité de l'amour de Jésus-Christ. Il avait pris pour texte cet ardent appel d'Isaïe au Sauveur : *Utinam dirumperes cœlos et descenderes... aquæ arderent igni.*

C'est à la fois pour rendre efficace son apostolat et pour nourrir sa piété que Liguori se fait de l'étude quotidienne un rigoureux devoir. Il se garde bien

1. Il devait écrire un petit opuscule sur ce genre d'apostolat.

2. Après quoi il devint fort rare, au dire de Tannoia, que l'église où le Saint-Sacrement était exposé n'eût pas Liguori comme prédicateur.

d'abandonner le travail intellectuel, et il l'imposera plus tard aux membres de son institut. Il leur prescrira d'exercer leur intelligence comme si la conversion des âmes dépendait d'eux seuls, et de mettre en Dieu leur confiance comme si d'eux-mêmes ils ne pouvaient rien. Il fera donner aux novices une instruction solide et pas trop routinière. Il ne voudra pas que l'on s'attarde aux « questions inutiles et surannées adoptées ci-devant par les docteurs de l'école[1]. » Il aimera que l'on prenne goût aux exercices littéraires. A peine prêtre, il inscrit parmi ses résolutions la suivante : « Je dois travailler à acquérir la science. » Sans doute il répéterait volontiers ce que saint François de Sales, l'un de ses guides préférés, disait déjà aux ecclésiastiques de son temps : « Je vous conjure de vaquer sérieusement à l'étude : la science dans un prêtre c'est le huitième sacrement... et les plus grands malheurs sont venus de ce que l'arche (de la science) s'est trouvée en d'autres mains que celles des lévites. » Aussi Alphonse entreprend-il d'approfondir les dogmes de l'Église, sa morale, sa théologie ascétique et mystique, demandant des leçons aux maîtres les plus éclairés. Il s'attache particulièrement à l'Écriture sainte, recherchant ses meilleurs commentaires, et ne passant point un jour sans méditer quelques-unes de ses pages. La seule science qui l'intéresse à présent est celle de la re-

1. Tannoia, liv. II, chap. 54.

ligion, et surtout la science des saints. « Portons envie, dit-il[1], faisant écho à l'*Imitation*, non point à ceux qui savent beaucoup de choses, mais seulement à ceux qui savent aimer Jésus-Christ. » Peut-être même pousse-t-il un peu loin ce désintéressement du monde profane[2]. Plusieurs lui souhaiteraient volontiers une plus large curiosité — car tout se tient, en somme, — avec un sens critique plus éveillé, une compréhension plus pénétrante de son époque, de ses besoins, de ses ressources, un souci plus vif de montrer que le christianisme s'harmonise avec tout ce qui est bon dans l'homme et favorise ses vrais progrès, une certaine préoccupation du travail constant d'épuration, d'assimilation et de développement qu'appelle le dépôt des vérités révélées. Mais à chacun ses goûts et sa tâche. Celle de Liguori fut moins de dégager des objections des incrédules les abords de la foi que de ranimer celle-ci, de la faire pratiquer et pénétrer jusqu'au fond du cœur. Ce dont il sut parler comme il est bien

1. *Réflexions sur divers points de spiritualité*, VI, et *Préparation à la mort*, XX, § 3.

2. C'est ainsi, par exemple, qu'à des ecclésiastiques paraissant très désireux de visiter le musée de Portici il dit en souriant : « Vous rassembleriez ici tous les musées de l'univers que je ne ferais point un pas pour les voir. J'ai visité un jour le musée de Nole, et je m'en suis toujours repenti. » (P. Berthe, t. II, p. 693.) Voilà une réserve que plusieurs jugeront excessive, mais qui s'explique peut-être par besoin de réagir. Oserait-on affirmer que les hommes d'église, même les plus haut placés, ne versèrent jamais, en Italie, dans l'excès contraire?

rare que l'on parle, c'est de Jésus aimant, de Jésus crucifié ou présent au tabernacle, de Jésus sauveur. Est-ce donc peu, pour un prêtre, de nourrir et de propager la vie chrétienne ?

II

Lorsque le samedi 21 décembre 1726, Liguori reçut la consécration sacerdotale et que le lendemain il monta pour la première fois à l'autel, ce fut une grande joie à Naples, où déjà on le vénérait. Il ne ressemblait guère à ces abbés pimpants et mondains, auxquels il a reproché souvent[1] leur tenue et leur conduite. Ceux-là circulaient vêtus de soie, en habit court, avec des manchettes élégantes et des boucles d'argent aux souliers. En marmottant leur bréviaire, ils flânaient dans les rues, regardaient de leur balcon les passants, ou bavardaient et ricanaient avec des amis. On les voyait monter à l'autel avec une chevelure longue, frisée, dont ils avaient travaillé les boucles toute la matinée au fer chaud, devant leur miroir, et dont la poudre allait se mêler aux saintes espèces. Maniant celles-ci sans aucun respect, estropiant les formules liturgiques, mangeant les mots, remplaçant par on ne sait quelles contorsions les génuflexions et les signes de croix prescrits, ils expédiaient la messe

1. Voy. *Selva*, *Réflexions utiles aux évêques*, *La Messe et l'office expédiés*, l'introduction à la *Traduction des psaumes*.

en moins d'un quart d'heure, avec un tel sans-façon que l'on entendait dire aux laïques : « Vraiment ces prêtres nous font perdre la foi avec leurs messes. » Quelle tout autre impression devait donner Alphonse ! Tannoia note avec admiration le temps considérable qu'il prenait pour célébrer le saint sacrifice, sans parler de sa préparation ni de son action de grâces. Avec sa longue et simple soutane, son visage émacié par la pénitence et les fatigues, cet ami des pauvres gens paraissait presque misérable comme eux. De ses anciens admirateurs, avocats, magistrats, sénateurs, plusieurs l'accusaient d'être excessif, déraisonnable, et rompaient avec lui. Cependant on ne pouvait entendre prêcher ce jeune prêtre, qu'églises et chapelles se disputaient, sans être remué par la sincérité de son accent, sans subir l'ascendant et comme la contagion de sa foi. Il eut de suite, ce que tout l'art des rhéteurs ne suffit pas à donner, beaucoup d'autorité.

Aucune trace, en ses sermons, de vanité. Elle lui fait horreur[1] dans la chaire chrétienne. Il dirait volontiers, avec Pascal, que la vraie éloquence se moque de l'éloquence, ou plutôt que c'est un vol sacrilège, lorsque l'on a charge d'annoncer la parole divine, de ne chercher qu'à en tirer gloire per-

1. Voy. *Selva*, 2e partie, 4e instruction, la *Lettre à un religieux sur la manière de prêcher*, l'*Instruction sur les missions*, la préface des *Sermons*, les lettres à sa congrégation de novembre 1751, 27 juin et 7 septembre 1773.

sonnellement. Il invoque l'autorité de Muratori, l'un des érudits qui font le plus d'honneur à l'Italie du XVIIIe siècle, pour réprouver, même dans les panégyriques, la rhétorique qui vise à briller. Telle longue description de jardin ou de tempête aura coûté à son auteur une semaine de travail. A quoi bon ? Quel fruit retireront les âmes de ces ingénieux feux d'artifice, ne laissant après eux qu'un peu de fumée ? Il est des prédicateurs auxquels s'applique trop bien le verset d'Isaïe : *Qui sunt isti qui ut nubes volant* (LX, 8) : ce qui rappelle à Liguori l'observation sensée d'un paysan : « Quand les nuages passent si haut il n'y a guère espoir de pluie. » Comme recteur de sa congrégation il sera impitoyable à l'égard des phraseurs. Un de nos jeunes prêtres, rapporte-t-il, « prêchant un sermon en l'honneur de la très sainte Vierge, et s'exprimant avec une grande recherche et élévation dans le style, non seulement je le fis descendre sur-le-champ de la chaire, mais je lui défendis de célébrer la messe pendant trois jours ». Dans le geste aussi et dans la diction, il recommande d'éviter l'affectation, l'exagération. L'auditoire est excédé par la véhémence continue de certains missionnaires, qui courent risque d'ailleurs de perdre la voix ou de se rompre quelque veine. Même en parlant avec force, pourquoi prendre le ton déclamatoire ? On doit prêcher comme si on causait avec un ami, pour lui exposer un fait ou lui donner un utile conseil. Soyez naturel. « Un jour, raconte saint Alphonse

avec bonhomie, je m'avisai d'imiter le P. Cutica, et, en présence de Mgr Falcoia, je prêchai sur un ton chantant. J'y gagnai une forte réprimande, et je n'ai plus recommencé. »

Voici une prière dans laquelle il exprima ce qu'il sentait si vivement, et il la récita sûrement de tout son cœur : « O Sauveur du monde, que le monde connaît à peine et n'aime presque pas, spécialement par la faute de vos ministres, ô vous qui, pour sauver les âmes, avez donné votre vie, de grâce, par les mérites de votre Passion, accordez lumière et zèle à tant de prêtres qui pourraient convertir les pécheurs et sanctifier tout l'univers, s'ils annonçaient votre parole sans vanité et avec simplicité, comme vous l'avez prêchée vous-même, et comme l'ont prêchée vos disciples. » — Cette prédication simple et grave, *à l'apostolique*, comme disait Liguori, fut la seule qu'il pratiqua. Son impatience des recherches vaniteuses et des prétentions académiques ne l'entraîna-t-elle pas à faire trop bon marché de la haute culture et des qualités de composition ou d'expression ? Peut-être. Mais pourtant il avertissait lui-même qu'à un auditoire instruit on ne doit point parler comme à des illettrés. Et aucun genre de prédication ne saurait, pour être efficace, se passer de ce qu'il prisait souverainement, le sérieux, la sincérité, la modestie. Il voulait, en somme, que l'orateur sacré, pratiquant un précepte biblique qu'il aimait : *Frange esurienti panem* (Isaïe, LVIII) mît à la

portée de tous la nourriture vivifiante que doit être pour tous l'enseignement évangélique.

Et, au dire de Tannoia, ses paroles avaient « la suavité de la manne » ; le savant, comme l'homme simple, les goûtait. « Les gens de lettres étaient même les plus empressés à venir l'entendre. » Dans son auditoire on remarquait toujours nombre « d'ecclésiastiques distingués, de réguliers, de séculiers, d'avocats, de procureurs, de magistrats, de dames de haut rang et de gentilshommes », qui tous s'en retournaient recueillis et touchés. L'un des lettrés les plus célèbres d'alors, et qui avait la réputation d'être fort caustique, Nicolas Capasso était parmi les plus assidus. « Don Nicolas, lui dit un jour Liguori en souriant, méditeriez-vous par hasard quelque satire contre moi? — Nullement, répondit cet homme de goût. A vos sermons ce n'est ni de fioritures de style ni de l'arrangement des périodes que l'on s'occupe. On sent que vous vous oubliez vous-même pour ne prêcher que Jésus crucifié : et c'est pourquoi j'aime à vous entendre. »

Tel on avait reconnu Alphonse dans la chaire, bon, simple, d'une piété pénétrante et d'une ardente charité, tel on le retrouvait au confessionnal. Lorsqu'une année après son ordination sacerdotale il fut autorisé à entendre des pénitents, ceux-ci lui vinrent de suite par milliers. Pour suffire à la tâche, il arrivait le premier à l'église, de grand matin, et, le soir, il la quittait le dernier. Heureux de travailler ainsi, dans le silence et l'ob-

scurité, à guérir les âmes et à leur transmettre la grâce, il accueillait chacun avec douceur. Il témoignait aux pécheurs désireux de se convertir une inépuisable compassion. Sans donner immédiatement l'absolution à tous, il les traitait paternellement et leur inspirait confiance en Jésus-Christ. « Plus une âme, disait-il[1], est plongée dans le vice, asservie par le démon, plus il faut l'attirer, lui prêter assistance, pour la délivrer et la jeter dans les bras du Sauveur. Le pécheur, à moins de se voir aimé, ne se décide pas à abandonner le péché. » Il savait aviver la contrition chez ceux qui la ressentaient à peine. Un jeune gentilhomme, après une confession assez chargée, avait laissé voir son peu de confusion. « Quel mal vous a donc fait Jésus-Christ? » lui demanda Liguori avec un accent tel que cette âme fut soudain éclairée et transformée. On devine quelle devait être l'intime ferveur de celui qui avait ainsi le don d'inspirer la componction.

III

On serait surpris qu'une âme aussi généreuse, aussi imprégnée de christianisme, n'eût pas éprouvé

1. Il disait encore, dans sa vieillesse, qu'il ne se souvenait pas d'avoir jamais renvoyé un seul pécheur sans parvenir à pouvoir l'absoudre; bien moins encore d'en avoir jamais traité aucun avec dureté ou avec aigreur.

une sollicitude particulière à l'égard des gens du petit peuple. C'est pour les servir qu'il entra dans la congrégation de la Propagande, qu'il prit aussi part à de nombreuses missions, soit à Naples, soit dans les villages, ne se ménageant pas et donnant presque toujours le grand sermon du soir. Il ne craignait pas le contact avec la plèbe la plus misérable. Il allait lui-même la chercher, sur les marchés où elle grouillait, et il l'instruisait en plein air. Il se forma vite toute une clientèle de *lazzaroni*, de maçons, de menuisiers, de savonniers et autres artisans. « Plus leur condition était modeste, dit Tannoia, plus il mettait de bonté dans son accueil. » Ces pauvres gens, se sentant aimés, lui témoignaient affection et confiance. Pour les instruire avec le concours d'autres prêtres, il les réunissait sur quelque place peu fréquentée, par les beaux soirs d'été. Que de fois, dans la douceur apaisée des longs crépuscules, après les soucis et les fatigues du jour, ces assemblées d'humbles écoutèrent parler de Dieu et firent monter vers Lui l'encens de leurs prières, en regardant au ciel profond s'allumer les premières étoiles !

Il arriva pourtant que les autorités ecclésiastiques et civiles s'alarmèrent de ces pieuses réunions. La dénonciation vint de moines défiants, d'un zèle inintelligent et peu disposé aux interprétations charitables. Ils avaient entendu un peu de bruit et d'innocentes plaisanteries qu'ils ne s'expliquaient pas. Ce mystère leur parut louche. Ne se

formait-il pas un foyer de molinisme ou de quelque autre hérésie? N'était-ce pas un devoir d'inviter le cardinal-archevêque à sévir? On avait eu récemment à disperser des rassemblements de ces soldats luthériens, qu'avait amenés la domination autrichienne, et qui volontiers traitaient la piété italienne de superstitieuse idolâtrie. Mis en demeure d'agir, Mgr Pignatelli s'adressa au gouverneur. Celui-ci envoya un capitaine de la grand'garde, assister, déguisé, à l'une des réunions. Le capitaine rapporta qu'il n'avait pas bien compris, ce qui peut arriver aux plus honnêtes gendarmes, mais qu'il avait remarqué un mélange de choses bonnes et de choses mauvaises. C'est pourquoi, un soir de septembre, les pieux habitués trouvèrent au rendez-vous des archers et des sergents, qui les conduisirent au corps de garde. L'affaire, il est vrai, s'éclaircit vite. Les magistrats furent profondément édifiés de ce qu'ils apprirent. Le gouverneur congédia ses prisonniers, en versant, dit Tannoia, des larmes d'attendrissement et de consolation. Néanmoins le cardinal-archevêque, par prudence et à cause du malheur des temps, prescrivit à Liguori de cesser ce mode d'apostolat.

L'œuvre commencée ne périt point. Elle se transforma, mais se développa. On cessa de se réunir en plein air. Aux conférences que dirigeait Pierre Barbarese, maître d'école converti par Alphonse, et qui vivait en saint, un barbier prêta chaque soir sa boutique. Puis le local étant devenu trop

étroit on se transporta dans une chapelle, appartenant à la corporation des bouchers. Bientôt d'autres groupes semblables s'organisèrent. Le cardinal Pignatelli les prit sous sa protection et leur donna une constitution régulière. On s'assemblait chaque soir à l'heure de l'*Angelus*. Le dimanche, on entendait la messe ensemble, et dans l'après-midi on soignait les malades des hôpitaux, puis on allait respirer l'air de la campagne. En 1834, il y avait encore à Naples une centaine de ces chapelles, groupant chacune trois cents personnes environ. Et c'est à une œuvre assez voisine de celle-ci qu'ont travaillé les Rédemptoristes lorsqu'ils ont fondé, vers 1840, à Liège, cette association de la Sainte Famille qui, érigée depuis en archiconfrérie compte aujourd'hui dans le monde 300 000 membres.

La charité de Liguori était comme une rosée bienfaisante qui faisait épanouir, jusque dans les milieux les plus humbles, d'admirables fleurs de sainteté. Parmi ses premiers pénitents, sans parler de ceux qui revêtirent l'habit religieux, on cite Pierre Barbarese, un maître d'école qui devint le modèle des apôtres, après avoir été le plus acharné des impies ; Lucas Nardone, un ancien déserteur, qui n'avait obtenu qu'à grand'peine la grâce de la vie et qui éclaira beaucoup d'âmes ; un marchand de farine, un potier, un bouquiniste, « tous trois, dit Tannoia, d'une vertu éminente », un vacher, un marinier, un menuisier, un jardinier, un courtier d'orfèvrerie,

« tous vénérés pour l'amour singulier qu'ils portaient à Jésus-Christ », deux marchands ambulants qui vendaient, dans les rues de Naples, l'un des œufs, l'autre des châtaignes, tous deux recueillis après leur mort dans une église, et honorés comme de puissants protecteurs auprès de Dieu. Voilà le cortège ami que s'est fait Alphonse.

Avec les pauvres, ce qui l'attirait le plus, c'étaient les âmes exclusivement vouées à Dieu. Que de retraites il donna aux prêtres, depuis celle qu'il fut chargé de prêcher au clergé de Naples, l'année même de son ordination sacerdotale! Pour eux spécialement il a écrit une grande partie de ses ouvrages[1]. Les religieuses aussi, dont le nombre était très grand dans le royaume des Deux-Siciles, ont largement usé de son dévouement. Tannoia ne connaissait pas à Naples une seule de leurs maisons qui n'ait eu recours à sa direction. Il se plaisait à les encourager et à leur envoyer des recrues. Il croyait qu'aux femmes mariées le salut est bien difficile[2] avec les habitudes mondaines, et qu'à toutes le bonheur est impossible. « Moi, disait-il[3], qui pendant de longues années ai entendu les confessions de tant de femmes de tous les rangs, nobles et plébéiennes, pauvres et riches, il ne me souvient pas

1. Non seulement ceux de théologie morale, mais *Selva*, les *Sermons*, la *Traduction des psaumes*, etc.

2. Lettres de juillet 1777 et novembre 1780 à des parentes.

3. *La véritable épouse de Jésus-Christ ou la religieuse sanctifiée*, chap. I.

d'en avoir trouvé une qui fût contente de son sort. » Sans trop se demander si ce mécontentement n'est pas autant le fait de la condition humaine que celui de la société conjugale, il célébrait le bonheur d'échapper au mariage avec une conviction peu flatteuse pour les maris et pour les mœurs de ce temps-là, mais si profonde qu'après ses prédications les ruptures de projets matrimoniaux et les prises de voile n'étaient pas rares. « Les âmes qui restent dans le monde, écrit-il, sont des arbres plantés en une terre aride, où la rosée du ciel ne tombe que rarement.... Les religieuses, au contraire, sont d'heureux arbrisseaux, plantés dans une terre féconde, que continuellement rafraîchit la céleste rosée. » Et ces réserves de fraîcheur sont comme des sources bienfaisantes, dont la vertu s'épanche au dehors. Liguori ne pouvait tolérer que les habitantes des cloîtres ne songeassent qu'à elles-mêmes et oubliassent les souffrances, les tentations de leurs frères. Croyant très vivement à l'efficacité de la prière et à la mystérieuse communion des saints, il comptait beaucoup, pour le salut des pécheurs, sur l'élite fervente des âmes contemplatives et volontairement immolées.

Des lettres qui nous restent de saint Alphonse, et qui mieux que tout autre écrit donnent l'impression de ce que devait être son action directe, deux seulement sont antérieures à l'année 1732, et elles sont adressées à des religieuses. Il se révèle déjà tout entier dans le langage qu'il leur tient.

« Aimez Jésus, leur dit-il. Vous pouvez lui être très agréables à tout instant, en l'aimant.... Il ne passe point un seul moment sans vous aimer. Parlez-lui souvent, surtout quand vous êtes au chœur, en présence du Saint-Sacrement; parlez-lui d'amour plus que de tout autre chose : c'est l'entretien qu'il préfère à tout autre.... Aimez son adorable et divin Cœur, son adorable volonté. Après cela, que vous soyez prédestinées ou réprouvées, délaissées ou remplies de consolations, chéries de Dieu ou abandonnées par lui, ne vous en inquiétez pas.... Dites : « Seigneur, votre bon plaisir, votre gloire nous suffisent. » Et à d'autres il écrit : « Aimez Jésus, aimez Marie.... Aimez et soyez joyeuses; jamais, quand on aime un Dieu si bon, on ne doit admettre dans son cœur des pensées de tristesse. Je défends que, pour quelque motif que ce soit, on omette la récréation; et, si par hasard il vient à s'élever un nuage, chacune d'entre vous doit faire son possible pour le dissiper et pour ramener la joie dans la conversation. Ah! mes chères filles, si vous saviez avec quelle tendresse Jésus vous abrite toutes dans son cœur plein d'amour!... Vous l'avez choisi entre tous pour votre époux; mais Lui, bien avant ce temps et de toute éternité vous a choisies.... Secourons-nous mutuellement au sein de cette vie orageuse où nous sommes toujours en danger de perdre Dieu. Mais non, vous ne le perdrez point, vous serez toujours à Dieu, et Dieu sera toujours à vous. Voudriez-vous quelque chose de plus? »

IV

Au bout de très peu d'années on devine combien fut recherché et surchargé le prêtre qui se dépensait ainsi. Sa ferveur à lui ne s'usait pas. Il mettait par avance en pratique un vœu qu'il formula vers trente-huit ans, assure-t-on, et qui est caractéristique dans sa nouveauté, le vœu de ne pas perdre un moment, alors que tant d'hommes ne sauraient pas se faire, et tenir, la promesse de ne pas perdre une journée. Avec quelques pieux confrères, il avait pris l'habitude de se retirer, deux ou trois jours par mois, en une maison de campagne solitaire, afin de mieux s'unir à Dieu dans le silence et le recueillement. Mais bientôt il voulut se séparer davantage du monde et quitter tout à fait le logis paternel. Dans une communauté très pauvre, dite collège de la Sainte-Famille ou des Chinois, que venait de fonder, deux mois auparavant, Mathieu Ripa, un vaillant missionnaire, ayant passé dix-sept ans dans l'empire du Milieu, il prit, en juin 1729, une modeste cellule. On le chargea presque seul du service de la chapelle. Demeurant de longues heures au confessionnal, donnant chaque année une retraite et plusieurs neuvaines, se plaisant à prêcher le vendredi sur les gloires de la Sainte Vierge, il y attira vite une nombreuse clientèle.

Il reste l'un des membres les plus actifs de la

congrégation de la Propagande. A la suite de la terrible épidémie qui ravage Naples en 1729, et durant laquelle il prodigue son dévouement aux malades, il prend une large part à la mission générale prêchée dans la grande église du Saint-Esprit. Et au sortir de l'un des sermons qu'il y prononce, son père lui dit, les larmes aux yeux : « Mon fils, c'est vous qui tout à l'heure m'avez appris à connaître Dieu. » Au commencement de 1730, on le retrouve à la mission donnée dans le gros bourg de Marano, puis à celles de Casoria, de Capodimonte et de l'Annunziata de Naples. Il se dépense au point de tomber gravement malade et d'inspirer de vives inquiétudes. En 1731, il porte le poids de plusieurs missions dans les provinces de Bari et de Lecce. On le rencontre ensuite à Foggia, capitale de la Pouille, qui a été désolée, en mars, par un tremblement de terre. Cette ville dépendant de l'évêché de Troia, où l'on vénérait la mémoire de Mgr Cavalieri, Liguori, son neveu, est accueilli avec un empressement particulier. On insiste pour qu'il prêche une neuvaine en l'honneur de la Sainte Vierge. Il cède aux instances de l'évêque, et c'est alors que devant ses regards ravis s'anime plusieurs fois une image miraculeuse de Marie, ainsi qu'il l'a lui-même[1] solen-

1. En 1777, lorsque le chapitre de saint Pierre, à Foggia, voulut procéder au couronnement de la sainte image. — N'était-ce pas un commencement de cette série d'étranges phénomènes que l'on rapporte de madones italiennes, à la fin du dernier siècle, mouvements d'yeux, larmes ou sueurs

nellement attesté. Quand après avoir visité, au Mont Gargan, le sanctuaire de saint Michel, son patron, pour lequel il professa toujours une dévotion spéciale, il revient à Naples, le supérieur de la Propagande lui reproche durement, devant toute la congrégation, d'avoir prêché à Foggia sans sa permission : Alphonse ne dit pas un seul mot pour se plaindre ou se défendre.

Cependant, au collège des Chinois, n'étant plus retenu par la présence de ses parents, il se laisse gagner par une soif étrange de souffrances, torturant à plaisir son corps affaibli, ne lui donnant guère de repos, même durant les nuits qu'il passe volontiers couché sur une table ou sur la terre nue, lorsqu'il ne veille pas en prière dans sa chambre ou à l'église. Ce n'est pas tout. Des épreuves intérieures le crucifient. Il lui semble être rebuté du Christ et de la Sainte Vierge. Dieu qu'il cherche paraît le fuir. Celui qui a éclairé et consolé tant d'âmes marche lui-même dans la désolation et l'obscurité.

Un moment vint où Liguori dut consentir à s'ac-

merveilleuses, qui firent instituer par le pape Pie VI une commission spéciale d'enquête et aboutirent à la création d'une fête spéciale sous le vocable de Notre-Dame des Prodiges? (Voy. *La question du surnaturel*, par le P. A. Matignon (1861), p. 392). — On raconte que plusieurs fois encore au cours de ses missions, devant l'image de la Vierge, Liguori fut ravi en extase et visiblement illuminé en 1738 dans le diocèse de Salerne, en 1745 à Foggia, en 1756 à Amalfi.

corder quelque repos. C'était en 1731[1], semble-t-il. Un ami lui offrait, pour lui et quelques compagnons, une maison de campagne, voisine de la mer, au pays d'Amalfi, qui est l'un des plus charmants de la région napolitaine. Son rivage a autant de douceur que celui de Sorrente, avec un aspect plus solitaire, et ses enchevêtrements de collines sont bordés, à l'horizon, par les crêtes de l'Apennin. On s'embarqua six, et, après une assez mauvaise navigation, on rencontra un vicaire général de Scala[2]. Il entraîna les nouveaux venus près de cette petite ville, qui dresse sur son roc escarpé sa cathédrale et les ruines de sa forteresse. Ils gagnèrent, sur une hauteur plus élevée encore, un pittoresque ermitage, nommé Sainte-Marie des Monts. Bientôt la présence du Saint Sacrement, auprès duquel on se relayait jour et nuit, parce que, faute de tabernacle, le ciboire demeurait sur l'autel, consacra cette solitude, où déjà parlaient de Dieu la splendeur de la lumière, les lointaines perspectives des montagnes ou des flots, le luxuriant épanouissement de la verdure et des fleurs en juin. Les quelques semaines passées par Liguori dans cette belle retraite lui laissèrent une impression décisive, et furent, en quelque sorte, le point de départ de l'orientation qui allait fixer sa vie. Des

1. D'après Tannoia, Villecourt et Capecelatro. Ce serait en 1730, d'après le P. Berthe.

2. Scala, à 5 kilomètres de la côte, était le chef-lieu d'un diocèse réuni depuis à celui d'Amalfi.

bergers et des chevriers, facilement attirés par les pieux hôtes de l'ermitage, lui firent sentir vivement de quelle ignorance absolue du christianisme souffraient certaines populations rurales, et avec quel bonheur elles accueillaient la révélation de l'Évangile. Puis on le pria de prêcher à Scala, non seulement le dimanche dans l'octave du Saint Sacrement, à la cathédrale[1], mais aussi chez les religieuses du Saint-Sauveur. Il promit de revenir donner à tout le peuple la neuvaine dite du Crucifix pour la fête du Saint Rédempteur, et les exercices spirituels au couvent. C'est là qu'il allait lui être demandé de fonder un nouvel institut.

1. Dans ce sermon, qui valut une vraie mission, « il proposa, dit Tannoia, pour faire aimer Jésus-Christ au Saint-Sacrement des motifs si forts et si pressants, il exposa si bien l'horreur que doit inspirer tout ce qui est péché, que l'auditoire éclata en sanglots ».

CHAPITRE III

L'INSTITUT DES RÉDEMPTORISTES

I

Si, pour consoler Liguori en sa vieillesse de ne plus pouvoir donner de missions, on l'assurait qu'il avait part, comme fondateur, à l'apostolat exercé par la congrégation du Très Saint Rédempteur, il répliquait vivement : « La congrégation, c'est Dieu qui l'a fondée : je n'ai été, entre ses mains, qu'un vil instrument. » Est-ce à dire que l'œuvre se soit faite toute seule et sans peine ? En aucune manière. Mais la Providence semblait vraiment avoir tracé la voie dans laquelle on s'engageait, lorsque au commencement de novembre 1732 se réunirent à Scala les six premiers membres d'un nouvel institut en faveur des âmes abandonnées.

On aperçoit aisément, après coup, de quelle longue préparation cette démarche était le terme. Depuis nombre d'années Alphonse n'avait-il pas témoigné aux humbles, aux délaissés, une généreuse prédilection, et en même temps ne ressen-

tait-il pas un attrait profond pour le recueillement du cloître? Ne s'était-il pas formé, avec ses confrères de la Propagande, au ministère des missions? Dans les environs mêmes de Scala, son bref séjour au milieu des chevriers et des bergers de la montagne lui avait montré qu'en un royaume se disant très chrétien il y avait des populations déshéritées, auxquelles l'Évangile était absolument étranger. Et il n'était pas seul à entendre intérieurement l'appel au secours d'une pareille détresse. Mgr Falcoia, le nouvel évêque de Castellamare[1], avait souvent rêvé d'une famille religieuse qui se consacrerait spécialement à imiter Notre-Seigneur et à évangéliser les pauvres; il l'avait entrevue par avance dans une révélation qui le ravit de joie; il avait même tenté, vers 1715, de constituer son premier noyau avec quelques prêtres qui se dispersèrent vite. Et voici que, sous sa direction, les religieuses de Scala, ne formant d'abord qu'un *conservatoire* de pieuses filles, sorte de béguinage comme l'Italie en comptait beaucoup, s'étaient pénétrées du même esprit. Elles aspiraient à une imitation de plus en plus fidèle du Sauveur, et la sœur Marie-Céleste[2] leur proposait un genre de vie dont elle

1. Né à Naples en 1663, il fut nommé évêque en 1730 après avoir, durant quarante-sept ans, édifié la congrégation des Pieux Ouvriers. Il devait mourir en 1743.

2. Marie-Céleste Costarosa, née en 1696, avait un frère jésuite. Elle était d'abord entrée dans un couvent de Carmélites. Celui-ci ayant été fermé, elle vint, avec ses deux sœurs, se placer sous la direction du P. Falcoia, à Scala.

disait tenir les prescriptions du divin Maître lui-même. Or, Liguori connaissait bien non seulement Mgr Falcoia, mais encore les religieuses de Scala. C'est sur ses conseils, donnés après une minutieuse enquête, que celles-ci commencèrent, en mai 1731, à suivre leur règle nouvelle, celle des Rédemptoristines[1]. Ainsi tout semblait l'avoir disposé à bien accueillir l'idée d'un nouvel ordre de missionnaires. Il se montra pourtant surpris et troublé, lorsque sœur Marie-Céleste le convia, au nom de Jésus-Christ, à la réaliser.

Elle affirmait qu'en octobre 1731, la veille de la fête de saint François d'Assise, l'un de ses saints préférés, Notre-Seigneur lui était apparu, ayant à sa droite l'héroïque amant de la pauvreté, et Liguori à sa gauche. Celui-ci lui fut présenté comme le chef d'une congrégation de missionnaires. Et le lendemain une révélation nouvelle précisait davantage comment ces imitateurs du divin Maître devaient se dévouer aux âmes les plus abandonnées et faire pénétrer, jusque dans les milieux les plus humbles, l'esprit de prière, la pratique de la méditation, l'amour de Dieu fait homme. Une autre religieuse, la sœur Marie-Colombe, invoquait aussi des lumières surnaturelles pour confirmer ce message d'en haut. Lorsque Alphonse eut été averti par Mgr Falcoia de ces faits extraordinaires, lorsqu'il

1. Le travail de sa rédaction définitive, qui dura deux ans, fut surveillé par Liguori. Elle fut approuvée par Benoît XIV en juin 1750.

les eut discutés avec la voyante elle-même, lorsque celle-ci lui eut répété, avec une inflexible assurance, qu'il désobéirait à Dieu s'il ne quittait Naples pour fonder un institut se consacrant à l'évangélisation des pauvres campagnards, cette pensée, d'abord écartée comme une tentation, ne le laissa plus en repos. Craignant tantôt de sacrifier à un rêve chimérique les travaux certainement fructueux dans lesquels il était engagé, tantôt de déserter un devoir et de refuser une mission providentielle, il ne voulut point, a-t-il dit plus d'une fois, se régler sur des visions[1] : il réfléchit, il pria, il consulta.

Ni contradictions, ni humiliations ne furent ménagées à sœur Marie-Céleste. Et pourtant elle portait toujours le même témoignage. D'autre part, Liguori comprenait de mieux en mieux les services que pourrait rendre la congrégation rêvée. Son directeur le Père Pagano, et Mgr Falcoia, partageaient son sentiment. Il était encouragé aussi par trois religieux très autorisés, auxquels il avait demandé conseil, don Vincent Cutica, supérieur des Lazaristes, le Père Manulius, jésuite, et le Père

1. Devant ces allégations de phénomènes miraculeux les principes de conduite qu'adopta Liguori méritent d'être retenus. Il commença par témoigner une sage défiance. Pour se décider et pour agir, il s'appuya toujours beaucoup plus sur l'Évangile, la conscience et la raison, que sur des révélations, dont l'autorité ne lui parut jamais aussi sûre et qui, même envoyées réellement par Dieu, pouvaient, à son avis, se mélanger d'illusions. Mais, d'autre part, il se gardait bien de rejeter *a priori*, avec une obstination systématique, toute intervention du divin.

Fiorillo, dominicain. Mais au collège des Chinois les critiques étaient vives. Mathieu Ripa traitait d'insensé celui dont il avait espéré faire une précieuse recrue pour sa communauté, et qui, non content de lui échapper, menaçait d'entraîner ses meilleurs sujets. On se doute bien que les Pères de la Propagande ne se montraient pas moins irrités. Les projets du futur fondateur des Rédemptoristes défrayaient à Naples toutes les conversations et toutes les médisances. Il était continuellement en butte aux reproches les plus amers, aux plus âpres railleries. Il laissait dire, évitant les discussions inutiles, s'efforçant de garder la paix intérieure, soucieux avant tout de suivre docilement la volonté de Dieu. Il crut devoir, sur les instances du Père Pagano lui-même, abandonner la direction de ce pieux oratorien, auquel il avait été confié tout enfant par sa mère ; il se plaça sous la conduite de Mgr Falcoia, s'engageant à lui obéir en tout, à ne rien faire sans le consulter. Sur l'ordre du chanoine Torni, supérieur de la Propagande, il donna, en octobre 1732, de nombreuses prédications à Naples, exercices du clergé, mission et retraite populaires. Jamais sa parole n'avait semblé plus pénétrante. Et pourtant il avait hâte de partir. Il avait quitté le collège des Chinois au mois d'août et était revenu sous le toit paternel. Il mettait ordre à ses affaires, comme aux approches de la mort. On devine avec quelle émotion triste ses parents s'attachaient à lui. Un jour son père, entrant à l'impro-

viste dans la chambre où il se reposait, lui mit les bras autour du cou et pleura longuement en soupirant : « Mon fils, ne m'abandonnez pas! » Lutte cruelle qui, sans ébranler la résolution d'Alphonse, lui déchirait le cœur. Il était si peu devenu insensible à la tendresse filiale qu'il déclara, au terme de sa vie, n'avoir jamais éprouvé de tentation plus rude, livré de combat plus difficile.

Allait-il trouver la paix dans le pauvre logis de Scala, ancien couvent de religieuses où, le mercredi 5 novembre, se groupèrent autour de lui ses premiers compagnons? Ils eurent sans doute l'âme dilatée en accomplissant leur héroïque sacrifice, en chantant le dimanche, à la cathédrale, la messe du Saint-Esprit, et en se consacrant alors solennellement au Saint Sauveur, modèle et vrai chef des missionnaires. Ils s'empressèrent avec joie de commencer leur apostolat par de pieux exercices en l'honneur du Saint Sacrement et de la Sainte Vierge. Et Liguori fut heureux de pouvoir s'abandonner librement à son attrait pour l'oraison, à son insatiable appétit de pénitence. D'autre part, à Naples, le cardinal Spinelli lui donnait des témoignages de sa bienveillance[1], et le chanoine Torni, supérieur de la Propagande, lui avait rendu une affection vraiment paternelle. Mais les épreuves ne manquèrent

1. Il refusa d'approuver la décision prise par les Pères de la Propagande (février 1733) pour exclure Liguori et lui retirer une chapellenie pourvue d'un assez gros bénéfice qu'ils lui avaient précédemment attribuée.

pas, même à ces débuts. L'entente ne régna pas longtemps à Scala. Vincent Mandarini, qui avait été confrère de Liguori à la Propagande et qui lui amenait deux recrues, s'obstinait à réclamer que l'enseignement fût compris dans le champ d'action de la congrégation nouvelle [1]. Silvestre Tosquez, un brillant et ardent gentilhomme, dont le frère avait de l'influence et une charge de cour à Vienne, se montrait enclin à l'outrance et irréductible dans ses opinions. On s'accorda si peu qu'au mois de mars 1733, Mandarini se retira pour fonder avec Tosquez et Donato, une autre communauté dite du Saint-Sacrement [2]. Alphonse ne gardait avec lui que le docteur Sportelli [3], non encore prêtre, l'un des plus habiles avocats de Naples, et frère Vitus Curzius qui longtemps n'avait eu d'autres instruments de dévotion que son pistolet et son épée.

Les rapports de l'institut naissant avec sœur Marie-Céleste n'étaient pas plus consolants. Il semblait à celle-ci que l'on s'écartait du plan providentiel en refusant de suivre en tout ses visions. Elle croyait devoir défendre avec ténacité le projet de

1. Ce sont seulement de petites écoles que tinrent souvent, au début, les Rédemptoristes dans la localité où ils s'établissaient.

2. Elle ne s'étendit pas au delà du royaume de Naples. Ayant reçu l'approbation pontificale en 1844, elle dura jusqu'en 1860.

3. Il devait mourir à Ciorani en avril 1750, laissant une mémoire si vénérée que Liguori présenta lui-même une supplique à Rome pour commencer le procès de sa béatification.

règle qu'elle avait rédigé. Et Liguori croyait devoir lui adresser des lettres sévères[1], dans lesquelles pourtant son intime bonté se trahissait par des phrases comme celle-ci : « Vous ne sauriez croire combien il m'en coûte d'être parfois contraint à traiter quelqu'un avec rigueur : c'est ma conviction que l'on réussit toujours mieux par la douceur que par la sévérité. » Ce douloureux conflit allait s'aggravant. La pauvre religieuse, délaissée de tous, le corps malade, l'âme brisée, éprouvait une répugnance invincible à garder pour directeur Mgr Falcoia, dont elle ne se sentait plus comprise. Alphonse étant absent, on voulut lui faire promettre, non seulement de cesser toute correspondance avec Tosquez et de signer de sa main les règles élaborées par l'évêque de Castellamare, mais encore de laisser à celui-ci la direction de sa conscience. Elle refusa, non sans raison, de souscrire à ce dernier engagement. Et le 25 mai, après avoir embrassé toutes ses compagnes qui pleuraient, elle sortit de ce monastère de Scala où elle avait joué un si grand rôle, depuis huit années, et payé par de cruelles tortures le ravissement de ses brèves visions. Ainsi rejetée de la congrégation qu'elle avait fondée, elle subissait une épreuve que devait plus tard connaître Liguori. Et, pour lui, le souvenir de celle qui avait été l'annonciatrice de sa mission[2] allait désormais se mêler d'amertume.

1. Mars 1733.
2. Sœur Marie-Céleste passa six années au monastère de

Se plaisant dans sa modestie à se lier devant Dieu par des promesses formelles, à prendre ainsi des sûretés contre sa propre inconstance et les tentations de l'avenir, Alphonse avait fait vœu, peu de temps après son arrivée à Scala, de ne jamais quitter l'institut sans un ordre exprès de son directeur; il s'était même engagé à ne consentir à aucun doute sur sa vocation de se consacrer au service des âmes abandonnées, dût-il demeurer seul et sans aucun secours. Il lui fallut se rappeler plusieurs fois ce serment pour ne pas renoncer à une entreprise qui, au bout de six mois, paraissait avoir complètement échoué. Dans un voyage auprès de l'évêque de Castellamare, il trouva un accueil au premier abord assez froid. Et il fut mandé par le cardinal Pignatelli à Naples, où ses nombreux censeurs publiaient à l'envi son insuccès, où des prédicateurs amis de l'actualité le citaient aux fidèles comme un exemple mémorable des châtiments que Dieu réserve aux présomptueux. Grande fut la surprise quand le prélat, qui avait désiré seulement se rendre compte de la situation, se déclara fort édifié

Nocera où elle ranima la ferveur; puis elle fonda à Troia le monastère du Saint-Sauveur et s'occupa très utilement de l'éducation des filles de la noblesse. On rapporte que Liguori prêchant une mission vint la voir. Le frère Gérard Majella aimait à l'entendre parler des choses divines; et quand elle mourut, en sainte, le 14 septembre 1755, il annonça, bien qu'il fût loin d'elle, son entrée au ciel. Elle a laissé une intéressante *autobiographie*. Il paraît probable qu'elle ne tardera pas beaucoup à être béatifiée.

par la foi profonde du pauvre missionnaire, et l'encouragea hautement. Alors une abondante joie surnaturelle vint réconforter la toute petite communauté. On ne pensait « qu'à aimer Dieu et à faire entièrement sa volonté [1] ». On s'était installé dans une nouvelle maison, aussi peu somptueuse que la première; une sorte de crypte servait de chapelle; faute de tabernacle, le Saint-Sacrement reposait sur une boîte tendue de soie et de rubans, mais on l'entourait de beaucoup de fleurs, et souvent on passait la nuit en sa présence. Une grotte voisine [2] servait de retraite à Liguori pour ses méditations solitaires et ses rudes pénitences. Il avait le cœur en paix et confiant. Et peu à peu des recrues lui arrivèrent, entre autres un jeune prêtre de la Propagande, Janvier Sarnelli [3], fils aîné du baron de Ciorani. Des âmes héroïques se sentaient attirées vers cette humble communauté, nullement reconnue, se formant à peine, ne disposant d'aucun bénéfice et ne promettant qu'austérités sous la direction d'un fondateur qui, au seuil du noviciat, allait accueillir les postulants par cette grave interrogation : « Frère, veux-tu devenir un saint? Si oui, sois le bienvenu; si non, retourne d'où tu viens. »

Bientôt Scala ne fut plus la seule résidence des

1. Lettre de Liguori, 13 juillet 1733.

2. Dans cette grotte, que l'on montre encore, brûle une lampe devant l'image de saint Alphonse.

3. Mort à Naples en juin 1744, et déclaré Vénérable en 1874. Le P. Dumortier lui a consacré un opuscule (1886).

nouveaux missionnaires. Ils s'établirent aussi, en 1734, dans le diocèse de Cajazzo [1], au lieu dit Villa des Esclaves, qu'avait jadis habité saint Anselme lorsqu'il composa son célèbre ouvrage *Cur Deus homo*, et en 1735 à Ciorani, bourgade modeste, mais entourée de nombreux villages, sur les premières pentes des Apennins, dans le diocèse de Salerne. On les accueillait avec enthousiasme. Pour préparer leur maison à la Villa des Esclaves, toute la population, y compris les seigneurs des campagnes voisines, mit la main à l'ouvrage, et Liguori donnait joyeusement l'exemple. Ciorani, qui, dans les premiers temps de la congrégation, fut son principal centre, fêta par d'unanimes acclamations, par de longues sonneries de cloches, par de bruyantes décharges de mousqueterie, l'entrée des premiers pères, montés sur quatre ànons. La situation paraissait si favorable qu'en janvier 1736 on crut pouvoir tenter, sans succès d'ailleurs, d'obtenir du gouvernement l'approbation de l'institut. Et à la voix de ces apôtres, dans les villages dédaignés comme au milieu des cités, les consciences se réveillaient, les vies se relevaient et se transformaient, les âmes étaient sauvées.

Cependant les haines impies ne désarmaient pas. Les révoltes et les colères, que soulève presque inévitablement toute action un peu efficace contre les penchants mauvais de l'humanité, faisaient alliance

1. Sur les confins des diocèses de Capoue, de Caserte et de Piedimonte.

avec de basses et implacables jalousies cléricales. La Villa des Esclaves venait de perdre un de ses novices, congédié par prudence après un assaut à main armée qu'avait fait donner sa famille, lorsqu'un archiprêtre indigne, mis en fureur par la conversion de sa complice, entreprit de persuader au clergé local que les missionnaires lui faisaient tort d'une part de son casuel. Bientôt, pour soulever aussi le peuple, on ne craignit point, par un audacieux renversement des rôles, d'attaquer la conduite de Liguori et de ses compagnons. On trouva même une femme impudente pour affirmer en justice qu'elle était leur complice. On porta plainte aux autorités et même à celles de Naples. Puis ces manœuvres ayant échoué, on eut recours aux menaces et aux violences, on ameuta des groupes hostiles, et peut-être le sang aurait-il coulé, si la maison[1] n'avait été évacuée dans la nuit du 10 juin 1737. Bien que Liguori eut pris part, au mois d'octobre suivant, à une mission donnée par les Pères de la Propagande à Naples, bien qu'il eut, au commencement de l'année 1738, admirablement évangélisé le diocèse de Salerne, il s'efforça vainement de trouver à Scala une résidence convenable et définitive pour ses religieux. Il rencontra même de telles oppositions qu'il prit le parti, à la fin d'août, de leur faire quitter entièrement la petite ville qui avait été, six ans plus tôt, le premier ber-

1. C'est là que Liguori avait commencé à composer l'un de ses ouvrages les plus connus, *Les Gloires de Marie*.

ceau de l'institut : celui-ci ne gardait donc plus qu'une seule maison, à Ciorani.

II

Liguori n'avait pas inventé les missions. Faut-il rappeler avec quel succès, durant la première moitié du XVIIIe siècle, elles furent multipliées dans l'Italie du Nord par un Frère Mineur dont l'évêque de Sainte-Agathe sollicita du Saint-Siège la béatification et qui a été canonisé par Pie IX, saint Léonard de Port-Maurice? Mais on s'explique qu'à l'apôtre par excellence des âmes abandonnées cette méthode d'évangélisation fut particulièrement chère. Il la jugeait plus efficace que toute autre, principalement pour les populations rurales. Aussi voulut-il que la congrégation qu'il fondait se vouât très spécialement et presque uniquement[1] à la pratiquer. « Vous le savez, écrivait-il[2] à ses religieux, le seul but de notre institut, c'est l'œuvre des missions : cette œuvre omise ou mal faite, l'institut a cessé de vivre. » Par ses exemples non moins que par ses prescriptions minutieuses, il montra comment il la comprenait. Rien peut-être n'a tenu plus de place

1. Il destina encore ses religieux à prêcher des retraites pour les prêtres, les ordinands, les laïques, à donner des neuvaines et d'autres instructions simples, ce qui emporte exclusion des panégyriques et des stations de Carême.

2. Septembre 1773.

dans sa vie. On ne la connaîtrait guère, si l'on n'essayait de se représenter ce qu'étaient ces pieux exercices, avec le décor et les cérémonies qui convenaient sans doute au milieu d'alors [1], et surtout avec la vivacité de foi qui doit se perpétuer à travers tous les temps.

Les missionnaires viennent deux au moins, et quelquefois une vingtaine lorsqu'ils ont à évangéliser une population nombreuse, au milieu de laquelle ils resteront de vingt à trente jours, tandis que dix à douze jours leur suffiront pour les petites localités. Ils viennent presque en toute saison, n'interrompant guère leurs campagnes que durant les plus fortes chaleurs, de mai à octobre, et pendant le carême. Bien qu'on les voie approcher modestement à pied, tout au plus à âne ou à cheval, et seulement dans les cas d'absolue nécessité en voiture, leur arrivée ne doit point passer inaperçue. Le clergé va au-devant d'eux avec la croix, et toutes les cloches sonnent. On se rend processionnellement à l'église, où les Pères adorent le Saint Sacrement, prient la Sainte Vierge, les patrons du lieu, l'ange gardien de la paroisse et ceux des âmes dont ils entendront les confessions. Et là, ou bien sur la place, ils adressent de suite une courte allocution

1. Liguori a lui-même averti qu'elles ne conviennent pas à tous les milieux. Prévoyant le développement de sa congrégation en Allemagne il écrivait : « Les missions n'y doivent pas être ce qu'elles sont chez nous. Là les catéchismes sont plus utiles que les sermons. »

aux habitants assemblés. Il faut leur dire « qu'on vient avec un cœur plein de charité pour les assister tous, qu'on veut pour cela seul mettre devant leurs yeux les vérités éternelles, auxquelles ils peuvent n'avoir pas pensé jusque-là, que l'on se propose de les instruire et de les confesser avec toute la patience nécessaire ». Mais on ne se contente pas de cet appel. On va, dans les principaux villages, porter des exhortations pressantes et brèves, le soir généralement : un quart d'heure suffit bien durant les nuits d'hiver, à la belle étoile. On est presque toujours annoncé par le tintement d'une clochette et les accents d'un cantique. Pourtant, lorsque l'on se trouve dans un pays où beaucoup de personnes mènent une vie scandaleuse et semblent peu disposées à suivre les prédications, ces invitations prennent un caractère plus sombre. Le missionnaire menace davantage de la justice divine ; et il se fait entendre à une heure plus avancée, seul, sans cortège, sans lanterne. Il commence quand s'ébranle la grosse cloche de l'église[1], et celle-ci gronde encore au moment où tombe sa voix, qui s'est élevée, grave comme un remords, dans le silence nocturne.

1. Les missionnaires italiens comptaient assez volontiers sur la voix grave des cloches pour émouvoir les cœurs et les consciences. On sonnait le glas du pécheur obstiné, le soir, pendant que le prédicateur, en étole noire, maudissait au nom de Dieu les obstinés dans tel ou tel vice. Le glas des agonisants, cinq coups de grosse cloche réclamant des prières pour qui va mourir, était une pratique que les missionnaires aimaient à établir.

Lorsque la mission est en pleine activité, les Pères ont peu de loisirs. Les allocutions sont multipliées : méditation le matin, de bonne heure, afin qu'elle puisse être écoutée avant de se rendre au travail; dans l'après-midi, doctrine chrétienne pour les enfants, instruction pratique au peuple après la récitation du rosaire par les femmes, exercices spéciaux pour les prêtres; enfin, le soir, grand sermon, sans vaine rhétorique, généralement prononcé dans une chaire portative peu élevée, placée au milieu de l'église entre les hommes et les femmes, et qui, rapprochant de l'auditoire, permet de parler d'un ton naturel. Mais l'apostolat du confessionnal n'est pas moins laborieux, ni sans doute moins efficace. Un prêtre qui n'aime pas le confessionnal n'aime pas les âmes, au dire de Liguori. Aussi prescrit-il à ses religieux de s'y montrer assidus, dès le troisième ou le quatrième jour, soir et matin. L'un des principaux objets des missions est précisément d'aider à réparer les confessions mal faites, et de faciliter les aveux qui coûtent trop. Pour révéler certaines fautes à un ecclésiastique avec lequel on a des rapports fréquents, parfois médiocres, dans un petit monde où chacun connaît ses voisins, il faut avoir un esprit de foi et un courage qui ne se rencontrent pas toujours. On sent quel service peut rendre alors le passage d'un confesseur étranger[1].

1. Il recommande aux évêques, dans les localités où ne peuvent être données les missions, d'envoyer du moins des confesseurs étrangers, d'en assurer aussi aux communautés

Pour qu'aucune conscience troublée ne laisse échapper cette occasion de se mettre en paix, Alphonse demande que les prêtres du pays renoncent à entendre aucun pénitent, de peur que quelques-uns ou quelques-unes ne s'imaginent que leur directeur ordinaire les soupçonnerait en les voyant choisir le missionnaire. Il souhaite aussi, toujours par crainte des sacrilèges, qu'avant les communions générales personne ne s'approche de la sainte table.

Personnellement et par comparaison avec son milieu, il n'a pas grand goût pour les démonstrations extérieures et un peu théâtrales, dont ne se prive point alors la piété italienne. Il ne souffre pas que les prédicateurs fulminent des excommunications ou des anathèmes, qu'ils se livrent avec une chaîne de fer à des macérations sanglantes, qu'ils se brûlent avec une torche, se serrent le cou avec une corde, qu'ils essaient de produire un effet dramatique en jetant leur étole dans les rangs de l'auditoire. Mais il admet pourtant des exhibitions et des scènes qui parlent vivement aux sens et à l'imagination. Outre le grand crucifix et la statue de la Vierge que le missionnaire doit souvent montrer ou promener, il utilise, pour le sermon sur la Passion, un tableau représentant le Sauveur tout déchiré, tout ensanglanté; pour le sermon sur l'enfer, une image de damné au milieu des démons; pour le

religieuses plusieurs fois par an, aux séminaristes quatre fois par an, même lorsque l'on a eu soin de laisser toujours aux jeunes gens le choix entre deux confesseurs.

sermon sur la mort, un crâne de trépassé. Il se donne publiquement la discipline avec une corde, deux ou trois fois par mission. D'ailleurs les assistants eux-mêmes sont conviés, certain soir, à pratiquer ce genre de mortification, durant la récitation d'un *Miserere*, après que les femmes sont sorties et les lumières éteintes. Cet exercice ne va pas toujours sans inconvénients. En Calabre, pays de mœurs rudes, un pénitent se fait un jour des blessures si cruelles qu'il perd connaissance et bientôt la vie. Il arrive aussi parfois, ce que racontent les biographes de frère Gérard Majella, que des retraitants peu contrits pour eux-mêmes frappent avec vigueur et obstination sur le dos de leur voisin. Un des derniers soirs, s'exécute une autre cérémonie, réservée aussi aux hommes, et dont personne, je suppose, ne regrettera la disparition, le traînement de la langue. En réparation des péchés commis par la parole, propos déshonnêtes, jurements, blasphèmes, non seulement on baise, mais on lèche le sol, devant une croix dressée entre deux cierges allumés. Enfin un autre soir, peu avant la clôture de la mission, se donne l'exhortation de paix, suivie du pardon solennel des offenses; quand celles-ci avaient été publiques, l'offenseur et l'offensé s'embrassaient publiquement devant le crucifix. Parmi les effets merveilleux que l'on rapporte de ces missions, il n'en est guère de plus touchant que le mouvement généreux d'une mère qui, gagnée, près d'Amalfi, par la ferveur pénétrante de

Liguori, offrit subitement, d'elle-même et par avance, le spectacle de pareille scène. On lui avait tué son fils, et pour entretenir sa colère, son désir de vengeance, elle gardait avec un soin jaloux les vêtements sanglants de la chère victime. Et voici qu'elle vient déposer aux pieds du Christ en croix ces pantelantes reliques, déclarant qu'elle n'a plus de haine au cœur contre le meurtrier de son enfant.

On pense bien que les missionnaires ne manquent pas de faire réfléchir sur les fins dernières de tout homme, la gravité du péché, ses désastreuses conséquences. Mais il leur est aussi recommandé, très expressément, de donner confiance en la bonté du Sauveur et de faire sentir quelle tendresse nous révèle sa Passion : c'est ce que doivent aider à fixer dans les cœurs les cinq croix plantées d'ordinaire à la fin des exercices. « Alphonse, rapporte Tannoia, voulait inspirer, non de la terreur, mais de la contrition, et même en terminant des sermons sur des matières effrayantes, il avait soin de relever le courage des pécheurs qui se croyaient indignes des miséricordes divines. Nous sommes dans un temps, disait-il, où pour être chrétien on pense qu'il ne s'agit que de parler avec sévérité, sans se soucier de la pratique : on se trompe. Jeter les pécheurs dans le désespoir... c'est bien le propre des novateurs de ce siècle. — Il détestait cette méthode.... Il n'employait pas, comme certains autres, des invectives amères ou des termes rebutants. Il n'avait à la bouche que ces expressions :

Mes enfants, ou : Mes frères, et plus souvent encore : Pauvres pécheurs. C'est ainsi qu'il faisait des merveilles. » Il défendait que sous aucun prétexte, on omît le sermon sur la Sainte Vierge, qui d'ordinaire prenait place aussitôt après le sermon sur l'enfer. Enfin il exigeait que l'on insistât sur le besoin absolu que nous avons de la prière, et que l'on apprît au peuple à pratiquer la méditation, l'oraison mentale[1]. Que de fois il avait dû répéter à ses religieux les avis que nous a conservés une lettre du 4 novembre 1774! « Puisque les missions vont commencer, n'oubliez pas ceci : qu'il s'agisse de grands sermons, d'instructions, de retraites, de récitation du Rosaire, d'allocutions, prêchez sans cesse, recommandez sans cesse (j'entends plusieurs fois le jour) l'amour de Jésus-Christ, et en particulier de Jésus-Christ souffrant. J'en dis autant de l'habitude d'invoquer Jésus et Marie dans toutes les tentations. »

Il y a d'ordinaire plusieurs communions générales. Celle des hommes se fait autant que possible un jour de fête, et sa solennité est rehaussée par la présence de tous les missionnaires, le jeu des orgues, la sonnerie des cloches. De ferventes exhortations précèdent et suivent le mystérieux banquet. Dans l'après-midi, se donne habituellement le sermon sur la persévérance avec bénédiction papale.

1. Généralement dans les exercices dits de vie dévote qui occupent les derniers jours de la mission, après les communions.

Il est précédé par une procession du Saint-Sacrement. L'ostensoir, porté à l'entrée de l'église, est trois fois élevé, au milieu, à droite, à gauche, sur la campagne environnante que l'on consacre à Dieu. Le missionnaire, après s'être mis, avec tout le peuple, sous la protection de Marie, prononce quelques paroles d'adieu, demandant pardon des déplaisirs qu'il a pu causer, remerciant des concours qu'il a trouvés, adressant un dernier appel aux pécheurs non convertis, bénissant de la part de Jésus-Christ tous les assistants, leur corps, leurs terres, leurs biens, le pays qu'ils habitent, et surtout leur âme, comblée de grâces, émue de reconnaissance, réconciliée avec son Sauveur.

Dans les quatre ou cinq mois qui suivent le départ des Pères, quelques-uns reviennent pour un renouvellement de mission, qui ne dure que très peu de jours. C'est une pratique inaugurée par les Rédemptoristes, inscrite dans leurs constitutions, et à laquelle ils sont justement très attachés. « Par elle on se propose simplement, a écrit Liguori[1], de rappeler aux fidèles les exercices auxquels ils ont assisté, les sermons qu'ils ont entendus, les promesses qu'ils ont faites. Que d'âmes s'affermissent dans leurs bonnes résolutions, grâce à ces renou-

1. Lettre du 30 mars 1746. — Dans une autre lettre (juillet 1747) saint Alphonse expose que ce qui permet encore à ses missionnaires de *continuer* leur assistance c'est la situation de leurs maisons, peu éloignées des campagnes qu'ils évangélisent et où peuvent venir les paysans dont la conscience est embarrassée.

vellements spirituels ! Un exercice de ce genre fera souvent plus de bien que la mission elle-même. »

Quel effet les missions produisaient-elles ? Il y avait, comme aujourd'hui, des gens qui leur reprochaient de troubler inutilement le pays, ou de ne donner qu'un feu de paille. C'est qu'il faut, observait Liguori, les connaître par expérience pour apercevoir « combien d'âmes on y gagne à Dieu, combien d'inimitiés mortelles elles éteignent, combien de mauvaises habitudes elles déracinent, combien de restitutions elles occasionnent, combien de procès elles accommodent[1] qui seraient une source éternelle de haines, combien de confessions mal faites elles réparent ». Après une mission dans un bourg des environs de Salerne, où il se faisait un grand trafic de draps, le commerce devint sensiblement plus loyal, nombre d'abus et d'usages peu honnêtes disparurent. Lorsqu'une instruction officielle fut ouverte, en 1747, sur la demande de reconnaissance formée par la Congrégation, le rapporteur convint sans difficulté que dans les régions mal policées de la Calabre, de la Basilicate, les missions pouvaient servir à civiliser des populations presque sauvages et à diminuer le nombre des homicides,

1. On recommandait aux missionnaires d'être seulement *médiateurs :* ils ne devaient pas soutenir les prétentions de l'une des parties, à moins que son bon droit ne fût absolument manifeste. De même, il leur était défendu de se mêler d'affaires de testament ou de négociations de mariage, à moins qu'il n'y eût un scandale ou quelque occasion de péché à faire cesser.

qui étaient quotidiens. On faisait ainsi aux religieux l'honneur de les considérer comme les auxiliaires bénévoles du respectable corps de la gendarmerie. Pour eux, ils n'étaient satisfaits, ils n'avaient atteint leur but, que s'ils étaient arrivés jusqu'à la guérison intime des consciences, que s'ils avaient appris à aimer Notre-Seigneur. On vit souvent, après leur passage, des transformations radicales s'opérer dans les mœurs parfois assez libres et assez violentes de certaines villes ou campagnes, de pieuses confréries se constituer ou renaître, des habitudes édifiantes s'établir, telles que la méditation matinale en commun, et, à l'*Ave Maria* du soir, la visite au Saint Sacrement avec exposition du saint ciboire. Mais Dieu seul a su combien d'âmes, grâce à cet apostolat, furent éclairées, assainies, sanctifiées.

Le vrai secret d'une pareille efficacité ne saurait évidemment être cherché ni dans le nombre ou l'ordre des instructions, ni dans des cérémonies qui n'offrent pas l'une des manifestations les moins expressives des mœurs italiennes au XVIIIe siècle. On rapporte que, lorsque la foule se pressait autour de la chaire d'Alphonse, sa seule présence et son aspect vénérable suffisaient souvent à toucher le cœur de ceux qui étaient trop loin pour saisir le sens de ses paroles. Comme lui, ses religieux convertissent autant par ce qu'ils sont, que par ce qu'ils disent. C'est une prédication éloquente que la vie austère et recueillie qu'on leur voit mener, parfaitement réservés, humbles et mortifiés, n'acceptant aucune

invitation à dîner, si ce n'est chez l'évêque et encore une seule fois, ne tolérant sur leur table frugale, ni volaille, ni gibier, ni poisson délicat, ni pâtisserie, ni aucune douceur, vêtus bien modestement avec leur collet serré, recouvert de toile blanche, et leur soutane de gros drap, souvent rapiécée, sur laquelle pend un chapelet attaché à leur ceinture. Ils font vraiment songer à des troupes toujours entraînées, toujours en campagne. Liguori, par exemple, ne se rase pas, et se contente de tailler sa barbe au ciseau. Pour être admis à ce ministère actif, on doit, lorsque l'institut est régulièrement constitué, avoir consacré une année au noviciat, sept années à de solides études religieuses. Et durant toute leur carrière, pour nourrir la flamme surnaturelle qu'ils ont à communiquer, les Pères passent la moitié de l'année dans la retraite de leur monastère, se renouvelant en quelque sorte dans une existence de prière intense, de travail solitaire, d'obéissance, d'absolue communauté. Ils ont chaque jour trois méditations d'une demi-heure, une visite au Saint Sacrement, un silence de trois heures dans l'après-midi, en l'honneur des trois heures d'agonie de Notre-Seigneur, sans préjudice du grand silence, gardé depuis la méditation du soir jusqu'à celle du matin; chaque année, dix journées de retraite, et, chaque mois, une journée, qui n'est pas omise, même au cours des missions. Et comme l'avait voulu sœur Marie-Céleste, chaque mois est consacré à honorer et pratiquer spéciale-

ment une vertu déterminée[1] du Sauveur. Et toutes les règles, en somme, ne tendent qu'à rapprocher le Rédemptoriste du divin Modèle, dont l'imitation, aussi fidèle qu'il se pourra, est le principe fondamental, l'esprit intime de l'institut.

III

La maison de Ciorani demeura le seul établissement des nouveaux missionnaires durant quatre années (1738-1742), au cours desquelles ils s'affermirent et s'unifièrent de plus en plus. Dans leur chapelle modeste, on priait avec une admirable ferveur, le Saint Sacrement était exposé continuellement, et l'on se disputait la faveur de faire en sa présence de longues stations, la nuit comme le jour. C'est là qu'une après-midi de juillet[2], à la suite d'une ardente exhortation de Liguori, les quatre prêtres[3] qui l'entouraient et quatre frères servants[4]

1. Foi, espérance, charité, amour du prochain, pauvreté, chasteté, obéissance, humilité, mortification, recueillement, oraison, patience poussée jusqu'à l'amour des croix.

2. En 1740 d'après le P. Berthe, 1742 d'après Tannoia.

3. C'étaient les PP. Mazzini, Sportelli, Rossi et Villani. Le P. Sarnelli était retenu à Naples. Bientôt devait se joindre à eux Paul Cafaro qui devint le directeur d'Alphonse à la mort de Mgr Falcoia et s'éteignit en 1753, à quarante-six ans. Liguori a écrit un petit récit de sa vie et l'Église informe en vue de sa béatification.

4. L'un d'eux, Joachim Gaudiello, devait mourir en 1741, à vingt-deux ans, comme un saint.

prononcèrent, avec les vœux ordinaires de religion, le serment de persévérer jusqu'à la mort dans la congrégation. La piété rayonnait de ce foyer béni On y venait en grand nombre faire des retraites. Alphonse multipliait les missions, notamment à Castellamare qu'il transforma véritablement, et dans le diocèse de Salerne. C'est lui qui dirigea à Naples la grande mission de 1741, ordonnée par le cardinal Spinelli, le nouvel archevêque, à l'occasion de l'indulgence jubilaire que concéda Benoît XIV pour son élévation au souverain pontificat. Et cependant, malgré tous ces bienfaits, il sentait, par moments, la maison de Ciorani menacée. L'archevêque de Salerne ayant voulu, pour contribuer aux dépenses de sa construction, imposer un très léger prélèvement sur les revenus ecclésiastiques, les rancunes cléricales se déchaînèrent avec un acharnement vain mais attristant. Et, d'ailleurs, était-on sûr que la malveillance ne découvrirait pas quelque prétexte pour faire appliquer le récent décret du 9 avril 1740, mettant le droit d'association à l'absolue discrétion du gouvernement, et interdisant l'ouverture d'aucun couvent sans une autorisation expresse du roi?

De 1743 à 1747, Liguori obtint trois fois cette autorisation, et put ainsi ouvrir des maisons à Nocera de Pagani, à Iliceto, à Caposèle. — Pagani, qui devait être la retraite de saint Alphonse à la fin de sa vie et qui garde son tombeau vénéré, touche l'agglomération plus importante et très ancienne de

Nocera, située à cinq lieues de Naples, à deux lieues de Salerne, au milieu de campagnes peuplées et fertiles, qu'un voyageur du XVIIIe siècle[1] comparait à un jardin continuel avec leurs chemins bordés de peupliers, enguirlandés de vignes, et d'où l'on aperçoit à la fois la fumée du Vésuve et les cimes bleuâtres de l'Apennin. — Sur le versant oriental de cette chaîne, au milieu de la Pouille, Iliceto[2] offrait, avec sa hauteur solitaire et boisée, son ancien ermitage, sa chapelle dédiée à Notre-Dame de la Consolation, une austère mais belle retraite, qui fut, plusieurs années, le siège du noviciat[3]. — Plus au Sud encore, dans le diocèse de Conza, sur les confins de la Basilicate, Caposèle permettait de rayonner à travers une région fort accidentée et qui, aujourd'hui encore, n'est pas d'un accès facile. — Il est à peine besoin d'ajouter que ces fondations suscitèrent tour à tour les enthousiasmes et les oppositions[4] d'usage, mais que rien ne suspendit l'actif apostolat des Pères. C'est ainsi qu'à la suite du bref

1. Saint Non.

2. Aujourd'hui Diliceto (4000 habitants).

3. C'est là que fit ses débuts dans la congrégation, en octobre 1744, le célèbre P. Tannoia, né en octobre 1727, mort en mars 1808.

4. Elles furent particulièrement vives à Nocera. On les porta jusque devant le pape Benoît XIV qui fut ainsi renseigné par le cardinal Spinelli et d'autres prélats autorisés sur l'œuvre des missionnaires. Le calme ne se rétablit qu'en 1748, et Liguori obtint alors de l'évêque l'autorisation qu'il avait déjà demandée de renoncer à une donation que ses adversaires n'avaient pu faire annuler en justice.

pontifical du 8 septembre 1745, recommandant les missions dans le royaume de Naples et chargeant le cardinal Spinelli de les organiser, Liguori évangélisa plusieurs diocèses, notamment ceux de Bovino, de Troia, de Foggia.

Le temps semblait venu de constituer régulièrement, et de faire reconnaître un institut qui comptait déjà quatre établissements ouverts comme maisons de missionnaires diocésains. La sympathie du roi n'était pas douteuse ; on pouvait compter sur les bons offices du marquis Brancone, secrétaire d'État, et Alphonse avait grandement à cœur de voir assurer, par une approbation officielle, la stabilité de sa congrégation. Il n'en ressentit que plus vivement l'amertume dont il fut abreuvé lorsqu'étant venu, en juillet 1747, traiter cette affaire à Naples, il s'épuisa en négociations et en sollicitations vaines. Les instances de Mandarini pour faire entrer ses missionnaires du Saint-Sacrement dans la communauté nouvelle, la défiance alors très générale professée à l'égard des ordres religieux et de la main-morte, firent insérer dans le rapport de l'aumônier général, concluant à l'autorisation, des restrictions telles, que son rejet total par le conseil et par le souverain ne parut guère regrettable. D'ailleurs, celui-ci faisait assurer Liguori de sa protection, et l'avait pressé très vivement d'accepter l'archevêché de Palerme, ne se laissant pas arrêter d'abord par son refus, et persuadé que les bons évêques sont ceux qui n'ont pas recherché cette dignité. Les

pieuses prédications que le saint missionnaire avait trouvé le temps de donner au milieu de tous ces soucis avaient été sa principale consolation dans la capitale. Malgré les pénibles souvenirs gardés de son premier séjour, il y revint en 1748. Il ne fut pas plus heureux en renouvelant sa requête, bien qu'il l'eût présentée directement au roi, et qu'il l'eût limitée à la reconnaissance des quatre maisons existantes.

C'est alors qu'un prélat résidant à Rome, comme secrétaire de l'ambassade napolitaine, donna le conseil de solliciter et l'espoir d'obtenir l'approbation pontificale, sans attendre la reconnaissance légale. Benoît XIV fit bon accueil à la supplique, dans laquelle Liguori exposait l'objet de son institut, groupant déjà une quarantaine de sujets, et priait le Saint-Siège de l'ériger en congrégation de prêtres séculiers. Le Cardinal Spinelli envoya un rapport très favorable. Le doux et pieux Villani, qui fut chargé, malgré sa modestie, de poursuivre ces négociations, trouva un auxiliaire inattendu et très actif dans la personne d'un Père Muscari, abbé d'un monastère de Basiliens[1]. L'instruction de la cause ne traîna pas en longueur. Le 21 février 1749, parut le bref du Souverain Pontife approuvant les règles

1. Autorisé par le Pape à entrer dans la congrégation nouvelle et devenu l'un des consulteurs généraux, il fut chargé d'enseigner aux novices la théologie et la philosophie. Mais, trop peu simple et trop peu docile, il troubla profondément la maison de Pagani, et plusieurs de ses élèves le suivirent lorsqu'il fut congédié en octobre 1751

et l'institut, sous le vocable du Très Saint-Rédempteur[1] et désignant son fondateur comme recteur perpétuel. Au mois d'octobre suivant, se réunit à Ciorani un chapitre général qui renouvela les pouvoirs dont Liguori avait voulu se démettre comme tous les autres dignitaires, et rédigea quelques statuts complémentaires. La constitution des Rédemptoristes[2] était fixée définitivement et mise régulièrement en vigueur.

Dès lors ils poursuivent leur tâche d'apôtres au milieu de difficultés qui ne découragent pas leur dévouement mais dont la simple relation, si elle n'était pas abrégée, paraîtrait lassante à plus d'un lecteur. Alors qu'ils se préoccupent d'obtenir l'*exequatur* du gouvernement pour le bref de 1749, ils apprennent que l'on informe contre eux, parce que le roi passant au cours d'une chasse, devant leur résidence d'Iliceto, a été impressionné de méchants propos tenus sur leur prétendue fortune. Contre

1. Pour éviter toute confusion avec une congrégation déjà existante à Venise, les chanoines réguliers du Saint-Sauveur. On apportait aussi quelques atténuations à la rigueur des règles proposées, notamment en ce qui concerne la gratuité des missions, l'emplacement des résidences, la fréquence des jeûnes, le nombre des disciplines réduites à deux par semaine au lieu de quatre.

2. Comme gouvernement, c'est une sorte de monarchie élective et consultative, mais non parlementaire. Le recteur majeur, élu à vie, et qui désigne les recteurs locaux, est assisté par un moniteur, son conseiller né, un procurateur général, des consulteurs qui se réunissent tous les mois, et enfin le chapitre qui se réunit seulement tous les neuf ans.

les associations religieuses, le marquis Tanucci et le marquis Nicolas Fraggiani, si occupé de régenter l'Église que le peuple l'appelle plaisamment le pape Nicolas, nourrissent une hostilité telle, que les démarches personnelles de Liguori à Naples et l'intervention de Brancone obtiennent seulement, à grand'peine, qu'ils continuent à résider dans leurs quatre maisons, en ne gardant des biens acquis par la communauté et désormais administrés par les évêques qu'une très modeste pension alimentaire (décret du 9 décembre 1752). Désormais, si conciliant qu'il se montre sur la question des biens, Alphonse n'aura plus confiance lorsqu'il croira devoir encore solliciter[1] la reconnaissance officielle. « Je ne puis m'empêcher de penser, écrit-il[2], que Dieu veut mortifier mon orgueil et que l'approbation ne s'obtiendra qu'après ma mort. » Impossible de songer sous ce régime à aucune fondation nouvelle. Celle de Saint-Ange de la Coupole, en 1755, est faite dans les États Pontificaux, près de Bénévent, où Liguori prêche une grande mission. Lorsque les Pères, après diverses péripéties, prennent pied en Sicile (1762), ils sont les hôtes de l'évêque de Girgenti. Même pour maintenir les anciens établissements il faut lutter, à Iliceto, contre l'animosité rancunière d'un régisseur puissant et despote, nommé Maffei, à Ciorani contre les revendications de la famille Sarnelli, espérant mettre à profit l'hostilité

1. Notamment en 1753 et en 1756.
2. 4 juillet 1753.

gouvernementale à l'égard des religieux pour leur reprendre des biens régulièrement acquis. Avec les parents ou les évêques de ceux qui désirent entrer dans la congrégation, avec les sujets de caractère indocile tels que Muscari, l'ancien abbé Basilien, les difficultés ne manquent pas non plus, sans parler des importunités de Mandarini, obstiné dans ses idées de fusion. Enfin, sous l'influence de livres et d'exemples qui viennent trop souvent de France, on voit monter le flot de l'irréligion, s'attaquant non plus seulement aux moines et à l'autorité du Pape, mais aux fondements du christianisme et à l'idée même de Dieu. Voilà certainement ce qui afflige le plus Alphonse. Aussi sa plume infatigable mêle-t-elle les travaux d'apologétique[1] aux ouvrages de direction et de piété.

Qui donc n'aurait été rapidement usé et brisé par l'incroyable labeur qu'il fournit alors? Nombreuses missions, soit à l'occasion du jubilé de 1750, soit plus tard comme à Bénévent, exercices spirituels à Ciorani, neuvaines, retraites multipliées, notamment celle qui est donnée au clergé napolitain sur les pressantes instances du cardinal Sersale, qui a succédé en 1754[2] au cardinal Spinelli, voilà quel-

1. Une *Brève dissertation contre les erreurs des modernes incrédules* paraît, en 1756, entre les *Visites au Saint Sacrement* (1744), les *Gloires de Marie* (1750), la *Theologia moralis* (1753), la *Préparation à la mort* (1758), le *Grand moyen de la prière* (1759), la *Véritable épouse de Jésus-Christ* et *Selva* (1760).

2. A cette occasion, Liguori lui écrivit une lettre très franche sur la réforme de son clergé. Ce prélat paraît avoir

ques-unes des fatigues auxquelles il semble près de succomber au printemps 1756, dans une crise douloureuse admirablement supportée. A peine rétabli[1], il va, par ses exhortations et ses pénitences, réformer les mœurs peu édifiantes d'Amalfi. Il a, vers le même temps, la joie de faire pénétrer en Calabre quelques-uns de ses religieux. Si infirme et vieilli qu'il paraisse, on le voit prêcher la mission de Salerne en 1758, et une autre, sa dernière, à Nole, en février 1759. On lui demandera encore des retraites et un très grand nombre de sermons. Le gouvernement non plus ne l'oublie pas, et il lui confie l'ingrate besogne de réformer l'hospice de Gaëte, où des centaines de pauvres filles abandonnées végètent dans l'ignorance, le désordre et la malpropreté. Il semble vraiment avoir conquis le droit de se reposer après une vie bien remplie; et c'est pourtant le moment où des charges nouvelles vont lui être imposées avec le ministère épiscopal.

Pendant que Liguori avait constitué pour servir le Christ une milice d'élite, la scène politique n'avait pas manqué d'animation à Naples. La domination autrichienne avait pris fin durant la guerre de suc-

peu défendu les Jésuites lors de leur expulsion de Naples, et passa pour être le candidat des cours bourboniennes au conclave de 1769.

1. On dit qu'à la suite de cette crise, durant laquelle il avait médité en face de la mort, il eut scrupule d'avoir été parfois trop indulgent dans sa *Théologie morale*. La troisième édition de cet ouvrage, parue en 1757, accuse en effet une certaine évolution dans le sens d'une plus grande rigueur.

cession de Pologne. Don Carlos, abandonnant son duché de Parme et de Plaisance, sur les conseils de sa mère Élisabeth Farnèse, qui s'ingéniait à tirer parti des conflits européens pour l'établissement de ses enfants, s'était fait acclamer dans sa nouvelle capitale le 10 mai 1734. Puis il avait chassé les Impériaux de Gaëte, de Capoue, et rapidement occupé la Sicile, où Palerme lui fit un triomphe[1]. Bien qu'il amenât avec lui le marquis Bernard Tanucci[2], et qu'il dût devenir lui-même l'un des ennemis les plus acharnés des Jésuites, ce prince de dix-sept ans montrait une foi vive. Il voulut que sa première visite à Naples fût pour la cathédrale, où le cardinal Pignatelli le bénit avec joie. Il ne craignait pas de chanter publiquement, à certains offices, ou de laver, par dévotion, les pieds des pauvres et des

1. Ces conquêtes lui furent reconnues par le traité de Vienne (1735).

2. Né à Pise en 1698, mort sans avoir abusé de son long pouvoir pour faire fortune, en 1783, on voit qu'il vécut presque le même temps que Liguori. Malgré la guerre qu'il fit aux ordres religieux, malgré ses mauvais procédés avec Rome, il avait certainement la conviction qu'il ne se montrait pas l'ennemi du christianisme. Il y avait alors un tel enchevêtrement du spirituel et du temporel, le monde clérical donnait tant de prise aux critiques, l'idéal en vogue alors du bon tyran était si loin du libéralisme, qu'une pareille illusion pouvait s'expliquer en ce temps-là. Liguori dédiait son *Triomphe de l'Église* (1772) au ministre qui n'a jamais « cessé de travailler avec zèle aux intérêts de notre sainte religion ». Le ministre, malgré tous les embarras qu'il causa au fondateur des Rédemptoristes, entendait être son protecteur et le vénérait profondément. (Voy. Tannoia, liv. II, chap. II, XXXIX et L.)

pèlerins. Il donnait de riches joyaux à saint Janvier et instituait, sous son vocable, un ordre de soixante-dix chevaliers. La fille du roi de Saxe, Marie-Amélie, qu'il prit pour femme en 1738, était une très pieuse princesse. Le Président de Brosses qui fut admis, en novembre 1739, à l'honneur de lui baiser la main, ne jugea pas que ce fût une bien grande faveur, et il ne parle pas plus révérencieusement de son auguste époux, auquel il trouva « la taille médiocre, le visage long et étroit, le nez fort saillant, la physionomie triste et timide ». Taciturne et indifférent, il n'aurait guère eu de passion que pour la chasse. Ce ne fut pourtant pas en réalité le roi terne et fainéant que dépeignent ces méchants propos. Bravement il avait conquis sa couronne à la pointe de l'épée, et il savait la défendre. Lorsque pendant la guerre de succession d'Autriche les troupes des Habsbourg tentèrent de la lui disputer (1744), il les battit de suite, et les reconduisit vivement jusqu'à Bologne. Sous son règne, les finances publiques se relevèrent, la puissance excessive de la noblesse fut restreinte, les arts et la science historique profitèrent des fouilles ouvertes à Herculanum. Et cet arrière-petit-fils de Louis XIV fut, lui aussi, grand bâtisseur, laissant, comme monuments de son passage, les superbes châteaux de Caserte, de Capo di Monte, de Portici, de belles rues à Naples, un hospice des pauvres, et le vaste théâtre San Carlo. Ce n'est pas sans regret que, le 6 octobre 1759, on le vit s'embarquer pour l'Espagne, dont il allait

occuper le trône, devenu vacant par la mort de son frère Ferdinand VI.

Il laissait les Deux-Siciles à son troisième fils[1], un enfant de huit ans, dont l'éducation ne fut guère soignée par le prince de San Nicandro son gouverneur, ni par le marquis Tanucci, vrai chef de la régence. C'est seulement en 1825, après un règne prodigieusement long, mais coupé de quelques interruptions[2], que devait mourir ce roi Ferdinand IV que les *lazzaroni*, ses bons amis, appelaient, à cause de son nez très bourbonien, le roi *nasone*. En 1768, il épousa Marie-Caroline d'Autriche, auquel son contrat de mariage donnait droit d'entrée dans les conseils de l'État, dès qu'elle aurait un fils, et qui, huit ans plus tard, fit congédier Tanucci, en un moment où son hostilité persistante donnait aux Rédemptoristes les plus vives inquiétudes. Cette célèbre amie d'Acton, de lady Hamilton et de Nelson devait montrer, qu'en temps de révolution il ne faut pas trop compter sur la prétendue douceur féminine. Il est vrai que les Jacobins pouvaient justement paraître odieux à la sœur de Marie-Antoinette. Quoi qu'il en soit, c'est seulement l'arrière-petit-fils de Ferdinand IV et de Marie-Caroline, François II, qui perdit définitive-

1. Son premier fils, Philippe, étant infirme de corps et surtout d'esprit, et le second, Charles-Antoine, étant destiné à succéder, en Espagne, à son père.

2. République parthénopéenne (1799); domination de Joseph Bonaparte et de Murat (1806-1815).

ment le trône de Naples, chassé, en 1860, par Garibaldi et Victor-Emmanuel.

Ainsi disparut sans retour une monarchie qu'il n'a pas suffi de jeter bas pour assurer à l'Italie méridionale une paisible prospérité[1] et qui par les liens de famille qu'elle nouait de trône à trône, pouvait servir une grande idée qui n'est pas morte, celle du rapprochement des nations latines. Liguori avait vu ses brillants débuts. Il ne leur avait prêté qu'une médiocre attention, trop absorbé par son œuvre religieuse pour s'occuper beaucoup de politique, très peiné par les tracasseries administratives dont il fut continuellement poursuivi, très fidèlement soumis à une famille royale qui le vénérait et lui demandait souvent des prières, des bénédictions[2] ou même des missions[3]. Et sans doute, dans l'agitation extérieure de cette société légère, l'établissement de la congrégation des Rédemptoristes ne parut pas généralement un événement de grande conséquence. Aujourd'hui pour-

1. Voy. Georges Goyau, *Lendemains d'unité*, 1900.

2. C'est ainsi que Liguori bénit une toute petite enfant qui devait être reine des Français, Marie-Amélie, née en 1782 et qui épousa, en avril 1809, à Palerme, Louis-Philippe d'Orléans.

3. Notamment pour les habitants de Résina, près Naples, sans parler des subventions royales données à l'œuvre en général. Tannoia rapporte aussi que Charles III et Ferdinand IV prescrivaient volontiers une petite retraite chez les Rédemptoristes, lorsqu'ils avaient à se plaindre de personnes de haut rang, contre lesquelles ils ne voulaient pas recourir aux mesures de rigueur.

tant, il ne reste à peu près rien de la royauté des Bourbons de Naples, tandis que le modeste institut de missionnaires, qui s'était fondé en même temps qu'elle, s'est merveilleusement développé, comme un arbre plein de vie, et demeure toujours bienfaisant.

CHAPITRE IV

L'ÉVÊQUE DE SAINTE-AGATHE

I

On ne fit pas sans peine accepter la mitre à un religieux de soixante-cinq ans, épuisé par le travail, les maladies, les austérités. Il fallut que les instances du pape fussent bien vives. Clément XIII se trouvait en effet dans un extrême embarras à l'occasion du siège vacant de Sainte-Agathe-des-Goths, petite ville[1] située aux confins du vieux Samnium, sur l'emplacement de l'ancienne Saticola, entre Bénévent et Capoue. Ce n'est pas que des cent vingt-trois évêchés, parfois peu opulents, que comptait le royaume des Deux-Siciles, celui-ci fût le moins convoité avec sa population de 40 000 âmes, son revenu de 600 ducats (11 000 francs) et le voisinage de Naples. Les aspirants ne faisaient pas défaut : bien au contraire. Ils étaient, assure

1. De 8 000 habitants aujourd'hui (5 000 alors) dans la province de Bénévent, à 12 kilomètres de la gare de Dugenta.

Tannoia, au moins soixante; et parmi eux figuraient des évêques, des archevêques; et celui qui était le plus puissamment recommandé n'était guère recommandable. Aussi le Souverain Pontife avait-il accueilli avec empressement l'idée suggérée par le cardinal Spinelli de choisir, en dehors de tous ces concurrents, un prêtre universellement vénéré, dont la supériorité notoire imposerait silence à la foule des compétiteurs déçus.

Alphonse reçut à Nocera, en mars 1762, le courrier de la nonciature lui apportant l'appel du Saint-Père. Ce fut pour lui comme un coup de foudre. Il résista, supplia, ne se soumit qu'en gémissant, tomba malade; mais dès que la volonté de Dieu lui eut paru manifeste, il embrassa vaillamment ses nouveaux devoirs. Au moment de quitter son cher couvent, il donna sa parole qu'il y reviendrait finir ses jours. La peine qu'il éprouvait de se trouver, en quelque sorte, hors de la congrégation, à cause de ses péchés, disait-il, allait d'ailleurs être un peu atténuée par la faveur que lui accorda Clément XIII de rester recteur majeur, avec un vicaire général[1] gouvernant en son nom. Il vint à Rome, fit le pèlerinage de Lorette, s'entretint longuement avec le Pape et, au mois de juin, fut sacré dans l'église de la Minerve. Le mois suivant, malgré l'excessive chaleur de l'été italien, il arrivait à Sainte-Agathe. La modestie de son

1. C'est le P. André Villani qui fut appelé à remplir cette charge.

équipage, son austère simplicité, sa bonté, son esprit de foi mettaient autour de lui une attirante auréole de sainteté. On lui fit une réception triomphale, avec détonations, feux d'artifice, acclamations et longues sonneries, tandis que lui songeait sans doute aux difficultés de sa tâche. Il la sentait d'autant plus lourde que le laisser-aller de son prédécesseur pendant un épiscopat de vingt-sept ans lui transmettait un champ mal tenu et peu en ordre; son diocèse ressemblait, si l'on ose emprunter à Tannoia sa dure comparaison, à un linceul rempli d'animaux immondes.

Pour extirper les abus, pour faire cesser les scandales publics, spécialement ceux qui, offensant la chasteté, lui inspiraient une particulière horreur et n'étaient que trop multipliés, on imagine bien que Liguori allait user de tous les moyens qui se trouveraient à sa disposition. Non seulement l'évêque avait droit de justice et prison pour son clergé, mais encore il pouvait souvent recourir au bras séculier dans une société où ni l'inconduite ni l'irréligion ne semblaient devoir échapper à toute répression pénale. Dès le mois d'octobre 1762, on vit arrêter deux mauvais prêtres; et le prélat écrivit à un curé : « Dites partout que c'est moi, et non pas un autre, qui ai obtenu du roi l'incarcération. Je veux qu'on sache que c'est moi. » Il avait commencé d'ailleurs par reprendre paternellement les coupables ; il les avait même fait asseoir à sa table, bien qu'ils fussent de tristes personnages. L'un,

chanoine de la cathédrale, vivait depuis longtemps dans le désordre, se croyant trop protégé pour que l'on osât sévir contre lui, lorsqu'en pleine place de Sainte-Agathe, les archers l'empoignèrent. L'autre, un de ces clercs assez nombreux, qui avaient un bénéfice et pas de ministère, était revenu non corrigé d'un exil de cinq années. Aussi violent que débauché, il se vengea odieusement des plaintes formulées par la mère d'une femme avec laquelle il s'était compromis. Une nuit d'août, il tua la pauvre mère d'un coup de mousquet, tiré dans la porte de sa maison, et qui blessa aussi un de ses jeunes enfants. D'autres ecclésiastiques, séculiers ou réguliers, durent également à la sollicitude épiscopale plus ou moins d'exil ou de prison[1]. D'autres enfin, très impressionnés par la manière d'agir de leur nouveau pasteur, jugèrent prudent d'opérer d'eux-mêmes une salutaire réforme dans leur mode d'existence.

On suppose bien que les laïques, non moins nombreux certes, qui faisaient scandale, ne se trouvaient pas davantage en sûreté sous une pareille administration. Elle leur donnait de fréquents témoignages de sa surveillance attentive[2] et très infor-

1. Liguori obtint, dans la seule année 1768, le renvoi de cinquante-deux mauvais religieux. Il envoyait volontiers dans les prisons de l'évêché les prêtres fréquentant les cabarets. L'exil lui paraissait le meilleur traitement à infliger aux prêtres entretenant de mauvaises relations (Lettre du 12 mars 1772 à l'évêque de Gaëte).

2. Elle s'étendait même hors du diocèse. Voy. une lettre du 16 août 1765 à l'un des membres du conseil de régence

mée : affichage rigoureux, à la porte de l'église, des noms de ceux qui ne remplissent pas leur devoir pascal, fussent-ils les premiers gentilshommes, et si l'interdit ne paraît pas touché, appel au bras séculier[1] ; emprisonnement de blasphémateurs, que l'on ne peut plus faire exposer sur la place publique avec un mors dans la bouche ; expulsion de comédiens, ou de bateleurs promenant deux danseuses de corde habillées en hommes ; déplacements de militaires trop mauvais sujets, ou de sbires des douanes ; détention ou bannissement de libertins, célibataires ou mariés, bourgeois ou nobles, en dépit de toutes les colères, insultes et menaces ; incarcération ou exil de femmes se conduisant mal. Il arrivait même à celles-ci d'être battues de verges, et, pour les obstinées, Liguori eût souhaité que ce fût plus fréquent[2]. Il ne voulait pas

afin de faire saisir et brûler des livres impies chez un libraire français de Naples, et une lettre au roi (1768) afin de faire appliquer les lois défendant et punissant les duels.

1. Dans le seul exemple que cite Tannoia, le récalcitrant empêchait aussi sa sœur, par force, de remplir son devoir pascal.

2. Je partage pleinement les regrets exprimés à cet égard, dans le procès de canonisation, par le promoteur de la foi, observant que « beaucoup, surtout parmi les ecclésiastiques, désapprouvent ces corrections comme inopportunes et se contentent de procédés moins violents pour diriger les peuples ». Mais bien d'autres indices accusent que cette société-là ne respectait décidément pas assez la dignité, l'indépendance ni même la vie de la personne humaine. Que penser, par exemple, de l'ordonnance par laquelle Charles III, pour protéger son gibier, interdit de

dans son diocèse souffrir de filles de mauvaise vie. Il comprenait que, pour éviter de plus grands maux, on les tolérât dans les grands centres[1]; mais partout ailleurs il entendait que les lois permettant de les poursuivre fussent appliquées. Sur ses instances nombre de prisons furent à cette fin bâties ou réparées et continuellement garnies. Au dire de son grand vicaire, « il ne tint pas seulement en activité les tribunaux et les seigneurs, mais il remuait jusqu'au ministère et à la cour suprême ». Écrivant à un nouvel évêque[2], il lui recommandait de se ménager l'amitié du gouverneur de sa province pour que celui-ci appelant ces malheureuses leur fit prendre l'engagement de changer de vie. Si elles manquent à leur promesse, on provoquera leur emprisonnement; on offrira de payer les gens de police. « Tous mes revenus, continuait-il, passent, pour ainsi dire, entre leurs mains. » On doit ajouter

garder un seul chat dans l'île de Procida, sous peine de mort?

1. Leur nombre à Naples (une trentaine de mille) et leurs envahissements au moment où s'établirent les Bourbons provoquèrent une active campagne du P. Sarnelli. Dans un mémoire publié en 1736 il exposa le mal. Il s'occupa de protéger les jeunes filles en péril, de soutenir les repenties, d'assainir la cité. Il plaida si bien sa cause que, dès 1738, Tanucci fit rendre une ordonnance reléguant les femmes de mauvaise vie dans un quartier spécial, au faubourg Saint-Antoine. Ces mesures ne paraissent point avoir été inefficaces s'il faut en croire le *voyageur français* qui visita Naples en 1765-1766.

2. 12 mars 1772.

qu'une autre partie, encore plus large sans doute, des ressources épiscopales était employée à favoriser le relèvement de ces filles déchues, à les secourir sans les dispenser de s'aider par un travail honnête, et même à leur procurer parfois des maris. C'est qu'Alphonse ne se contentait nullement d'infliger des châtiments, ni de provoquer des mesures de police, dont beaucoup sont à prendre spontanément par un gouvernement soucieux de ses devoirs propres, et dont quelques-unes ne seraient certainement plus, si jamais elles ont été, de bons procédés pour servir la vertu et la vérité : il trouvait dans son âme aimante et sa vive piété bien d'autres moyens pour instruire, toucher et vraiment élever son clergé comme son peuple.

Par les six ordonnances que promulgua l'évêque de Sainte-Agathe sur la discipline ecclésiastique, par les souvenirs gardés de ses visites pastorales, par le nombre et la violence des oppositions qui mirent souvent à l'épreuve sa fermeté patiente, on voit qu'il exigeait une vie et une tenue graves de ses prêtres, qu'il ne leur permettait ni la comédie, ni les jeux de hasard, ni la chasse, qu'il leur imposait une grande exactitude à résider dans leurs paroisses et à remplir tous les devoirs de leur ministère, qu'il ne leur accordait le pouvoir de confesser qu'après un sérieux examen, dont les religieux n'étaient pas dispensés, qu'il attribuait les cures au concours, qu'il répartissait avec une scrupuleuse impartialité les bénéfices dont son diocèse était

assez largement pourvu. Mais ce qui nous intéresserait surtout ce serait de savoir avec quelles paroles ardentes il excitait leur zèle, par exemple en ces exercices spirituels qu'il ouvrit à Sainte-Agathe, dès le dimanche qui suivit son arrivée. Ne pouvons-nous recueillir encore un écho de sa voix dans quelques-uns des avis ou des propos qui nous restent de lui? « Le confesseur, écrivait-il[1], doit avoir autant de zèle pour une pauvre femme sale et déguenillée que pour une princesse. Il doit avoir une grande charité particulièrement envers les pécheurs. Il doit s'intéresser à ses pénitents, plus qu'un père à ses enfants. » Celui qui avait écrit : « Les mauvais prédicateurs et les mauvais confesseurs, voilà ce qui perd le monde », se défiait également des ignorants qui ne connaissent pas eux-mêmes ce qu'ils devraient enseigner et des beaux esprits, qui croiraient déchoir en expliquant le catéchisme aux enfants et en prêchant avec simplicité. « Je veux, avertissait-il, qu'un curé se plaise à rester auprès d'un moribond et qu'il sache passer son temps à s'entretenir avec un esprit lourd, s'efforçant de lui mettre en bouche le *Pater noster*. » C'est surtout dans ses fréquentes visites au séminaire, la prunelle de son œil, disait-il, qu'il devait laisser parler son cœur. D'une inflexible et vigilante fermeté pour écarter les sujets peu dignes

1. *Avis aux confesseurs*, Tannoia, liv. III, chap. xxx. — Voy. aussi sur le ministère sacerdotal *Selva*.

du sacerdoce, il aimait à former lui-même son futur clergé à la piété, en même temps qu'il se mêlait à ses chants, qu'il assainissait son logement, qu'il veillait à la bonne préparation de sa nourriture, envoyant volontiers, pour les jours de fête, quelques petites douceurs, et s'approvisionnant de sucreries à la foire de Salerne pour ceux qu'il traitait en vérité comme ses enfants.

Il eut pareilles gâteries pour les Rédemptoristines qu'il installa, en juin 1766, à Sainte-Agathe, où devaient venir se former soixante-quatre ans plus tard les premières propagatrices de cette congrégation hors d'Italie. Plus que sur aucun moyen humain il comptait, pour transformer les âmes, sur les prières et le rayonnement de cette maison austère et de clôture rigoureuse. Il souhaitait qu'elle servît de modèle aux autres couvents du diocèse, qu'il définissait volontiers « des asiles de femmes enfermées, causant mille embarras à leur évêque, à leurs parents et au pays où elles résident[1] ». Il lutta pour les défendre contre les infiltrations, alors très larges, du monde profane, au parloir où les visites lui semblaient trop multipliées, à la chapelle où la gravité du chant grégorien était souvent remplacée par une musique de théâtre. Il ne se montrait pas moins attentif à protéger les religieuses contre les abus dont elles pouvaient être victimes, non seulement contre la rapacité d'admi-

1. Lettre du 25 juillet 1765.

nistrateurs infidèles, ne fournissant que des aliments de mauvaise qualité, mais surtout contre la tyrannie des supérieures qui ne laisseraient aucune liberté dans le choix du confesseur. Il croyait que l'évêque est rigoureusement tenu d'écarter du cloître celles qui n'y viennent pas certainement appelées par Dieu, qu'il doit « les interroger à part, non point par simple formalité, comme on fait quelquefois, mais avec l'intention de connaître le motif pour lequel elles entrent en religion, si c'est par l'impulsion des parents[1].... » Et pourtant il estimait que cette vocation est une faveur inappréciable. Il se plaisait à prêcher dans les monastères, spécialement à l'occasion des prises de voile. Il ne négligeait rien pour entretenir une vive piété chez ces âmes qui sont bien malheureuses si elles ne sont ferventes, exercices spirituels, sermons du samedi en l'honneur de la Sainte Vierge avec exposition du Saint Sacrement, exhortation à la communion fréquente.

Cette tendresse paternelle s'étendait à tout son peuple. De là sa vigilance à s'assurer que le clergé paroissial remplit bien ses devoirs; de là son zèle à organiser des missions. Il avait ouvert lui-même, à peine arrivé, celle qui fut donnée dans la cathédrale de Sainte-Agathe et il prit part à plusieurs autres. Toute sa conduite d'ailleurs témoignait que, pourvu que sa conscience ne l'obligeât

1. *Réflexions utiles aux évêques.*

point à sévir, sa bienveillance et son indulgence étaient inépuisables envers ses diocésains. Sans vouloir appeler un opérateur de Naples pour se faire arracher ses deux dernières dents, il eut recours à un barbier des environs, qui ne pouvait guère travailler que le matin, étant généralement ivre après midi. Le patient supporta la maladresse cruelle et les lenteurs de son bourreau avec une héroïque tranquillité, lui disant seulement, à la fin, avec une ironie douce : « Maître Nicodème, désormais vous n'aurez plus ma pratique. » Il ne savait rien refuser aux indigents, et, en dépit des conseils de prudence qui lui étaient parfois adressés, craignait moins de donner mal à propos que de rebuter une vraie misère. Il avait à l'évêché tout un approvisionnement de médicaments usuels, et envoyait chercher les autres, avec des bons, chez les apothicaires. Il terminait volontiers ses journées au chevet des malades. Il n'hésitait jamais à procurer des lits aux familles nombreuses qui en manquaient. De lui-même il allait au-devant de la pauvreté qui se cache et ne veut être secourue que par des aumônes secrètes.

Sa compassion et son dévouement trouvèrent largement à se dépenser durant l'hiver 1763-1764. Une famine meurtrière, qu'il considérait comme un châtiment attiré par les progrès de l'irréligion, consterna, dès le mois de novembre, le royaume des Deux-Siciles et se prolongea jusqu'au printemps. Alors la question des grains n'était pas simple ma-

tière à controverses spéculatives ou à spirituels dialogues, comme ceux de l'abbé Galiani[1]. Pour la résoudre, l'évêque de Sainte-Agathe ne prétendit inventer aucun système. Aux maux les plus criants, il se contenta d'opposer les seuls remèdes qui lui parussent de sa compétence et à sa portée, beaucoup de charité et une ferme réprobation de toute injustice. Ses provisions et ses ressources étant vite épuisées, il lui parut tout naturel de vendre le peu d'argenterie qu'il possédait, ses mules, son carrosse, la pierre précieuse de son anneau pastoral. Il réduisit encore ses modestes menus. Il ouvrit largement son évêché aux pauvres. « Ce qu'ils demandent leur appartient, » disait-il. En un temps où l'on voyait des êtres humains disputer aux animaux l'herbe des champs et la verdure des haies, il n'admettait pas qu'un vrai chrétien gardât plus que le strict nécessaire : c'est ce qu'il fit comprendre à un supérieur de couvent, qu'il trouvait trop peu généreux. Il ne se montra pas moins charitable pour arracher un syndic innocent à la fureur d'une populace affolée, pour prévenir tout conflit avec les soixante cavaliers envoyés alors par le gouvernement, pour obtenir leur rappel, pour modérer la répression qui vint après des troubles que l'extrême misère rendait excusables. Et dans les tournées

1. Secrétaire d'ambassade à Paris, l'auteur des célèbres *Dialogues sur le commerce des grains*, publiés en 1770, était compatriote de Liguori et devait mourir aussi en 1787, âgé de cinquante-neuf ans.

pastorales qui suivirent, il ne se contenta pas de recommander aux curés le soin des malades si nombreux après une telle crise; il entreprit de protéger les faibles contre les gens qui avaient profité du malheur général pour se livrer à l'usure, ou qui, torturant leurs débiteurs, les contraignaient de souscrire des obligations exagérées. Il fit appeler, rapporte Tannoia, les marchands et les financiers et leur enjoignit de ne pas s'écarter des règles de l'équité. Contre le fléau de la famine le saint gémissait douloureusement de ne pouvoir faire davantage. Mais il fut constaté que, dans son diocèse, le prix du pain haussait sensiblement moins que dans le reste du royaume.

A part de rares voyages à Nocera ou à Naples pour les intérêts de sa congrégation ou pour raison de santé, le pasteur ne quitta pas son troupeau. Durant cinq années, avant que son asthme l'obligeât à venir respirer l'air plus sec d'Arienzo, Sainte-Agathe fut sa principale résidence. Aucun faste dans son palais d'évêque. Il s'interdit même le clavecin dont le jeu était jusque-là son délassement favori. Au dîner, son principal repas, il se fait servir un potage commun (*minestra*), du bouilli, et c'est seulement pour ses invités qu'il ajoute un autre plat avec du fromage et des fruits. Sa chambre a pour tout ameublement un lit de pauvre, une table de travail, une image de Notre-Dame du Bon-Conseil et un crucifix. C'est là qu'il s'inflige de rudes pénitences, chaque matin, et que souvent il prolonge

ses veillées studieuses. Bien qu'il s'occupe de tous les détails de son ministère avec une conscience scrupuleuse, il sait trouver du temps non seulement pour écrire beaucoup, mais pour prier et méditer. Et il aime à présider aux offices solennels de sa cathédrale; il aime surtout, au déclin de chaque journée, lorsque sonne la visite au Saint Sacrement, à venir lui-même donner la bénédiction, après avoir adressé aux âmes pieuses une courte et fervente allocution. Et il est accueillant à tous, particulièrement aux petits, aux humbles, aux pauvres. On comprend qu'une telle vie, en plein XVIIIe siècle, ait paru à un chanoine sicilien plus impressionnante que les magnificences de Naples ou de Rome. « En visitant Arienzo, écrivait-il, j'ai vu un saint évêque des premiers siècles. »

II

Si consciencieux qu'il se montrât dans l'administration de son diocèse, Liguori n'oubliait ni sa congrégation, ni les intérêts généraux de l'Église. De là, sans parler des maladies qui le brisèrent, des épreuves dont il souffrit cruellement. Car il était de ceux, assez rares il faut en convenir, pour qui les peines morales, j'entends celles qui blessent autre chose que de petites passions égoïstes, sont réellement douloureuses.

Après être venu présider à Nocera le chapitre

général de 1764 qui fixe définitivement au livre des constitutions les règles et coutumes de la congrégation, il presse ses frères[1] de les observer fidèlement et de se renouveler dans leur ferveur première. Avertissements opportuns au moment où la tribulation est proche. En octobre 1766, il écrit : « Nos adversaires ne visent à rien moins qu'à détruire la congrégation de fond en comble. Comment tout cela finira-t-il? Nous ne le savons pas. » Les vexations de Maffei à Iliceto prennent un caractère très menaçant. Il excite Sarnelli contre les Pères de Ciorani. Une lettre anonyme dénonce ceux de Caposèle. On éveille les soupçons du gouvernement. On répand le bruit que les Rédemptoristes vont être traités comme les Jésuites proscrits en Espagne. On essaie d'émouvoir l'opinion par des calomnies variées, pendant que des poursuites judiciaires sont intentées par Maffei et Sarnelli. Pour conjurer un désastre qui paraît imminent, il faut que l'évêque de Sainte-Agathe se rende lui-même à Naples, en juillet 1767. Il remporte alors un beau triomphe par la seule force de sa sainteté. Il inspire à tous une telle vénération[2] que ses ennemis déconte-

1. Circulaire d'août 1765.

2. Pendant son séjour qu'il dut prolonger jusqu'à la mi-septembre, il avait trouvé moyen, avec son zèle d'apôtre, de prêcher pour l'Assomption une neuvaine qui attira et remua profondément l'élite de la société, de témoigner sa sympathie aux Jésuites bien menacés en célébrant avec eux la fête de saint Ignace, de prêcher pour la fête de Jeanne de Chantal, l'une de ses saintes de prédilection, aux Visi-

nancés se demandent s'ils ne devront pas attendre sa mort pour détruire l'institut qu'il a fondé. Mais bientôt ils reprennent courage. Les ordres religieux sont de moins en moins en faveur. La cour de Naples se brouille avec le Pape, et fait occuper le duché de Bénévent. On saisit chez les Rédemptoristes de Saint-Ange de la Coupole des papiers que l'on exploite contre eux, et Tanucci prescrit une enquête rigoureuse sur leur fortune. Aux attaques inlassables de Maffei et de Sarnelli se joignent les récriminations d'un prêtre janséniste en Sicile. Alphonse juge sage de rappeler les Pères de Girgenti (1772). Il connaît des heures d'amer découragement. Cependant il va trouver une consolation inespérée dans la fondation (1772) d'une maison nouvelle[1], dite de Scifelli ou Sainte-Cécile, au diocèse d'Aquino, dans les États pontificaux. Et puis l'orage s'apaise en Sicile : bientôt les Rédemptoristes y retourneront (1775), avec autorisation royale.

On ne peut douter que la sollicitude de Liguori ne fût autrement vive encore pour les intérêts généraux de l'Église que pour ceux de sa propre congré-

tandines, de donner des instructions en de nombreux couvents et aux plus humbles auditoires, sans oublier les *chapelles*, qui avaient été l'une des premières œuvres de son ministère sacerdotal.

1. Sur le conseil des Trappistes de Casamari et avec le concours d'un Avignonnais très pieux et même devenu prêtre, dont la santé n'avait pu supporter le régime de ce monastère.

gation. Sentir que presque partout les dogmes chrétiens et l'autorité du Pape tombaient de plus en plus en discrédit était pour lui une vive et continuelle souffrance. Il ne se contentait plus d'écrire pour les directeurs de conscience ou pour les âmes pieuses[1]. Il s'employait de son mieux à réfuter[2] les prétentions des incrédules et des adversaires du Saint-Siège. Il dénonçait courageusement la franc-maçonnerie comme une secte qui ferait le malheur non seulement de l'Église, mais aussi des royaumes et des souverains. « Les rois, disait-il[3], n'y prennent pas garde : ils reconnaîtront trop tard leur funeste négligence. Les francs-maçons s'en prennent à Dieu aujourd'hui ; bientôt ils s'attaqueront aux rois. » On devine avec quelles émotions un tel prélat dut suivre les péripéties de la lutte engagée contre les Jésuites. Il sentait que l'irréligion était clairvoyante en portant d'abord son principal effort contre un ordre auquel souvent elle témoigne une haine de choix et que Frédéric II n'avait pas tort d'appeler « les gardes du corps de la cour de Rome ».

C'est sous le pontificat de Clément XIII (1758-1769) que la tempête se déchaîna. Il s'était formé dans les pays latins une sorte de conspiration, à

1. *Le confesseur des gens de la campagne* (1763). — *Voie du salut* (1767). — *Pratique de l'amour envers Jésus-Christ* (1768).

2. *Vérité de la foi* (1767). — *Vindiciæ pro suprema Pontificis potestate adversus Justinum Febronium* (1768). — *Triomphe de l'Église ou Histoire des hérésies* (1772).

3. Tannoia, liv. III, chap. XXV.

laquelle les Bourbons, qui siégeaient alors sur divers trônes, eurent la faiblesse ou l'inintelligence de prêter main-forte. Le signal des exécutions fut donné en 1759 par Carvalho, marquis de Pombal, qui régnait despotiquement sur le Portugal, pendant que le roi nominal, Joseph de Bragance, vaquait à ses plaisirs. Sans permettre aux accusés de présenter aucune défense, on les emprisonna et on les proscrivit avec un cynisme brutal, une révoltante barbarie. En ces tristes temps, Liguori écrivait[1] : « On menace une société qui a, pour ainsi dire, sanctifié le monde, et qui continue sans cesse à le sanctifier. Les nouvelles du Portugal ont été pour moi un sujet d'affliction continuelle.... Le récit de ces funestes événements m'attristait autant que s'ils eussent concerné ma congrégation. — Mauvaises nouvelles du Portugal.... Pauvre royaume!... Les tyrans eux-mêmes interrogent les accusés avant de les condamner : seuls les Jésuites sont condamnés sans avoir été entendus. » L'évêque de Sainte-Agathe assurait le Père Ricci, général de la Compagnie, qu'il aimait celle-ci comme s'il était un de ses membres, et il le pressait de faire publier quelque réfutation des calomnies du Père Norbert, capucin, connu plus tard sous le nom d'abbé Platel. Mais les calomniateurs trouvaient trop de complices pour ne pas avoir beau jeu. Alphonse observait que les lettrés ne croyaient, en ce temps-là, pouvoir

1. Voy. Tannoia, liv. III, chap. xxv et *Correspondance*, déc. 1759 et août 1760. Voir aussi lettre du 31 mai 1748.

acquérir le renom d'hommes d'esprit qu'en disant du mal des Jésuites, et que certaines gens acceptaient obstinément comme vrai tout le mal qu'ils entendaient dire de ces religieux. En France, une coalition puissante groupait contre eux les rancunes des jansénistes et celles de la marquise de Pompadour, la malveillance tracassière des parlementaires et la haine intolérante de ceux qui prétendaient représenter la philosophie, la raison. Le duc de Choiseul put sans peine arracher à l'indolence de Louis XV l'édit du 6 août 1762 supprimant dans le royaume très chrétien la Compagnie de Jésus.

Au milieu de ces rudes épreuves une grande consolation fut ménagée aux persécutés. Dans la bulle *Apostolicum* du 9 janvier 1765, le Souverain Pontife adressa un éclatant hommage à leurs vertus et proclama les services rendus par eux au christianisme. L'évêque de Sainte-Agathe ne put contenir sa joie. Il écrivit à Clément XIII une lettre enthousiaste pour le féliciter et le remercier. D'autre part les disciples de saint Ignace semblaient pouvoir, dans une certaine mesure, compter sur la protection du roi d'Espagne, Charles III, roi volontaire et très attaché à l'Église, comme l'avait été sa mère, Élisabeth Farnèse, morte en 1766. Mais malheureusement il n'avait guère de clairvoyance d'esprit, ni de pondération, et il montra bien que ces défauts-là ne sont pas toujours inoffensifs. Se laissant tromper par son entourage, acceptant en

aveugle la fable d'un complot ourdi contre sa couronne par les Pères, il devint subitement leur ennemi le plus acharné, les condamnant, sans débat, à l'exil sous peine de mort, et les faisant tous jeter, le 2 avril 1767, hors de ses États. Les motifs de sa conduite devaient, notifiait-il au Pape, rester éternellement ensevelis dans son cœur royal. Trois mois plus tard, Alphonse écrivait à une bénédictine de Naples, qui a reçu quelques-unes de ses meilleures lettres de direction, sœur Brianna Carafa : « Je prie Dieu continuellement pour la Compagnie.... Je n'écris à aucun de ses membres, car je ne sais que dire.... Je ne sais plus qu'adorer les jugements de Dieu, prier et pleurer à ses pieds. » — La contagion de proscription épargnerait-elle Naples? En novembre, Liguori gardait encore confiance. Et pourtant, dans ce mois même, l'expulsion fut consommée. Le jeune Ferdinand IV avait essayé de résister, et il avait manifesté quelques scrupules. Mais l'évêque qui dirigeait sa conscience lui démontra qu'un bon fils doit obéir à son père, et le roi d'Espagne commandait impérieusement. Enfin l'orage gagna Parme. Un ministre imbu des idées françaises, Dutillot, Marquis de Felino, fit rendre par l'infant Ferdinand, neveu de Charles III, un édit qui lésait les droits du Saint-Siège, en janvier 1768. Clément XIII répondit par un bref d'excommunication. On répliqua en chassant les Jésuites. Les trois cours de Versailles, de l'Escurial et de Naples sommèrent le vieux Pape de lever son

excommunication. Comme il résistait, Avignon fut occupé par les troupes françaises, Bénévent et Pontecorvo par les troupes napolitaines. — « Priez pour l'Église, recommandait saint Alphonse à sœur Brianna Carafa[1]. C'est une misère de voir comment les affaires s'embrouillent de jour en jour. Nul moyen humain d'y porter remède. Il faut prier. »

La situation du Saint-Siège était bien critique lorsqu'en mai 1769 un conclave, sur lequel on s'était efforcé d'exercer une pression éhontée, donna la tiare au cardinal franciscain Ganganelli, qui prit le nom de Clément XIV. On lui adressa de suite une injonction qui avait profondément affligé les derniers jours de son prédécesseur, l'injonction de supprimer les Jésuites. Au lieu de répondre par un refus catégorique, il essaya seulement de temporiser. Engagé dans cette mauvaise voie, il devait presque fatalement aller jusqu'au bout. Ses lenteurs irritaient l'impatient et violent roi d'Espagne. A Naples, Tanucci devenait de plus en plus arrogant et tracassier. L'impératrice d'Autriche, Marie-Thérèse, qui longtemps avait défendu la Compagnie, lui déclarait aussi la guerre (1772) sur les instances, dit-on, de sa fille Marie-Caroline, reine de Naples. Le Pape n'avait plus aucun moyen de se dérober à l'exécution de ses imprudentes promesses. Le 21 juillet 1773, il signa le bref *Dominus ac Redemptor*, supprimant l'ordre des Jésuites. Il avait cru, bien

1. 25 juin 1768.

qu'il les sût injustement attaqués, pouvoir les sacrifier pour le bien de la paix. Il n'obtint la paix ni pour l'Église, ni pour lui-même. On lui rendit seulement la possession d'Avignon, de Bénévent et de Pontecorvo.

A la nouvelle de la décision pontificale, l'évêque de Sainte-Agathe fut atterré. Il commença par garder le silence, mais sa physionomie exprimait combien son cœur était atteint. Alors il se contenta de dire : « Volonté du Pape, volonté de Dieu. » Et lorsqu'il entendait condamner le Saint Père, il répondait : « Pauvre Pape, que pouvait-il faire?... Pour nous, adorons en silence les jugements de Dieu et tenons-nous en paix[1]. Ne restât-il qu'un seul Jésuite au monde, il suffirait pour rétablir la compagnie. »

On sait dans quelles angoisses et dans quels troubles le pauvre pape termina son amer pontificat de cinq années. Alphonse compatissait profondément à ses afflictions, et recommandait sans cesse de prier pour lui. Clément XIV, d'ailleurs, ne survécut pas longtemps à la Compagnie de Jésus. Il s'éteignit le 22 septembre 1774, au matin. Or, depuis la veille, rapportèrent les témoins les plus

1. Aussi dans la lettre qu'il écrivit en octobre 1774 au préfet de la Propagande qui lui avait demandé ses avis et ses conseils sur le choix et le rôle d'un nouveau pape, il ne dit mot des Jésuites. Bien plus, en offrant sa *Traduction des Psaumes* (1774) à Clément XIV il loue sa « glorieuse prudence ». On est un peu surpris, bien que ce soit dans une dédicace.

autorisés, Alphonse était demeuré sans mouvement, sans parole, comme endormi sur le fauteuil où il s'était assis après avoir dit la Messe. Il ne se réveilla qu'à l'heure même, on le sut plus tard, où le Saint-Père venait d'expirer; et ayant sonné le frère de service, il lui dit simplement : « J'ai assisté le Pape qui est mort maintenant[1]. »

C'est au nouveau Pape, élu en février 1775, à Pie VI que l'évêque de Sainte-Agathe, en juillet suivant, fit accepter sa démission. Il l'avait déjà offerte à Clément XIII, puis à Clément XIV, ne la retirant que par obéissance, et aussi en 1770, pour ne pas laisser son diocèse au trop médiocre prélat qui alors semblait son successeur inévitable. Mais il était maintenant entré dans sa quatre-vingtième année et littéralement brisé par la maladie. Durant l'été 1768, une crise aiguë de sciatique, au cours de laquelle il avait su profiter d'un léger répit pour prêcher une neuvaine de pénitence, l'avait cloué sur un lit de douleurs. Au milieu d'août, on le croyait perdu et l'on réglait déjà la cérémonie de ses funérailles. Cependant, rapporte Tannoia[2], « il attendrissait tout le monde par ses élans d'amour envers Jésus-Christ et la très Sainte Vierge Marie. — Seigneur, disait-il, je vous remercie de me don-

1. Des phénomènes semblables de bilocation sont rapportés de plusieurs saints, notamment de saint François Xavier, de sainte Lydwine de Schiedam (voy. sur cette sainte le récent volume de M. J.-K. Huysmans, 1901).

2. Liv. III, chap. XLII.

ner quelque part aux souffrances que vous endurâtes dans les nerfs lorsque vous fûtes cloué sur la croix. — Je veux souffrir, mon Jésus, comme vous voudrez, autant que vous voudrez : donnez-moi seulement la patience. — Une heure de souffrance vaut plus que tous les trésors de la terre. » Son cou était tordu, son menton avec la barbe était entré dans la poitrine et avait creusé une plaie qui découvrait presque les os. Et le patient demeurait docile aux médecins, affectueux à son entourage, fidèle à ses exercices de piété, ne renonçant à s'occuper de rien de ce qui lui tenait au cœur. Il trouvait même le courage de plaisanter doucement sur son état. A un curé qui lui demandait comment il passait les nuits : « Le jour, répondait-il, je fais la chasse aux mouches, la nuit aux araignées. » Il répliquait à un autre qui se lamentait de lui voir a tête si inclinée : « Soyez tranquille, elle ne va pas descendre plus bas : c'est le *nec plus ultra.* » Il ne fut sauvé que par une sorte de miracle. On nous raconte que sa convalescence dura plus d'une année. Ne serait-ce pas plus exact de dire qu'il ne se guérit jamais? Il demeura paralytique, la tête forcément baissée, incapable pendant deux années de dire la messe, ne recommençant ensuite à la célébrer qu'au prix de cruels efforts, passant presque tout son temps sur un petit lit entouré de livres, se soutenant surtout avec du café, et travaillant pourtant sans relâche, le jour et fort tard dans la nuit. Il pouvait bien, sans aucun scrupule, au bout de

treize ans d'épiscopat, prier qu'on le déchargeât de ce fardeau. Néanmoins, lorsque le 27 juillet, au matin, il s'éloigna d'Arienzo pour gagner Nocera où il devait arriver le soir même après avoir passé par Nole[1], ce ne fut pas sans déchirement qu'il se sépara de son diocèse. Il venait d'y faire donner une dernière mission générale. On lui prodiguait les témoignages de regret et de désolation : les pauvres surtout étaient inconsolables.

1. Là il guérit un aveugle en traçant un signe de croix sur ses yeux.

CHAPITRE V

DOCTRINE ET PIÉTÉ[1]

I

Au temps où l'évêque de Sainte-Agathe achevait l'un de ses principaux ouvrages d'apologétique, la *Vérité de la foi* (1767), lui tomba sous la main une brochure française qui le scandalisa fort, et qu'il attribua, sans y regarder de bien près, à l'auteur du *Dictionnaire philosophique*. Voilà qui eût mor-

1. C'est seulement ce qu'il y a, dans un si vaste sujet, d'essentiel et de plus caractéristique que pourront indiquer les quatre parties de ce chapitre : I. *Foi chrétienne*; II. *Prière et sacrifice*; III. *L'usage des sacrements*; IV. *Religion d'amour*. On aura tout profit à se reporter directement aux ouvrages de dévotion de celui qui a été appelé le saint François de Sales de l'Italie (Mgr Gaume, *les Trois Romes*, 1842) et qui, comme disait M. de Maulde de l'évêque de Genève, a été servi, détaillé, utilisé de mille manières par les personnes pieuses et les éditeurs intelligents. Je crois, néanmoins, qu'en ce champ d'où l'on a tant tiré il resterait encore une jolie gerbe à glaner. Le recueil s'intitulerait *La piété de Liguori dans ses lettres*. Qui sait si quelques extraits du *Journal intime*, conservé à Rome et encore inédit, ne pourraient pas l'enrichir?

tifié Voltaire, plus encore que la lettre candide qui, le mois même de sa mort (mai 1778), sur la fausse nouvelle de sa conversion, lui fut écrite par un saint, décidément peu renseigné sur le grand ennemi du Père Nonnotte[1]. L'opuscule traitait *de la prédication* (1766), un sujet sur lequel Liguori n'entendait pas plaisanterie, comme il ressort de sa brève, mais véhémente réplique. Ce n'était l'œuvre que de l'abbé Coyer, un lettré de second ordre, bien qu'il rêvât de l'Académie, marchant à la suite, point mauvais prêtre d'ailleurs, ni dépourvu d'intelligence, ayant même obtenu un véritable succès avec ses *Bagatelles morales* (1754), trop préoccupé seulement de paraître moderne, et trop curieux de se mettre dans les bonnes grâces des ennemis de l'Église[2]. A propos de la chaire chrétienne, il affirmait, sans la moindre réserve, une thèse qui avait été formulée par ses chefs de file, par Helvétius notamment, et dans laquelle

1. Liguori estimait beaucoup sa réfutation des *Erreurs de Voltaire* et lui adressa de très vives félicitations (Lettres de janvier et mars 1778). Sait-on que celui qui, depuis la suppression de la Compagnie de Jésus, n'était plus que l'abbé Claude Nonnotte, traduisit les *Visites au Saint Sacrement* (Tannoia, liv. IV, chap. XLII), et qu'il leur composa une préface dont il reste quelque chose dans les éditions aujourd'hui courantes?

2. Il ne réussissait pas toujours à son gré. Ayant une fois manifesté l'intention de venir, tous les ans, faire un séjour à Ferney, on raconte que Voltaire répondit : « Don Quichotte prenait les auberges pour des châteaux ; l'abbé Coyer prend les châteaux pour des auberges. »

M. Brunetière[1] aperçoit l'erreur fondamentale du XVIIIe siècle, à savoir que le progrès moral et tout le bonheur de l'humanité sont, au fond, des questions d'administration publique. « Quel sera, disait-il, le vrai prédicateur ? Le gouvernement. Quand celui-là aura fait son devoir, je réponds des autres. »

Rien de plus contraire aux idées de Liguori que cette superstitieuse illusion. Sans doute elle contient une parcelle de vérité, et l'on aurait tort si, sous prétexte de prendre son contrepied, on méconnaissait l'influence désastreuse d'un mauvais gouvernement. Elle était bien sensible à Naples. On peut regretter que saint Alphonse ne lui ait pas prêté plus d'attention, qu'il ait semblé se désintéresser des réformes sociales et politiques, qu'il discute posément, et sans songer à autre chose qu'à les restreindre un peu, des pratiques alors courantes, et qui heureusement nous révoltent aujourd'hui[2]. Mais il a pleinement raison lorsqu'il répond à l'abbé Coyer que la meilleure police gouvernementale ne convertit pas les cœurs, que, même si elle semblait réussir, elle ne produirait qu'une régularité tout extérieure, une vertu de pharisiens. Et plus tard, dans un ouvrage[3] qui est

1. *Revue des Deux Mondes*, 1er août 1902, *L'erreur du* XVIIIe *siècle*.

2. Je veux parler de la torture comme mode d'information judiciaire et de la manière dont on préparait certains enfants au métier de chanteurs.

3. *La fidélité des sujets envers Dieu garant de leur fidélité envers le souverain* (1777).

presque le dernier qu'il ait publié, il montre que la religion seule pénètre jusqu'aux âmes, que la conscience d'un devoir religieux rend les peuples vraiment soumis, les rois vraiment justes. Il exhorte ceux-ci à favoriser de tout leur pouvoir la foi chrétienne, non sans les avertir que « le bon prince emploie plutôt le bon exemple que la force pour engager ses sujets à bien vivre », et que « Dieu veut être adoré par un cœur libre et non forcé ». Personne au XVIIIe siècle n'a été plus profondément pénétré de cette conviction que ce qui importe avant tout c'est de guérir les âmes, et que, pour toutes, la vraie voie du salut, c'est la foi chrétienne.

L'une des plus vives préoccupations de saint Alphonse durant le dernier tiers de sa vie fut certainement de défendre les fondements mêmes du christianisme contre des attaques dont il sentait douloureusement croître le nombre et la violence. De là de nombreux ouvrages : *Courte dissertation contre les erreurs des incrédules modernes, matérialistes ou déistes* (1756); *Évidence de la foi catholique démontrée par ses signes de crédibilité* (1762); *Vérité de la Foi, contre les matérialistes, les déistes et les sectaires, avec une réfutation d'Helvétius* (1767); *Réflexions sur la vérité de la révélation divine contre les principales objections des déistes* (1773); *Conduite admirable de la divine Providence dans l'œuvre de la Rédemption* (1775). Sans doute il ne faut pas s'attendre à trouver dans ces pages

l'empreinte d'un génie philosophique bien profond, bien original. D'ailleurs, depuis qu'elles ont été écrites, la position des problèmes a fort changé, et par suite ils exigent d'autres réponses. Mais pourtant, outre l'intérêt historique que présente tout ce qui renseigne sur le débat religieux au XVIIIe siècle, ne peut-on de ces réflexions consciencieuses dégager des arguments qui, présentés en langue de notre temps, porteraient encore? Ne voyait-il pas juste et ne savait-il pas prévoir celui qui, au temps de Voltaire et de Rousseau, écrivait : « Du déisme à l'athéisme la transition est très facile[1] »; ou encore : « Quand la foi faiblit, toutes les vertus faiblissent; quand la foi se perd, toutes les vertus se perdent[2] »?

Mais de l'œuvre dogmatique de Liguori la plus importante et la meilleure partie est consacrée à défendre l'intégrité de la révélation chrétienne et l'autorité qui a charge de la garder, de l'enseigner, de la définir. Il mène une lutte vaillante, inlassable, contre le jansénisme, le gallicanisme et les théories, connues sous le nom de fébronisme, par lesquelles un évêque suffragant de Trèves, Nicolas de Hontheim, avait prétendu annihiler la suprématie du Pontife Romain[3]. Il ne ménage pas sa

1. *Réflexions sur la vérité de la révélation*, chap. III, *in fine*.
2. *Évidence de la foi*, 2e partie, chap. I, *in fine*.
3. Dans un ouvrage signé *Justinus Febronius* et qui avait pour titre : *De statu Ecclesiæ et legitima potestate Romani Pontificis*, 1764, 5 vol. in-4°.

plume. A une *Dissertation sur l'autorité du Pontife Romain*, insérée en 1748, dans la première édition de la *Théologie morale* succèdent les *Vindiciæ pro suprema Romani Pontificis potestate contra Justinum Febronium* (1768), un grand *Traité dogmatique contre les hérétiques prétendus réformés* (1769)[1], trois volumes sur l'histoire et la réfutation des hérésies sous ce titre : *Triomphe de l'Église* (1772), enfin des *Dissertations théologiques et morales sur les fins dernières* (1776). Et même dans des ouvrages plus particulièrement destinés à nourrir la piété, comme les *Gloires de Marie* (1750) ou le *Grand moyen de la prière* (1759), il poursuit encore la réfutation d'erreurs doctrinales. Sa complète orthodoxie a été solennellement proclamée par l'Église. Ce n'est pas à dire que nous soyons tenus de croire à toutes les histoires extraordinaires dont quelques-uns lui reprochent d'abuser. Elles sont moins données comme des preuves que comme des exemples concrets, des illustrations expressives; et d'ailleurs « il faut bien se persuader, nous avertit saint Alphonse[2], que la puissance divine dépasse de beaucoup ce que nous pouvons comprendre avec les faibles lumières de notre intelligence ». Mais, dans toutes les questions qui se lient vraiment au *Credo*, son profond esprit de foi l'a guidé très sûrement. Les deux dogmes définis

1. Exposé des définitions du Concile de Trente, avec un appendice sur la grâce et un autre sur l'autorité des conciles.
2. *Victoires des martyrs*, 1re partie, préface.

au cours du XIXe siècle, l'immaculée conception de la Sainte Vierge et l'infaillibilité du Pape, étaient parmi ses thèses les plus chères. Il en est une autre, celle de la coopération de Marie à l'œuvre rédemptrice et à l'effusion de toutes les grâces, qui pourrait bien être, au dire de théologiens perspicaces[1], un dogme en formation.

Pour apprécier combien était opportun ce rappel à la religion surnaturelle et au christianisme intégral, il faut songer, non seulement à l'intensité des attaques qui venaient du dehors à l'Église, mais encore aux infiltrations qui la pénétraient de tous côtés et semblaient menacer d'éteindre sa flamme intérieure. C'est à une sorte de religion civile et de christianisme bourgeois que menaient les continuelles ingérences du pouvoir public dans les affaires de conscience, les influences jansénistes, le rationalisme utilitaire et satisfait, dont la contagion n'épargnait même pas le clergé. Suppose-t-on qu'un abbé Coyer fût seul de son espèce? Une impératrice très catholique, Marie-Thérèse avait cru devoir, au milieu du XVIIIe siècle, nommer une commission pour la réforme de l'enseignement théologique, sous l'inspiration de deux médecins hollandais ennemis de Rome et des Jésuites. Peu à peu l'enseignement théologique dans les universités de langue allemande s'imprégna d'un demi-protestantisme qui, à la fin du siècle, devait éloi-

1. Voy. la très belle étude du P. Bainvel, *Le dogme et la pensée catholique*, dans *Un siècle* (Paris, 1900).

gner d'elles Clément Hofbauer et Joseph Passerat, les deux grands propagateurs hors d'Italie de l'institut du Saint-Rédempteur. On sait avec quelle minutie Joseph II, que Frédéric de Prusse appelait « mon frère le sacristain », régentait le culte, déterminant l'ordonnance des processions et des pompes funèbres, le costume des madones, le nombre des cierges. Il n'exerçait pas une surveillance moins attentive sur les prédicateurs, leur recommandant de laisser la révélation pour prêcher agriculture, botanique ou hygiène. Croit-on que ces conseils ne fussent jamais suivis, en Autriche ou ailleurs? A des prêtres semblant presque honteux de nommer Jésus-Christ, on sent quelle leçon donnait celui qui, même dans ses ouvrages dogmatiques, laissait jaillir de son cœur des paroles comme celles-ci : « O Sauveur du monde, je vous rends grâce pour moi et pour tous les fidèles mes frères de ce que vous nous avez appelés et admis à vivre dans la vraie foi qu'enseigne la sainte Église catholique romaine.... Je vous remercie autant que je le peux dans ma faiblesse, et je vous prie de faire connaître à tous les hommes la beauté de votre sainte foi.... Combien peu d'hommes vivent dans cette foi!... Je vous en supplie, ô Dieu tout-puissant, ô infini et souverain bien, faites-vous connaître à tous, faites que tous vous aiment[1]. »

1. *Traité contre les hérétiques prétendus reformés.*

II

On connaîtrait bien mal la foi chrétienne si l'on imaginait qu'elle n'est qu'une spéculation. C'est une vie, et des œuvres ascétiques de Liguori se dégage cet enseignement, que, pour la nourrir, deux aliments sont constamment nécessaires, la prière et le sacrifice.

Saint Alphonse a été nommé l'apôtre de la prière, et c'est un titre qu'il eût accepté avec bonheur. Il pensait n'avoir rien écrit de plus utile que le court opuscule qu'il eût voulu faire parvenir à tous les chrétiens et qu'il avait intitulé : *Du grand moyen de la prière* (1759). La prière lui semble aussi nécessaire à la vie spirituelle que le pain à la vie du corps, l'humidité à la vie des plantes. Elle ouvre l'âme aux dons divins. Elle suppose et elle exerce ce qu'il considère, avec saint Bernard[1], comme la vertu capitale, celle qui fonde toutes les autres et qui seule les sauvegarde, celle qui, au dire de saint François de Sales, attire Dieu aussitôt, celle dont la valeur a été révélée au monde par les prodigieux

1. Voy. *Gloires de Marie*, et aussi *Pratique de l'amour envers Jésus-Christ*, et *la Religieuse sanctifiée*. — Le 4 avril 1780, Liguori écrivait encore, s'adressant à ses jeunes neveux : « Soyez humbles.... Faute d'humilité vous ne ferez jamais rien de vraiment bon.... Dieu résiste aux superbes; mais il traite les humbles avec miséricorde, il les regarde d'un œil de bonté, il en fait ses véritables amis. »

abaissements du Verbe incarné, l'humilité. Comment aura-t-on accès à la religion si l'on ne commence par se sentir petit et misérable devant ce que l'on entrevoit du divin, si l'égoïsme arrogant ne fléchit un peu pour faire place à la confusion du péché, au désir d'être pardonné et secouru? Et plus une âme recevra, plus vivement elle sentira la grandeur, la gratuité de la souveraine Bonté. Notre frêle moralité est constamment menacée, tantôt par la présomption, tantôt par le désespoir. Contre ces deux dangers, l'âme humble se trouve protégée, défiante d'elle-même, confiante en Dieu. Elle est moins exposée qu'aucune autre à succomber aux tentations, et, si elle a le malheur de succomber, moins prompte à s'étonner, s'irriter et se décourager. « Les âmes trop sûres d'elles-mêmes font trembler[1]. » Or, cette humilité, que saint Alphonse ne craint pas de proposer à tous comme le principal objectif, est vraiment si voisine de la prière que parfois l'une et l'autre paraissent vraiment se confondre. Il faut être humble pour bien prier, et l'on ne peut être humble sans beaucoup prier. Ce n'est donc pas faire dépendre le salut d'une condition arbitraire, en quelque sorte, et injustifiable, que de dire : « Celui qui prie se sauve, celui qui ne prie pas se damne. — Si vous priez, votre salut est assuré; si vous cessez de prier, votre perte est certaine. »

Montrant bien que la prière est la condition *sine*

1. Lettre du 2 janvier 1752.

qua non de la vie religieuse, à son début comme dans son développement, Liguori n'a-t-il point par là même jeté quelque lumière sur le problème toujours ouvert, et récemment agité, du rôle de la conscience et de la volonté dans la conquête de la foi? Il dispose à comprendre que le premier devoir de l'âme qui s'éveille à la notion de Dieu, c'est de tendre, en quelque sorte vers Lui, de Le chercher, de Lui faire appel. Si l'on se détourne, si l'on s'enferme dans sa suffisance orgueilleuse ou indifférente, on se rend coupable d'une faute qui justement aura des suites. Celui qui refuse de regarder ne peut voir. Ne faut-il pas dire aussi que celui qui refuse de prier ne peut croire? « Les vérités éternelles sont des choses spirituelles, que l'on ne voit pas avec les yeux du corps, mais seulement avec ceux de l'âme. Celui qui ne prie pas ne les voit pas[1]. » L'auteur de ces lignes, sans se donner des airs de profond penseur, sans quitter son habituelle simplicité de ton, s'est montré là clairvoyant psychologue, comme lorsqu'il indique l'asservissement qui résulte des habitudes mauvaises, et ce que chaque péché porte avec soi d'aveuglement[2].

1. *Réflexions pieuses sur divers points de spiritualité*, XIV.

2. *Préparation à la mort*, XXII. — Il ne manquait pas non plus de finesse le directeur qui écrivait à une religieuse : « Demandez conseil afin de connaître et d'embrasser la vérité qui vous sera montrée, non dans l'intention arrêtée de vous faire donner raison » (mars 1733) ; — ou à une autre (sept. 1767) qui avait peur des revenants : « Les morts s'occupent de leurs affaires et ne songent nullement

Au point de vue théologique, l'enseignement de Liguori sur la prière se rattache à toute sa doctrine sur la grâce, et lui apparaissait comme la meilleure solution de difficultés qui, autrement, lui eussent semblé presque inextricables. Comment en effet concilier d'une part la souveraine efficacité (*ab intrinseco*), affirmée par des textes décisifs, de grâces auxquelles on ne résiste pas, mais qui ne sont certainement pas accordées à tous les hommes, et d'autre part la volonté de sauver tous les hommes, volonté qu'il faut prêter, en dépit des jansénistes, au Christ Rédempteur? C'est qu'il y a une grâce suffisante (*ab extrinseco*), commune à tous les hommes, la grâce de prier, au moyen de laquelle, si l'on y correspond, on obtient toutes les autres grâces dont on a besoin pour arriver au ciel. Nul ne peut donc se plaindre de n'avoir pas eu la faculté de se sauver. Saint Alphonse dans cette théorie n'entend que commenter la formule, si vigoureuse et si pleine, que le Concile de Trente a empruntée à saint Augustin : *Deus impossibilia non jubet, sed jubendo monet, et facere quod possis, et petere quod non possis, et adjuvat ut possis.*

S'étonnera-t-on que celui qui sentait si profon-

à nous apparaître : ne pensez plus à ces imaginations, et, je vous l'assure, vous n'aurez dans votre cellule ni morts ni démons. » L'un des plus pieux ouvrages de Liguori, *La religieuse sanctifiée*, se termine à peu près ainsi : « L'amour-propre a des racines trop profondes en nos cœurs pour que nous puissions l'arracher : tâchons du moins d'en couper les pousses. »

dément ce que vaut la prière ait tenu en très haute estime la vie contemplative ? Il la regardait comme le plus bel hommage que la terre puisse rendre à Dieu, et comme l'une des plus grandes forces qui puissent lutter contre le mal, secourir et sauver les pécheurs. Mais dans toutes les vies chrétiennes il voulait faire place à l'oraison. Il ne la réservait nullement aux gens de culture ou de loisir. Il la croyait praticable et indispensable au peuple ; il prescrivait à ses missionnaires de la lui enseigner, sans se contenter des prières vocales qui ne sont trop souvent qu'une routine machinale, dont l'esprit est absent. On appelle oraison, tout simplement, la prière de l'âme qui s'est vraiment mise en présence de Dieu, qui Lui parle et qui L'écoute. Pour cet exercice, saint Alphonse ne l'astreint pas à une méthode trop rigide. Il la laisse s'abreuver assez librement dans la méditation, sous le regard du Maître. Il la compare gracieusement[1] à une colombe, qui boit quelques gouttes dans un clair ruisseau et puis qui lève les yeux au ciel. Voici les conseils qu'il donne : « Voyez ce qui vous attire davantage, et méditez sur ce point-là. — Cherchez à vous unir à Dieu par la volonté, mais toujours par des actes suaves et sans contrainte. Lisez un peu, puis laissez le livre. — Quand l'âme se sent touchée de quelque pieux sentiment, on doit cesser de lire et s'occuper de recueillir les fruits de la

1. *La Religieuse sanctifiée*, XV.

méditation : affections (avec douceur et sans contention), prières, résolutions[1]. » — Affections et prières, voilà ce qu'il n'a jamais omis de suggérer dans ses livres de dévotion, et ce qui peut les rendre bienfaisants. Le P. Olivaint disait avoir mieux compris, à cette école, le rôle de la prière dans la méditation. Liguori souhaitait que l'on y multipliât surtout les actes de contrition et les actes d'amour, ces chaînes d'or qui relient l'âme à Dieu. De l'oraison ainsi entendue on comprend qu'un quart d'heure suffise pour apaiser tout mouvement de haine ou d'amour déréglé[2], et qu'il ait pu être écrit : « Celui qui la pratique ne peut pas, en même temps, s'adonner au péché ; ou il abandonnera l'une, ou il renoncera à l'autre ; l'oraison mentale et le péché ne peuvent pas demeurer ensemble[3] ».

Saint Alphonse était intimement convaincu que, séparée de la mortification[4], l'oraison ne saurait être ni sérieuse ni durable, et qu'elle expose aux illusions. Il se plaisait à montrer que le sacrifice écartant les obstacles, faisant place dans l'âme, prépare les voies à l'amour; qu'à la suite de cette vertu toutes les autres entrent facilement, et qu'il est indispensable de s'essayer à sa pratique pour

1. Lettres du 26 août 1734, de février 1736 et du 10 décembre 1742.

2. *Neuvaine du Saint-Esprit*, IV.

3. *La religieuse sanctifiée*, XV.

4. Voy. *Selva*, 2e partie, chap. VIII, *La religieuse sanctifiée*, *La pratique de l'amour envers Jésus-Christ*, chap. V, XIV, XVII.

suivre vraiment les traces du divin Crucifié. La vie chrétienne peut-elle se concevoir autrement que comme une « vie entrelacée de fleurs et d'épines[1] » ? Comment s'étonner que la terre soit un lieu de souffrance, si c'est un lieu d'épreuve et de mérite ? Lorsque l'on ne veut point accepter de souffrir ici-bas, inutile de songer à la vertu[2], et surtout à la sainteté. « Celui qui aime Jésus-Christ aime les souffrances. » Voilà d'austères leçons pour ce dix-huitième siècle, auquel fut envoyé d'ailleurs, en Italie aussi, un autre grand apôtre de la Croix, le fondateur des Passionnistes.

Il arrive parfois que les adversaires du christianisme lui reprochent précisément cette sorte de glorification, qu'ils jugent inhumaine et malfaisante, du détachement, du sacrifice et de la souffrance. Sans doute on peut estimer que, dans les termes et même dans la pensée, Liguori dépasse quelquefois la note juste, lorsqu'il met en garde contre l'attachement excessif qui lierait aux parents, à la famille. On ne doit pourtant pas oublier que, dans une certaine mesure, cette attitude de défensive un peu raide s'expliquait alors par la nécessité d'opposer une barrière aux envahissements de la vie mondaine dans la vie cléricale et religieuse ; que pratiquement saint Alphonse témoigna une affec-

1. Lettre du 2 avril 1755.

2. Car certainement il ne manque pas, en notre nature non ordonnée, de tendances à refréner, d'appétits à contrarier.

tion dévouée à tous les siens, leur abandonnant généreusement (1770) une part de grosse succession qui lui eût été fort utile, les suivant avec une constante sollicitude, les aidant de ses prières, sans épargner les conseils, donnés parfois avec une vive franchise ; qu'il ne méconnaissait pas enfin, et qu'il avertissait, que le détachement vraiment méritoire est celui qui consiste à se déprendre de soi-même, de sa propre volonté, les autres sortes de détachement ne coûtant guère à certaines natures. Sans doute il se peut que la recherche des mortifications prenne çà et là des formes qui choquent, et s'égare en déviations qui ne sont pas à louer. L'ascétisme n'est pas plus que le mysticisme à l'abri de toute fausse application. Mais comment condamner, au fond, les vaillants qui cherchent dans cette noble voie une solution à l'inévitable problème de la douleur? En tout cas, ceux qui prenant l'offensive vont droit à elle, et l'embrassent, en quelque sorte, afin de prouver à Dieu et aux hommes que leur amour est plus fort qu'elle, ceux qui, dédaigneux de leurs propres peines, sont d'autant plus pitoyables et charitables aux peines du prochain, ceux-là se montrent sûrement les vrais serviteurs du Christ et les frères de ses martyrs[1].

Dans la vie de frère Gérard Majella (1726-1755), l'humble disciple de Liguori dont l'Église a auto-

1. Liguori a montré les fortes leçons de vaillance qu'ils nous donnent dans ses *Victoires des martyrs des premiers siècles et du Japon* (1775).

risé le culte[1], au milieu du récit d'humiliations et de tortures dont plus d'un lecteur éprouverait une impression pénible de malaise et de révolte, on rapporte que, veillant une nuit devant le Saint Sacrement, cet amant passionné de la souffrance entendit son Maître lui murmurer, avec une tendre familiarité, ce mot de reproche : « *Pazzarello* (petit insensé) ! » Et Gérard s'enhardit à répondre : « Vous êtes plus insensé encore, ô mon Jésus, vous qui demeurez ici emprisonné pour moi. » Ainsi la souffrance est toute pénétrée d'amour. Elle sert à le témoigner et à l'exercer. On peut bien dire avec le maître de frère Majella : « O belle souffrance, ô bel amour, que d'aimer en souffrant, et de souffrir en aimant[2] ! »

Une vie mortifiée n'est donc pas une vie attristée. Avec son immense labeur, avec sa sévérité presque ombrageuse à l'égard de tout ce qui expose à pécher contre la pureté, saint Alphonse ne pouvait réserver dans son existence une grande part au rêve poétique, ni à l'art. Il ne paraît pas cependant avoir été insensible à la beauté des spectacles qu'offrent la campagne, la mer et le ciel. Elle se reflète parfois dans ses œuvres, et il lui semble qu'elle élève vers Dieu l'âme qui sait voir[3]. Il aima la musique en vrai connaisseur, composant pour ses pieux can-

1. Décret du 9 juin 1877.
2. Lettre de septembre 1767.
3. Voy. *Manière de converser avec Dieu*, et dans l'*Évidence de la foi, réflexions pour tirer parti des choses visibles.*

tiques des mélodies qui ont été longtemps chantées par le peuple napolitain et dont un *duetto*[1] nous est parvenu qui nous charme encore. Mais surtout il recommandait d'éviter l'humeur morose et maussade. Il prêchait d'exemple, gardant sans cesse un aimable enjouement, qui ne le quitta guère que momentanément, en son extrême vieillesse, au cours d'une épreuve particulièrement cruelle. Même aux heures de sécheresse et de désolation, il ne voulait pas que l'on se laissât trop assombrir et abattre. Dans sa correspondance[2] abondent les avis tels que ceux-ci : « Dilatez votre cœur par la pensée de la bonté de Dieu et des mérites de Jésus-Christ. — Laissez-vous mener comme il plaît à Dieu. Prenez patience. — Faites-vous violence pour ne pas manifester de mélancolie en présence de vos sœurs. Tâchez de vous montrer joyeuse, autant que faire se peut, et soyez obligeante pour tout le monde. — (La mort est proche.) Je désire que vous alliez au-devant d'elle avec un visage joyeux et non en pleurant. Le Dieu que nous servons est un bon maître. — Dilatez votre cœur. Nous avons affaire à un Dieu qui dé-

1. De ce *Chant de la Passion* édité par le P. Bogaerts dans son *Saint Alphonse musicien et la réforme du chant sacré* (Lethielleux, 1899) et tiré à part, M. Camille Bellaigue, dans ses *Silhouettes de musiciens*, écrit : « Ce duo, que précède un pathétique et pittoresque récitatif, est du style le plus pur. Touchant et brillant à la fois, il est beau comme une *Pieta* de marbre, de cette beauté italienne, encore à demi antique, et que n'altère pas la douleur. »

2. 30 janvier 1747, 30 mai 1751, 5 juillet 1753, 14 juillet 1776, 5 décembre 1783, 30 août 1784.

borde d'amour : vouloir délibérément se défier de Lui est une chose insensée. — Soyez joyeuse, et fuyez la mélancolie comme une peste. »

Si l'austérité personnelle reste l'un des traits les plus marquants de Liguori, ce n'est pas, semble-t-il, sans quelque dessein providentiel. En voyant cet émule des plus rudes pénitents s'obstiner et s'ingénier à se faire cruellement souffrir jusqu'en ses maladies et en son extrême vieillesse, on est tenté de crier grâce; on se demande, déconcerté, pourquoi il fut soumis à de si longues et si dures épreuves. Mais lorsque l'on réfléchira que ce saint devait lutter contre le rigorisme janséniste, et par suite être inévitablement accusé de morale relâchée, peut-être ne jugera-t-on pas inutile qu'il ait offert, aussi fortement accusée, cette empreinte d'héroïque sacrifice.

III

Croyant profondément au Christ sauveur et à son Église, sentant profondément la misère humaine, il était inévitable que Liguori eût vivement à cœur de propager l'usage des sacrements. Mais à part le baptême dont peut bénéficier le plus petit enfant, avant aucun éveil de la raison, ils n'agissent pas tout seuls, sans rien exiger de qui les reçoit. Quelles dispositions devront être requises? C'est ce que le prêtre aura sans cesse à examiner, spécialement à

propos des sacrements qui, pouvant être conférés plus d'une fois et ne supposant pas des circonstances exceptionnelles, offrent à la vie chrétienne son aliment régulier, la Pénitence et la Communion. Avec des dispositions médiocres, on ne profitera guère de leur vertu, et ce serait une insulte sacrilège à la divine Bonté que de s'approcher d'eux avec des dispositions mauvaises. Faut-il donc les réserver aux parfaits, suivant la formule janséniste, *sancta sanctis*? Combien plus volontiers saint Alphonse eût adopté une autre formule, chère au cardinal Gousset, et certainement plus conforme aux miséricordieux desseins du Rédempteur, *sacramenta propter homines*! « Je sais bien, disait-il[1] de l'Eucharistie, que les anges n'en sont pas dignes, mais Jésus-Christ a daigné l'accorder à l'homme pour le soulager dans ses misères. » Il gémissait de voir le « sang de Jésus-Christ méprisé et foulé aux pieds » par des gens se prétendant appelés à rendre au christianisme sa pureté primitive. Pendant que ceux-ci élevaient des barrières à peu près infranchissables entre les âmes et les sources de la grâce, d'autres, pour absoudre le pécheur, ne lui demandaient vraiment point assez. L'auteur de *Selva*, qui les jugeait plus nombreux, ne trouvait pas que ce fût une compensation. Ni rigoristes, ni laxistes ne savent bien user des sacrements.

C'est afin d'éviter ces deux écueils, afin de ne

1. Tannoia, liv. IV, chap. XXXIV.

pas marcher lui-même au hasard, et de guider sûrement ses missionnaires que le fondateur des Rédemptoristes a entrepris d'établir une théologie morale. Recommandant à ses religieux ce long ouvrage, qui lui a valu et lui vaudra tant de peine, il écrit avec conviction : « Je ne l'ai pas composé pour le public ni pour m'attirer des louanges.... Dieu sait ce qu'il m'a coûté d'ennuis ![1] » Nous croyons sans peine que l'on n'assume pas de gaieté de cœur et pour son plaisir une pareille besogne. C'est une tâche bien peu attrayante en elle-même que celle d'explorer par la pensée toutes les misères morales de l'humanité et de compulser les opinions de précédents explorateurs. Mais, de plus, Liguori affrontait ainsi, inévitablement, les critiques injustes, ironiques ou passionnées, les épineuses et interminables controverses, se mêlant, alors surtout, d'âpres hostilités d'écoles et d'ordres. Il ne recula devant rien[2] : il avait conscience de remplir un laborieux devoir. Et son œuvre n'a pas été vaine. Si elle n'avait pas été faite, ne croit-on pas qu'il y aurait eu, et qu'il y aurait encore, aujourd'hui,

1. 8 août 1754.

2. C'est ainsi qu'il eut à prendre plusieurs fois la plume pour soutenir un débat ardu sur la question du *probabilisme* et que, outre sa *Théologie morale* (1753) dont il donna neuf éditions, depuis sa première édition sous forme de commentaire à celle du P. Busembaum S. J. (*Adnotationes*, 1748) jusqu'à l'édition de 1785, il publia une *Instruction pratique pour les confesseurs* (1755) traduite en latin sous le titre d'*Homo apostolicus* (1762) et le *Confesseur des gens de la campagne* (1767).

moins d'âmes trouvant dans la vie chrétienne l'apaisement et le soutien que donnent ses secours surnaturels? Il faut lui garder quelque reconnaissance.

Ce n'est pas ici le lieu d'exposer, ni même de résumer ce que l'on peut dire pour ou contre le magistère moral de l'Église, pour ou contre la casuistique. Il est difficile de contester que les solutions adoptées par Liguori ne soient généralement inspirées par une sagesse ferme et douce. Sans doute, on ne saurait assurer qu'il n'ait jamais proposé de décision contestable, et, d'ailleurs, lui-même pensait s'être trompé plusieurs fois, puisqu'il a remanié à plusieurs reprises ses opinions sur plus d'un point. Mais les espèces que ses censeurs lui reprochent le plus communément[1] sont-elles vraiment bien scandalisantes? — Lorsqu'on l'accuse d'autoriser l'homicide sous prétexte qu'il se refuse à condamner ceux qui, en cas de légitime défense, donnent la mort à leur agresseur, on confond trop, comme Pascal d'ailleurs dans sa treizième Provinciale, l'assassinat avec le meurtre qui peut être excusable. — Quant à l'adultère de la femme, veut-on sérieusement obliger celle-ci, sous peine de refus des sacrements, à répondre affirmativement au mari qui lui demande si vraiment elle l'a trompé? L'époux malheureux lui adresse là une question à ne pas poser, et la franchise absolue de l'épouse pourrait avoir des conséquences trop dangereuses,

1. Ce sont celles qu'indique notamment M. Boutroux dans son *Pascal* (1900), p. 199.

même ailleurs que chez le peuple et en Italie. — Reste le cas du serment dont la sincérité n'est qu'apparente et sauvée, pour la forme seulement, par la célèbre combinaison des restrictions mentales. Lorsqu'il y a des raisons légitimes de ne pas divulguer la vérité, Liguori autorise bien, sauf en justice, à répondre et même à prêter serment avec équivoque, ou restriction non purement mentale [1]. Il trouve qu'entre l'équivoque et le mensonge la différence est notable. On peut n'être pas de son avis. Il semblerait plus franc d'oser dire que, dans certains cas, le mensonge est permis, que la vérité peut et doit même parfois être refusée [2]. A l'égard de l'équivoque, nous partageons volontiers la répugnance de saint François de Sales, qui trouvait que par cet artifice on tente de canoniser le mensonge. Et c'est à ce propos aussi que Newman écrivait que, malgré tous les mérites du caractère italien, il aimait mieux, en ces questions, le caractère anglais. Mais, en somme, on ne peut guère reprendre ici qu'un procédé de justification trop formaliste, trop pareil aux fictions, plus ou moins ingénieuses, dont usait parfois le droit romain. La solution, en elle-même, est inattaquable. Et ceux-là nous inspirent une respectueuse admiration qui

1. La restriction purement mentale, que Liguori interdit, est celle qui ne laisserait au prochain aucun moyen de reconnaître l'équivoque.

2. Voy. G.-L. Fonsegrive, *Éléments de philosophie*, 1891, t. II, p. 475 et suiv.

l'appliquèrent durant la tourmente révolutionnaire de la fin du XVIIIe siècle, cachant des proscrits et refusant de les livrer. Ajoutez que, pour son usage personnel, Liguori professa toujours la plus vive horreur du mensonge.

Dans les nombreuses questions qu'il étudie, Liguori rapporte constamment les avis des casuistes les plus autorisés, avis parfois divergents, et qui permettent alors de mettre en jeu la fameuse théorie du probabilisme. Il ne faut pas exagérer son importance[1]. Elle ne dispense pas le chrétien d'user de sa conscience et de sa raison, qui généralement lui montreront bien son devoir. Elle ne supprime pas le principe fondamental que l'on est sûr de mal agir en n'agissant pas de bonne foi. Elle est faite pour les confesseurs chargés de juger au tribunal de la Pénitence et ne trouvant pas dans l'examen de la question en elle-même de motifs décisifs pour fixer leur conviction. Elle leur dit qu'en cas d'incertitude ils ne doivent pas condamner, qu'ils peuvent conseiller le plus parfait et surtout le choisir pour eux-mêmes, mais non l'im-

1. On fait, me semble-t-il, une trop grande place à cette question. Aussi de la littérature assez abondante dont elle est l'objet depuis quelques années, me contenterai-je d'indiquer l'ouvrage bien informé du P. Le Bachelet, *La question liguorienne, probabilisme et équiprobabilisme* (Paris, 1899). On trouvera en latin un exposé bref et précis du système de Liguori dans une dissertation (1882) de Mgr Kiss, professeur à l'Université de Budapest. Mais sur cette question se heurtaient deux tendances contraires, deux esprits opposés.

poser toujours à autrui, que loi douteuse n'oblige pas. Sur le degré de probabilité qui permet de suivre une opinion, plusieurs systèmes ont été défendus : l'un exige que la probabilité soit plus forte (*probabiliorisme*) ; l'autre qu'elle soit égale à la probabilité de l'opinion contraire, égalité dont il n'est guère facile, pratiquement, d'avoir la certitude (*équiprobabilisme*) ; un troisième enfin se contente d'une probabilité sérieuse (*pur probabilisme* ou *minusprobabilisme*)[1]. Ayant reçu de ses premiers maîtres un enseignement probabilioriste, Liguori passa, sous l'influence de Mgr Falcoia et de l'expérience du ministère sacerdotal, à un probabilisme plus large, qu'il restreignit ensuite pour se fixer dans ce que l'on pourrait appeler un probabilisme modéré.

Sans doute il ne faut pas trop s'attarder à la casuistique ; elle ne serait pas sans dangers si elle prétendait s'isoler de notions plus riches et se suffire à elle-même. Mais certainement, pour Liguori, elle n'indiquait nullement à la vie morale son terme ; elle réglait ses commencements et elle

1. On a cherché abusivement à interpréter comme une condamnation du probabilisme un décret d'Innocent XI (26 juin 1680) qui prescrivait aux Jésuites de laisser dans leurs maisons défendre le probabiliorisme. Voy. *Études religieuses*, 20 mars 1901 et 20 juin 1902. L'Église a certainement condamné le laxisme et le tutiorisme. Et il est bien entendu, même pour les probabilistes, que l'on ne saurait se contenter de probabilité lorsqu'il est question de validité de sacrements ou d'actes dangereux pour le prochain.

avait précisément pour objet de préparer, en l'usage des sacrements, ce qui aide à monter beaucoup plus haut. L'institution sacramentelle en effet, qui, lorsque l'on ne méconnaît pas son véritable caractère, « est un moyen, non un but, un auxiliaire, et non un équivalent de la vertu[1] », offre de merveilleux ferments de progrès. C'est vrai de l'Eucharistie surtout, qui donne non seulement la grâce de Dieu mais le Christ lui-même. Saint Alphonse souhaitait que la communion fût fréquente, hebdomadaire[2], pour tous les chrétiens de bonne volonté[3].

Croit-on qu'elle soit conciliable avec les marchandages mesquins, et que l'auteur de la *Voie du salut*[4] déclare dangereux, de ceux qui entendent se sauver au meilleur compte possible, donner le moins possible, s'interdisant seulement, et bien à regret, les actes qui leur sembleraient exposer à de trop grands risques? La simple préparation qu'il prescrit avant d'approcher de la table sainte

1. Mgr d'Hulst, *La vie surnaturelle en France au* XIXe *siècle*. La même pensée a été développée par le P. G. Tyrrell, dans son *External religion. its use and abuse* (1899) dont M. Augustin Leger vient de donner une traduction française.

2. On sent avec quel cœur saint Alphonse eût approuvé et béni le R. P. Coubé pour son beau livre sur *La communion hebdomadaire* (1899).

3. Pas pour ceux qui vivent en païens (*qui gentiliter vivunt*).

4. Ouvrage composé en 1767 et traduit pour la première fois en français (1832), par l'abbé G..., le futur Dom Guéranger.

élargit l'âme, en la dégageant un peu de ses attaches égoïstes, en la pénétrant du désir de s'unir à Dieu et d'avancer dans son amour. Si vous préférez vous abstenir, êtes-vous sûr de ne pas céder à la crainte secrète de vous sentir demander des efforts et des sacrifices qui vous coûteraient? Lorsque l'on souhaite profondément sortir de sa misère et trouver le Rédempteur, on accueille les secours qu'Il offre, même quand leur incompréhensible générosité déconcerte. Et il y a dans cette acceptation tendrement empressée et reconnaissante plus d'humilité vraie, c'est-à-dire plus de vraie religion, que dans tous les raisonnements d'Antoine Arnauld ou des moralistes contemporains pour discréditer l'usage des sacrements.

IV

Rien ne révoltait plus vivement ni plus justement Pascal que la prétention qu'il imputait à certains casuistes, d'ouvrir le ciel, au moyen des sacrements, en dispensant d'aimer Dieu. Voilà un reproche que ne mérite certes pas saint Alphonse. « Comme Dieu, dit-il[1], n'est que charité, Il veut que sa loi soit toute remplie de cette vertu. Jésus-Christ, qui est venu nous révéler cette loi d'amour, a donné lui-même l'exemple.... C'est dans l'Église

1. *Vérité de la foi*, 3e partie, chap. I. — *Neuvaine au Cœur de Jésus*. — *De l'amour divin*. — *Théologie morale*.

catholique qu'on trouve le véritable amour envers Dieu et envers le prochain. — L'amour de Jésus-Christ devrait être véritablement la principale et presque l'unique dévotion du chrétien. — Pour avancer dans la perfection, exercez-vous surtout à l'amour divin. — Si vous voulez aller au ciel, aimez Dieu de tout votre cœur. » On pourrait aisément multiplier les citations de ce genre. Et la profondeur de sincérité avec laquelle Liguori est pénétré de ces sentiments est indéniable, même quand leur expression, n'échappant pas au mauvais goût italien, manque de concision et de sobriété, paraît un peu mièvre, précieuse ou fade. Pour savoir qu'il conçoit le christianisme comme une religion d'amour, il suffit d'avoir ouvert un de ses livres de piété[1], dont plusieurs sont justement très répandus, dont d'autres encore mériteraient d'être souvent médités. Ils exhalent parfois un parfum d'*Imitation*, « livre d'or », écrivait Liguori[2], et dont il se plaisait à lire un peu tous les jours, n'étant nullement de ceux qui dédaignent ce bréviaire traditionnel de vie intérieure. A presque tous on mettrait volontiers

1. *Visites au Saint Sacrement* (1745). — *L'amour des âmes, ou réflexions et affections sur la Passion de Jésus-Christ* (1752). — *Préparation à la mort, considérations sur les vérités éternelles* (1762). — *Manière de converser avec Dieu.* — *Conformité à la volonté de Dieu* (1761). — *Voie du salut* (1767). — *Pratique de l'amour envers Jésus-Christ* (1768). — *Réflexions sur la Passion. Réflexions pieuses* (1773). — *Petit traité de l'amour divin* (1775), etc.

2. Lettre du 10 octobre 1787.

comme épigraphe cette remarquable formule, que saint Ignace donne pour programme à ses religieux durant la troisième année de leur probation, *in scholâ affectus, pour apprendre à aimer*. Même quand il parle de l'enfer, un sujet qu'il n'évite pas, Liguori le présente assez volontiers comme une manifestation de l'amour divin, ce qui semble paradoxal et s'explique cependant un peu, en observant que cette menace aide notre faible volonté à refréner nos mauvais penchants[1], puis que l'effroyable gravité de la sanction nous fait soupçonner l'inappréciable valeur du don refusé. C'est pourtant à d'autres considérations qu'il a généralement recours pour aviver la charité.

L'auteur de l'*Amour des âmes, ou réflexions et affections sur la Passion*[2], rapporte avec quel feu sainte Thérèse s'élevait contre l'opinion de certains écrivains qui conseillaient d'éviter les trop longues méditations sur la Passion comme un obstacle à la contemplation de la Divinité. « O Seigneur de mon âme, s'écriait-elle, Jésus crucifié, rien qu'à me souvenir de cette pensée, il me semble que je pèche. Serait-ce possible que vous, Seigneur, me fussiez un obstacle à un plus grand bien? Et d'où me viennent tous les biens, sinon de Vous? » Elle

1. Fallait-il pourtant aller jusqu'à dire : « Si l'enfer n'existait pas, y aurait-il de vrais adorateurs? » (*De l'amour divin*, § 1).

2. Certains traducteurs ont intitulé cet ouvrage : *Horloge de la Passion*.

ajoutait : « J'ai vu que, pour être content et pour nous faire de grandes grâces, Dieu veut que nous allions à Lui par la voie de cette très sainte humanité, dans laquelle sa souveraine Majesté nous assure avoir mis ses complaisances. » Cette voie, en effet, est celle qu'Il a prise pour venir au-devant de nous et pour gagner tous les cœurs. Si nous n'avions de Dieu qu'une notion abstraite et philosophique, qui sait combien d'esprits pourraient arriver à l'aimer vivement? Mais revêtu de notre chair, et étant descendu habiter parmi nous, Il se fait tendrement adorer de tous, petits et grands, ignorants et savants. Or, durant son passage sur terre, cette manifestation de sa bonté, de sa charité, n'a jamais été plus éclatante qu'au Calvaire. C'est donc là surtout qu'il est facile d'apprendre à aimer. Et l'on comprend sans peine que le culte de Jésus souffrant, de Jésus crucifié, ait été, pour saint Alphonse, l'une des dévotions fondamentales.

On sait avec quelle ferveur il prêchait aussi la dévotion au Saint Sacrement. C'est bien l'aspect le plus en vue et le plus caractéristique de sa piété. En dépit des jansénistes, il s'obstine et trouve sa joie à entourer l'autel de fleurs et de lumières. Ses heures les plus douces sont celles qu'il passe soit devant l'Hostie exposée, soit devant les tabernacles silencieux, tabernacles de bois ou de pierre, dans lesquels l'Hôte divin, se mettant à la portée de tous, comme la fleur des champs, demeure le jour, la

nuit, souvent seul et sans autre hommage que la faible lueur d'une petite lampe[1]. Poète[2], saint Alphonse n'a jamais été mieux inspiré que *pour Jésus sacramentellement enfermé dans le ciboire* : « Bienheureuses êtes-vous, ô fleurs, qui nuit et jour tout près de mon Jésus restez sans cesse, et ne le quittez pas toute votre vie, jusqu'à la fin.... Heureux êtes-vous, ô cierges, qui brûlez en l'honneur de votre Seigneur et du mien ; mon cœur voudrait être, comme vous, lumière et chaleur, et se fondre comme vous, se fondre de saint amour.... Heureux ciboire ! y a-t-il dignité ou béatitude comparable à la tienne, toi qui arrives à donner asile à ton Seigneur. Oh ! si ton office pouvait être confié un seul jour à mon pauvre cœur !... » Celui qui rattache, en quelque sorte, toute sa religion à la plus surnaturelle manifestation d'amour que le Christ ait confiée à son Église ne se laisse pas entraîner là par une pieuse illusion mystique. Il a vu juste. Lorsque M. Taine étudiait les manifestations du dévouement catholique et cherchait leur secret, il recueillit et rapporta[3] un témoignage très instructif et très autorisé. « Ce secret, disait-on, c'est Jésus-Christ, connu, aimé, servi, dans l'Eucharistie. » Et l'un des derniers enseignements du pape

1. *Préparation à la mort*, XXXV. — Voy. aussi *Réflexions pieuses*, XXXIV, et *Religieuse sanctifiée*, XVIII.

2. Le P. Reuss vient de donner une bonne édition de ses cantiques spirituels avec traduction en vers latins (*Carmina sacra S. Alphonsi Mariæ de Ligorio*, Romæ, 1896).

3. *Le régime moderne*, liv. V, chap. III.

Léon XIII aura été l'encyclique du 26 mai 1902 qui montre dans l'Eucharistie le centre de la vie chrétienne.

On suppose bien qu'un aussi aimant adorateur du Saint Sacrement ne devait éprouver aucune répugnance pour la dévotion au Sacré Cœur. Il la connut et l'accueillit avec un tendre empressement. Dans l'introduction des *Visites*, il parle des révélations de Notre-Seigneur à la sainte Visitandine de Paray. Il cite encore sœur Marguerite-Marie Alacoque dans l'une des plus belles méditations[1] de sa *Préparation à la mort*. Parmi les neuvaines qu'il composa, il en est une, de 1758, qui est dédiée au Cœur de Jésus. Il se disait sans doute comme le Père de Galiffet[2] : « Quand je me mets à méditer sur le mystère de l'Eucharistie, tout ce que je lis et tout ce que j'entends des grâces reçues par les âmes saintes, quelque extraordinaires qu'elles soient, cesse de me paraître incroyable. » Il vit avec bonheur, en 1765, Clément XIII autoriser et approuver solennellement cette dévotion. Comme il aurait béni Dieu de ses progrès au cours du XIXe siècle, place faite dans la liturgie de l'Église universelle à la fête du Sacré-Cœur (1836), béatification de Marguerite-Marie (1864), consécration

1. La 35e, sur Jésus dans le Saint Sacrement.

2. Dans son *Excellence de la dévotion au Cœur adorable de Jésus*, publiée d'abord en latin et à Rome en 1726. — Cité dans la belle *Instruction pastorale* du cardinal Perraud *sur le second centenaire de la mort de la Bienheureuse Marguerite-Marie* (1890).

par le Souverain Pontife du genre humain au Sacré-Cœur (1899)!

Saint Alphonse avait l'âme trop pénétrée d'une humble et tendre reconnaissance envers le Christ qui nous a tant aimés pour s'enfermer dans une sorte d'individualisme froid et orgueilleux. « On ne peut aimer Dieu, avertissait-il[1], sans aimer le prochain. » On sait avec quelle inlassable générosité il se dévoua au salut des âmes, se sentant particulièrement attiré vers les plus abandonnées ou les plus meurtries. L'Église a bien raison de rappeler, à la messe du 2 août, les paroles dites de son Maître divin : « Ma mission fut d'évangéliser les pauvres, de guérir les cœurs blessés[2]. » Mais, par un autre aspect encore, sa religion n'est pas individualiste. Il puise largement et avec bonheur dans la tradition catholique. Il se complaît à emprunter et à devoir beaucoup aux maîtres antérieurs de la vie spirituelle, à saint Bernard, à saint François d'Assise, à saint Bonaventure, pour qui la théologie est une science affective, à saint Philippe de Néri, spécialement à sainte Thérèse et à saint François de Sales.

Enfin on méconnaîtrait et on dénaturerait complètement la piété de Liguori si on ne la montrait dominée et illuminée par une figure qui est au-dessus des saints et qui resplendit comme une sorte d'aurore du Christ, la figure de la Vierge

1. *Religieuse sanctifiée*, chap. XII.
2. *Evangelizare pauperibus misit me, sanare contritos corde.*

Marie. Humble et glorieuse, absolument pure et bonne absolument, mère de Jésus et mère des hommes, elle est à la fois le refuge des pécheurs et la reine des âmes les plus blanches, celle qui sait avoir pitié, ayant profondément souffert, et l'annonciatrice de la céleste joie. Faut-il s'étonner de l'enthousiasme avec lequel le fondateur des Rédemptoristes commentait[1], en son honneur, une admirable prière qui exaspérait les Jansénistes, le *Salve Regina?* Est-ce une coïncidence fortuite si, dans les temps et dans les cœurs qui comprennent le mieux que le christianisme est une religion d'amour, on ne manque guère de rencontrer une dévotion très fervente à Marie? Au fond, ces deux dispositions s'appellent l'une l'autre, et nulle part leur intime connexité n'apparaît mieux que chez Liguori.

1. *Les gloires de Marie.*

CHAPITRE VI

ÉPREUVES FINALES

I

Les premières impressions qu'éprouva Liguori en se retrouvant au milieu de sa congrégation, dans le couvent de Saint-Michel, à Pagani, furent une joie délicieuse et une sorte de rajeunissement. « Je me crois en paradis », écrivait-il. La musique avait toujours été sa distraction favorite. Il se fit apporter ses anciens morceaux. On lui demanda de composer de nouvelles mélodies. « Oui, répondit-il, un *Libera* pour mes prochaines obsèques. » Quel contentement de rouvrir son clavecin, dont il s'était interdit de jouer depuis treize ans! « Maintenant que je ne suis plus évêque, disait-il, c'est bien permis. » Et durant les douze années de vie qui lui restent, à travers des épreuves dont nul n'aurait pu prévoir ni l'âpreté ni la durée, se placeront ainsi quelques éclaircies, rapides, clairsemées, faisant songer aux floraisons éphémères d'arrière-saison.

Des soucis que réservait à saint Alphonse, en son extrême vieillesse, l'institut qu'il avait fondé, les plus cuisants ne furent pas probablement ceux que causèrent des attaques venues du dehors, et auxquelles on était depuis longtemps habitué; mais pourtant elles se déchaînèrent alors plus acharnées que jamais, et jamais elles ne parurent plus près de ruiner l'œuvre si laborieusement commencée. « Nos adversaires, note le malheureux recteur dans sa correspondance de novembre 1775, redoublent d'efforts pour consommer notre perte. » Ils vont bientôt chanter victoire. Tanucci se montre décidément hostile, soit que le spectre de la mainmorte lui porte ombrage, même évoqué à propos d'un ordre aussi pauvre, soit qu'il se laisse impressionner par les anathèmes dont les austères moralistes de lettres et de salons accablent la race des casuistes et des jésuites. Il dessaisit la juridiction qui avait presque achevé l'instruction du procès Sarnelli, et qui allait donner raison aux Rédemptoristes. « Jolies nouvelles! écrit Liguori le 23 janvier 1776. Si elles se confirment, il ne nous reste d'autre espoir que Dieu; mais Dieu est plus puissant que Tanucci. — Un grand danger nous menace, explique-t-il en mai : peut-être allons-nous être chassés de toutes nos maisons et voir anéantir l'œuvre de nos missions. — Je me représente notre congrégation comme une petite barque au milieu de la mer, battue de tous côtés par les vents; et j'attends que Dieu nous fasse connaître

où il veut la conduire et l'arrêter définitivement. S'il veut qu'elle coule à fond.... bénie soit sa sainte volonté! » Ces dernières lignes venaient à peine d'être tracées, lorsqu'à la fin d'octobre le choc de la tempête fut soudain détourné par une secousse politique, qui ne put guère ne pas être considérée, à Nocera, comme providentielle. Tanucci qui s'opposait à l'entrée au conseil de la reine Marie-Caroline, bien qu'elle fût mère d'un dauphin depuis un an, était congédié. Le marquis della Sambuca, qui le remplaçait, ne devait pas sans doute mettre fin à tous les démêlés du gouvernement napolitain avec l'Église; mais il était moins hostile que son prédécesseur aux ordres religieux, et il fit signer, en mars 1777, une ordonnance royale rendant l'affaire Sarnelli au tribunal primitivement chargé de la juger[1].

Au cours de cette crise la pensée de Liguori s'était souvent reposée avec complaisance sur les maisons des États pontificaux. « Nos maisons du royaume de Naples, écrivait-il le 30 mai 1776, n'offrent que peu ou point de garanties pour la

1. Liguori ne regrettait pas que l'affaire traînât. « Le temps, disait-il, est un galant homme et il sert à merveille les intérêts des persécutés. » L'affaire traîna vingt ans environ, et le jugement définitif, qui intervint en août 1783, donna complètement gain de cause aux Rédemptoristes. Leur autre adversaire acharné, l'intendant Maffei, mourut en 1778, et les nombreux enfants qu'il laissa sans ressources furent généreusement secourus par les Pères qu'il avait si durement molestés.

stabilité. Elles ne forment point un seul corps, elles ne sont rattachées ensemble que par un pain à cacheter. Nous devons faire tous nos efforts pour les maintenir; mais, disons-le sans détour, si la congrégation ne franchit pas les limites du royaume, jamais elle ne sera une véritable congrégation. » Et, comme pour répondre à ses désirs, aux maisons de Scifelli et de Saint-Ange de la Coupole, viennent se joindre deux fondations nouvelles, l'une à Frosinone, dans la Romagne, en 1776, et l'autre à Bénévent même, dans l'ancienne maison des Jésuites, en 1777. Tant pour constituer ces établissements que pour leur obtenir l'approbation papale, le recteur ne néglige aucun détail, pas même les petits cadeaux[1] destinés à entretenir l'amitié d'un abbé dont les bons offices étaient utilisés à Rome.

L'année 1779 fut vraiment une année heureuse. Non seulement l'auteur de la *Théologie morale* fit paraître une huitième édition dans laquelle il avait pu préciser, sur ces délicats problèmes, sa pensée définitive[2]; non seulement sa sainteté sembla dominer un moment les forces naturelles, comman-

1. « Dès demain, écrit-il avec conviction le 3 décembre 1776, je donnerai commission à Naples, et je ferai acheter les huit jambons, quatre paires de fromages et une boîte de douceurs. Pour celle-ci, je la veux exquise..., du pain d'épices de choix fait par des religieuses, et autres choses semblables, par exemple un gâteau d'amandes grillées. »

2. La nuevième, qu'il donna en 1785, ne modifie pas la précédente.

der aux nuages du ciel et aux flammes du Vésuve ; mais encore un mémoire qu'il ne craignit pas d'adresser directement au roi obtint le décret du 21 août, approuvant expressément le gouvernement extérieur de la congrégation, autorisant chacune des quatre maisons du royaume à avoir son supérieur, sous la direction de Liguori, et à former de jeunes sujets. Les Rédemptoristes étaient si peu en défaveur qu'ils furent chargés officiellement de recommander aux fidèles une croisade contre les pirates barbaresques, croisade que Pie VI avait encouragée d'une bulle et d'indulgences, mais pour laquelle la marine des Deux-Siciles demandait des subsides pécuniaires.

On crut opportun de profiter des bonnes dispositions du gouvernement pour solliciter une approbation plus ample, qui mettrait définitivement la congrégation en sûreté. On voulut qu'une reconnaissance légale sanctionnât les statuts intérieurs consacrés par Benoît XIV, du moins ceux qui ne se heurtaient pas aux dispositions du décret de 1752 sur le régime des biens. On allait s'engager ainsi dans d'inextricables embarras. Il était nécessaire, pour éviter un déchaînement d'oppositions bruyantes, que la négociation fût menée dans le plus grand secret. Les Pères Majone et Cimino en furent chargés. Ils rapportèrent bientôt un projet, dans lequel ils disaient avoir respecté la substance de la règle. Confiant et ne jetant qu'un rapide coup d'œil sur un manuscrit difficile à déchiffrer,

Liguori, assisté du Père Villani, accepta ce travail. L'approbation royale lui fut accordée à la fin de janvier 1780. Lorsque les pièces revinrent à Nocera et furent lues cette fois, la consternation fut générale. Le règlement n'avait maintenu ni les vœux de religion, ni le serment de persévérance, ni l'autorité du recteur majeur. « On m'a trompé », disait douloureusement saint Alphonse, et il écrivait, le 10 mars : « Je cours risque de devenir fou.... Le nouveau règlement, œuvre du Père Majone, est presque en entier contraire à mes vues. » Et pourtant le Lundi saint suivant, 20 mars, il adressait à l'infidèle négociateur ce touchant appel : « Oublions tout le passé, mettons sous les pieds tout ce qui est arrivé. Je vous prie de vous en retourner dans votre maison de Ciorani, et, si cette maison ne vous plaît pas, choisissez celle que vous voudrez. Soyez sûr que je vous aimerai comme auparavant : vous le verrez par expérience. »

Pour réparer le mal, de suite on convoqua les représentants de la congrégation, deux par maison, en assemblée extraordinaire qui se tint à Pagani de mai à juin 1780, fixant les points essentiels à maintenir dans la règle ; et, afin d'obtenir une nouvelle approbation officielle d'un gouvernement décidément bienveillant, on entama des négociations, qui aboutirent à un plein succès, dès le mois de février 1781. On put espérer un moment que le trouble et les divisions allaient cesser. Mais sur la première difficulté s'en étaient greffées d'autres,

plus âpres encore, et qui, elles, ne faisaient que croître. Avec le Père François de Paule, visiteur des maisons de Frosinone et de Scifelli, les autres missionnaires des États pontificaux avaient immédiatement déclaré qu'ils garderaient la règle consacrée par Benoît XIV, même si les Pères napolitains adoptaient une règle arrêtée par leur roi. L'assemblée de Pagani, dans laquelle Liguori avait donné, puis, sur les instances générales, repris sa démission de recteur majeur, avait été orageuse. On avait, à Rome, éveillé les inquiétudes et les défiances du Pape, déjà très mécontent des continuelles ingérences du gouvernement napolitain dans les affaires ecclésiastiques. Le 22 juin 1780, Pie VI fit écrire aux Pères des maisons pontificales de tenir à leurs règles; le 4 août, il les affranchit de tout lien d'obéissance envers leurs supérieurs des Deux-Siciles et leur interdit de se rendre dans ce royaume; enfin, le 22 septembre, pressé par le Père Leggio, il nomma le Père François de Paule président des maisons situées dans les États de l'Église, et déclara les Pères des maisons napolitaines exclus de l'institut du Saint-Rédempteur, décision qui fut définitivement confirmée le 22 août suivant, sur les conclusions de la congrégation des évêques et réguliers.

On sent de quelle blessure dut saigner sous un pareil coup le cœur d'un vieillard qui entrait dans sa quatre-vingt-cinquième année et qui se voyait rejeté de la congrégation pour laquelle il avait tant

souffert depuis qu'il l'avait fondée, il y avait presque un demi-siècle. La fatale nouvelle lui fut annoncée un matin pendant qu'il se préparait à entendre la messe et à communier. Ne laissant paraître qu'un moment de stupeur, il reprit presque aussitôt son oraison et il reçut la divine hostie avec sa ferveur ordinaire. Après son action de grâces, il voulut faire sa promenade en voiture, comme d'habitude. Mais la tranquillité des choses, qui gardent leur aspect et leur train accoutumés, n'apaise pas la douleur, lorsqu'elle est toute fraîche. Il ne put contenir la sienne. Il éclata en sanglots. Il gémissait : « Secourez-moi, le démon veut me désespérer, secourez-moi, je ne veux pas offenser Dieu. » Plus tard pourtant il devait dire qu'au plus fort de cette crise, il ne croyait avoir offensé Dieu par aucune pensée volontaire de défiance, grâce au secours de la Sainte Vierge. Le soir même, bien qu'il fût brisé physiquement, on lui retrouva sa pleine sérénité.

Les deux tronçons de la communauté devaient vivre séparés durant treize ans. Deux chapitres furent tenus en 1783; l'un nomma coadjuteur à Liguori, avec future succession, le Père Villani; l'autre élut recteur le Père François de Paule. D'ailleurs il ne faut pas imaginer qu'entre ces groupes fraternels régnât généralement l'aigre animosité qu'amènent assez souvent les différends de famille ou les rivalités de corps. Certes l'âme généreuse et tendre de saint Alphonse eût été bien

incapable de nourrir ces sentiments-là. Il écrivait, le 8 octobre 1780 : « Mes Pères, qui résidez dans les États pontificaux, ne m'oubliez pas dans vos saints sacrifices, demandez pour moi la grâce d'une bonne mort... Je vous ai beaucoup aimés, tous tant que vous êtes. Le Seigneur a voulu cette division : que sa sainte volonté soit toujours adorée. » Il témoignait une joie sincère en apprenant les succès des dissidents et leurs nouvelles fondations. Lorsque Clément Hofbauer et un autre sujet autrichien, à la fin de 1784, furent admis au couvent de Saint-Julien à Rome, il prévit que ces premiers religieux de langue allemande propageraient l'institut par delà des monts. Et pourtant il traversait des heures d'accablante tristesse. « Je suis toujours dans l'obscurité, confessait-il le 4 janvier 1781 ; auprès de moi je n'ai personne qui me rassure. » — « Jamais, n'avait-il pas craint d'affirmer au Pape, le 15 décembre 1780, je n'ai aussi vivement souffert qu'en ces derniers jours de ma vie, les plus pénibles de tous. » Ce qui l'affligeait le plus c'est que, jusqu'à ce que le bref du 4 avril 1783 eût rendu aux missionnaires les pouvoirs spirituels extraordinaires dont ils jouissaient avant la séparation, leur apostolat se trouvait absolument paralysé, l'apostolat, avertissait Liguori [1], de six ou sept compagnies de missionnaires, qui pendant huit mois entiers sillonnaient les provinces des Deux-

1. Lettre au Pape, 15 décembre 1780.

Siciles et prêchaient cinquante missions par an, sans parler d'innombrables neuvaines et retraites données dans le cours de l'année aux personnes de toute condition. En dépit des plus cruelles angoisses l'héroïque patient ne céda pas une seule fois au plus léger mouvement de révolte. La prière qu'il se plaisait à réciter continuellement était la suivante : « Mon Dieu, ne permettez pas que je m'écarte d'une ligne de votre volonté ! » Et lorsque ceux qui le plaignaient accusaient la main qui l'avait frappé, il leur imposait silence, et répétait simplement ce qu'il disait naguère à propos des Jésuites, avec la même soumission : « Volonté du Pape, volonté de Dieu ! »

II

De pareilles afflictions n'étaient pas faites pour raffermir la santé chancelante du saint vieillard. Quoiqu'il n'aime guère à se plaindre, quelques phrases de ses lettres trahissent parfois ce qu'il souffre dans son corps infirme. Il décourage une religieuse qui veut lui envoyer des douceurs. « Je n'en désire pas, lui dit-il[1] ; j'en suis arrivé à ne pouvoir pas même goûter un biscuit. » L'année suivante[2], il parle d'une douleur de tête continuelle

1. 14 juillet 1776.

2. 2 janvier, 15 juillet et 2 décembre 1777. Souvent il lui fallait, pour garder un peu de lucidité, s'appliquer sur le front un linge mouillé ou une plaque de marbre.

qui lui interdit tout effort d'application, et du fauteuil sur lequel sont cloués ses membres perclus. On l'a prié de venir à Naples : « Ce n'est pas sérieux », pense-t-il ; les enfants accourraient en foule autour de son carrosse, pour voir si l'on traîne un vivant ou un mort. Il écrit le 19 août 1780 : « Ma vie est une mort qui se prolonge », et le 9 mars 1782 : « Je suis presque réduit à l'état de cadavre. » Et comme il a fallu, bien malgré lui, renoncer à ses anciens instruments de pénitence, il craint de mener une existence trop commode. Il s'ingénie à trouver et à pratiquer des mortifications nouvelles. C'est merveille qu'un tel martyre ait pu durer autant d'années.

Avant que sonnât l'heure de la délivrance, d'autres épreuves encore devaient torturer cette pauvre âme, jusqu'en ses fibres les plus profondes et les plus intimes. S'efforçant de rendre la paix intérieure à sa nièce Marie-Thérèse de Liguori, bénédictine dans un couvent de Naples, vers 1784, il lui parle à peine des innombrables scrupules dont il est lui-même poursuivi continuellement par le démon. Mais Tannoia est autrement explicite. « D'épaisses ténèbres, rapporte-t-il[1], obscurcirent son esprit, et un torrent d'iniquités vint alarmer son cœur. Il ne voyait en tout que péché et péril d'offenser Dieu : celui qui avait dirigé des milliers d'âmes, qui les avait consolées dans leurs peines, éclairées dans leurs doutes,

1. Liv. IV, chap. xxxv.

rassurées dans leurs craintes, était lui-même le jouet des tentations et des illusions du démon, au point qu'il en perdit la paix et la sérénité.... Il eut tout à endurer, révolte des sens, pensées de vanité, présomption, incrédulité. » Le Père Villani lui rappelant un jour le beau texte dans lequel Ezéchiel fait dire à Dieu : *Nolo mortem impii, sed ut convertatur et vivat*[1], « que de fois, s'écria-t-il, ne l'ai-je pas cité aux pécheurs pour ranimer leur confiance, et voilà que je l'avais oublié ! » Il connut dans leur plénitude les plus amères tristesses des vieux jours, non seulement la souffrance de se voir isolé, dédaigné, jugé en enfance et rabroué, mais aussi la mortelle angoisse de s'échapper à soi-même, en quelque sorte, de sentir s'en aller sa force, son calme, les vertus que l'on croyait acquises et qui paraissent sombrer dans l'obscurité, le trouble et l'impuissance. La prière même ne lui apportait plus aucun réconfort. « Je m'adresse à Dieu, gémissait-il[2], et, à chaque parole que je dis, il me semble que Dieu me rejette. » Ces tourments se prolongèrent à peu près dix-huit mois, en 1784 et 1785. « Je souffre un enfer », disait-il à un visiteur qui s'étonnait de ne plus lui retrouver alors sa constante gaieté.

Cependant, jusqu'au bout, il demeura fidèle, dans toute la mesure de ses forces, à l'accomplissement

1. Je ne veux pas la mort du pécheur, je veux qu'il se convertisse et qu'il vive.

2. Les vies de saint Grégoire de Naziance et de saint François de Sales lui furent alors une lecture bienfaisante.

de ses tâches ordinaires et de ses exercices pieux. Il n'était pas de ces gens fiers qui dédaignent les petites occasions de pratiquer la vertu, se réservant pour les grandes. Ces dernières sont rares, et, d'ailleurs, est-on sûr qu'elles trouvent prêts ceux qui auront négligé les premières? Pour lui, reprenant une pensée familière à saint Jean Berckmans [1], il se plaisait à répéter : « Je ne veux pas de grandes choses : si peu que ce soit, pourvu qu'on soit constant. » Il continua ses conférences du samedi à ses religieux jusqu'en novembre 1780 : la dernière fut consacrée à l'un de ses thèmes favoris, l'efficacité de la prière. Il prêcha encore, au mois de juin suivant, devant les religieuses du monastère de la Pureté, où il dut accepter une belle gerbe de fleurs à mettre aux pieds de la Sainte Vierge ; il prêcha, en juillet, au couvent des Clarisses, enseignant toujours l'amour de Jésus et de Marie. Il célébra sa dernière messe le 25 novembre 1785. Il resta, jusqu'à la fin, ardemment avide de visiter le Saint Sacrement et de recevoir la communion. « Donnez-moi Jésus-Christ », répétait-il souvent. Et il ne voulait omettre aucune de ses dévotions accoutumées, ni l'*Angelus* qu'il n'entendait plus sonner, étant sourd, mais dont il se faisait avertir, ni le Rosaire, avec la succession des mystères qui déroulent toute l'histoire de la Rédemption. Et les enfants, dont il aimait tant la candeur, se laissaient attirer par sa bonté souriante,

1. *Quidquid modicum, dummodo sit constans.*

l'entouraient volontiers. Et, malgré toutes ses tortures, ce vieillard, dont le cœur était resté si tendre, ne donnait pas l'impression triste que l'on éprouve souvent auprès de malades qui ont beaucoup moins à souffrir, mais qui ne savent pas tourner leurs souffrances en exercice d'amour.

Une fièvre intense, après une violente attaque de dysenterie, avertit, à la fin de juillet 1787, que l'on touchait au dénouement. Le 22, l'Extrême-Onction fut administrée au moribond ; le 23, on lui récita les prières des agonisants, et il donna sa bénédiction, d'une voix nette encore, non seulement aux religieux qui l'entouraient, mais à toute sa congrégation, et aux maisons des États pontificaux, et au roi de Naples, à ses ministres, à ses généraux, à ses magistrats. Le 28 juillet, il communia pour la dernière fois. Il souffrait cruellement et demandait surtout que l'on ne cessât de lui suggérer de pieuses affections. Quelques années auparavant, comme on lui lisait l'un de ses premiers livres *Les gloires de Marie*, où il retrouvait les sentiments auxquels il tenait le plus, il avait éprouvé un vif contentement et dit avec une joie simple : « Il y a une grande douceur, au moment de la mort, à penser que l'on a pu contribuer à implanter dans les cœurs la dévotion à la sainte Vierge. » Et dans le même ouvrage[1], il n'avait pas craint, après saint Bonaventure, d'adresser à son immaculée Souveraine cette

1. 1re partie, chap. x. Même demande dans les prières à la Sainte Vierge pour chaque jour de la semaine, le mardi.

supplique tendre et hardie : « Je vous conjure de venir au-devant de mon âme, lorsqu'elle sera au moment de quitter ce monde, de la consoler par votre présence, et de la recevoir entre vos bras! » Il semble bien que sa demande ait été exaucée. Troubles et scrupules étaient loin : une admirable sérénité régnait dans son âme apaisée. A son dernier soir, le 31 juillet, alors que déjà il était entré en agonie, on vit à deux reprises ses yeux se fixer sur l'image de la Vierge, et s'illuminer d'une mystérieuse extase, dont rayonna tout son visage avec un suprême sourire de bonheur. Le lendemain, il expira doucement, au moment où la cloche du couvent tintait l'*Angelus* de midi.

Ses funérailles furent un triomphe. L'évêque de Nocera aurait voulu promener à travers toute sa ville les dépouilles du saint, comme un glorieux trophée. Il lui fallut vite renoncer à son projet devant la vigoureuse opposition des habitants de Pagani, bien décidés à ne pas se laisser dessaisir des précieuses reliques. Porté par les quatre recteurs des maisons napolitaines, le corps ne sortit guère du couvent que pour rentrer dans le sanctuaire. Il fut placé sur un catafalque peu élevé, autour duquel défilèrent prêtres et religieux, gentilshommes et peuple, plus de dix mille personnes, assure Tannoia. On lui prodiguait les témoignages de dévotion et l'on obtenait à son contact de merveilleuses guérisons. On était avide de voir une dernière fois celui dont jamais plus on ne rencontrerait le visage bienveillant et

grave, avec son large front, ses cheveux jadis noirs et blanchis maintenant, ses profonds yeux bleus, ses lèvres si souvent souriantes, d'où étaient tombées tant de paroles pénétrantes et bonnes. Le soir du 2 août, pour l'ensevelissement, ce ne fut pas sans peine que l'on fit évacuer l'église, où allait être inhumé Mgr de Liguori et où ses restes vénérés reposent encore aujourd'hui.

ÉPILOGUE

Liguori mort, Rome se hâta de le glorifier, pendant que la foi de son peuple lui demandait et obtenait de nombreux miracles. Il ne lui fallut guère qu'un demi-siècle[1] pour être déclaré vénérable (7 mai 1807), béatifié (6 septembre 1816), canonisé (26 mai 1839). Puis le titre de docteur de l'Église, suprême honneur et si rarement accordé aux écrivains des derniers siècles, lui a été conféré par Pie IX en 1871[2].

1. Après la mort de Liguori, une année ne s'écoula pas que le procès informatif tendant à sa béatification ne fut ouvert, et dès le 4 mai 1796 fut rendu le décret d'introduction de la cause. La canonisation avait été arrêtée par Pie VI le 15 mai 1830. En mai 1839 elle fut célébrée en même temps que celle de François de Géronimo, jésuite, qui avait béni Alphonse enfant.

2. Décret du 23 mars, notifié au monde catholique le 7 juillet. Dès le 14 mai 1803, le Saint-Siège avait rendu un décret garantissant que les écrits de Liguori ne contiennent pas d'erreur dogmatique (*nil censura dignum*). Et le 5 juillet 1831, en réponse à une consultation du cardinal de Rohan-Chabot, inspirée par son vicaire général l'abbé Gousset, la

On trouverait à ces honneurs solennels et officiels un magnifique commentaire dans les témoignages spontanés de vénération et de reconnaissance qu'ont rendus à saint Alphonse quelques-uns des maîtres de la pensée chrétienne au XIXe siècle, sans parler d'antipathies, significatives elles aussi, et qui semblent trahir une rancune tenace de l'esprit du mal contre l'un de ses plus actifs et plus pratiques adversaires.

La mémoire n'est pas perdue des vives et longues résistances que, soit dans l'enseignement des séminaires, soit dans l'exercice du ministère sacerdotal, les influences jansénistes, celles du gallicanisme ou de ses similaires, opposèrent à la diffusion des doctrines de Liguori. Mais on doit se souvenir aussi des défenseurs et des admirateurs qu'il rencontra. En 1823, un Théatin qui devait devenir célèbre, le P. Ventura, bénissait Dieu d'avoir récemment donné à son Église un homme ayant su « joindre à la vertu d'un saint le savoir d'un docteur ». Il avait pour tenants, en France, des prélats qui étaient l'honneur de l'épiscopat, tels que Mgr de Mazenod[1], évêque de Marseille, et

Sacrée Pénitencerie avait autorisé professeurs et confesseurs à enseigner et appliquer les doctrines de Liguori en toute sûreté de conscience.

1. Son frère, président au Parlement de Provence avant 1789, émigra en Italie pendant la période révolutionnaire, et rassembla, pour écrire une vie de Liguori, des matériaux qui furent utilisés par l'abbé Jeancard (1828). Mgr de Mazenod fonda, pour donner des missions en Provence, la

Mgr Gousset[1], futur archevêque de Reims et cardinal. On ignore très généralement les belles pages enthousiastes, vives et hardies que lui consacra, en 1834, le futur restaurateur de l'abbaye de Solesmes. Elles méritent d'être signalées[2]. Et il faut rappeler aussi qu'O'Connell se plaisait à chercher de quoi nourrir son vrai et profond christianisme dans les œuvres ascétiques de saint Alphonse, distribuant volontiers ses opuscules et annotant sa *Préparation à la mort*.

Dans la seconde moitié du XIXe siècle, bien que les doctrines de Liguori eussent à peu près cause gagnée, l'attention ne s'est pas détournée de lui. Le plus grand mystique de cette époque, le P. Faber[3], savait goûter celui qu'il appelle « notre bien-aimé saint Alphonse », un homme dont « bien peu

congrégation des Oblats de Marie Immaculée, qu'il fut un instant question de fondre avec celle des Rédemptoristes.

1. La *Justification de la théologie morale du Bienheureux A.-M. de Liguori* (Louvain, 1833) est signée de l'abbé Gousset, qui devint évêque de Périgueux en 1835, puis archevêque de Reims (1840), mort en 1866.

2. On les trouvera dans le premier volume de la traduction des œuvres complètes commencée par l'*Association religieuse établie à Solesmes sous la règle de saint Benoît*, et continuée, dès le tome II, par les abbés Vidal, Delalle et Bousquet.

3. Croit-on que Liguori n'inspirât pas encore une profonde sympathie au P. Hecker, âme mystique, elle aussi, par certains côtés, et qui avait cherché sa voie dans l'institut du Saint-Rédempteur avant de fonder l'ordre des Paulistes? Par le sens profond qu'il a du besoin et de la vertu de la prière, il est bien disciple de saint Alphonse.

ont égalé l'expérience dans la vie spirituelle », d'autant plus humain d'ailleurs et indulgent qu'il était plus pur et plus saint[1]. L'un des plus beaux panégyriques de Liguori a été prononcé chez les Rédemptoristes de Clapham en Angleterre, par le cardinal Manning[2]. Alphonse de Liguori, écrivait Mgr Dupanloup[3], est « un des saints des temps modernes qui a toujours eu pour moi le plus vif et le plus profond attrait ». Et dans son journal intime (8 avril 1856) on lit : « Saint Liguori m'éclaire avec austérité. » N'était-ce pas l'une des intelligences les plus fermes et les plus lucides du monde catholique, Mgr d'Hulst, qui se plaisait naguère à signaler les inappréciables services rendus à l'Église par le grand adversaire du jansénisme? Avec quel cœur il prononçait son éloge[4], à l'occasion du centenaire d'août 1887! Au premier jour de ce mois, les fidèles de Naples et de Nocera récitèrent, en actions de grâces, trois *Gloria Patri*, juste un siècle après la mort du saint, aux tintements de l'*Angelus* de midi.

1. *Tout pour Jésus*, *passim*. Place avait été faite, en 1847, à Liguori dans la série oratorienne des vies de saints, et le P. Hutchison montrait, pour les défendre de n'avoir point pratiqué un élagage systématique du surnaturel, que cette méthode eut absolument défiguré saint Alphonse. (Voy. *Vie et lettres du P. Faber*, par J.-E. Bowden.)

2. Manning, *La confiance en Dieu et la mission de saint Alphonse de Liguori*, traduit par l'abbé Paillard (1868).

3. *Histoire de saint Alphonse de Liguori*, 1877, lettre à l'auteur.

4. *Mélanges oratoires*, 1891, t. I.

Qu'était devenue au bout d'un siècle la congrégation laborieusement fondée par Liguori, et qu'il laissa menacée, divisée, d'avenir bien incertain ? Certes les épreuves avaient continué à ne pas lui manquer. Mais elle s'était montrée, suivant la comparaison de saint Alphonse, vivace comme l'herbe des champs, que l'on coupe et qui ne meurt pas. En 1793, se fit l'union tant désirée de la branche napolitaine et de la branche romaine, les Pères des Deux-Siciles ayant été autorisés trois ans plus tôt par le gouvernement à reprendre la règle primitive. Le P. Blasucci, élu recteur majeur, eut à gouverner 16 maisons et 180 missionnaires. La tourmente révolutionnaire dispersa sur bien des points et promena d'ici, de là, les pauvres religieux. Cependant l'institut se développe, surtout au delà des Alpes, grâce à l'impulsion de deux hommes d'élite, Jean Hofbauer, d'origine autrichienne, mort à Vienne en 1820, béatifié en 1888, et Joseph Passerat, un Français de Champagne, admirable de lucidité, de vaillance et d'entrain, mort à Tournai en 1858. C'est à Bischenberg[1] (Alsace) que les Rédemptoristes s'installent pour la première fois sur cette terre de France, qui leur

1. Le P. Gratry y était depuis quelques mois lorsque les Rédemptoristes furent expulsés en 1830. « Jamais de ma vie, écrit-il dans ses *Souvenirs de jeunesse*, je n'ai été si heureux que pendant ce séjour au Bischenberg. Tout, au dehors, y était rude, pauvre, stérile en apparence ; mais je vivais d'une vie intérieure véritable. »

est, hélas ! si peu hospitalière[1]. Ils pénètrent en Belgique (1835), où le P. Dechamp doit devenir archevêque de Malines, puis cardinal, et l'année même de la canonisation de saint Alphonse (1839), aux États-Unis, où le P. Neumann, évêque de Philadelphie, meurt comme un saint en 1860. L'affectueuse sollicitude de Pie IX fixe à Rome le gouvernement de la congrégation. On s'installe, en 1854, Villa Caserta, où est bientôt découverte la miraculeuse Madone du Perpétuel Secours. Les Pères napolitains, qu'il a fallu laisser un peu en dehors pour ne pas heurter les prétentions royales, ne sont pleinement soumis au recteur majeur qu'en 1869.

L'institut du Saint-Rédempteur comprenait, en 1895[2], 12 provinces, 145 maisons et 2788 membres. Et, depuis lors, a été créée la vice-province de Toronto, dans la région des grands lacs (1897); l'Irlande a été érigée en province séparée, ayant juridiction sur l'Australie (1898). On voit comment la famille religieuse fondée par saint Alphonse prolonge et propage son action.

1. Au moment où l'on achève ce volume (novembre 1902) le gouvernement français porte sur la liste des congrégations à ne pas autoriser, les Rédemptoristes avec leurs dix-neuf maisons.

2. Statistique donnée dans *Del secondo centenario dallo nascita di Sant' Alfonso Maria di Liguori*, Roma, 1896. Quant aux Rédemptoristines elles comptaient, en 1897, outre les trois couvents italiens, quinze maisons dont quatre en Belgique, trois en Autriche, deux en France, une en Irlande, une à Londres.

Celle-ci s'est exercée encore, non moins efficacement, par la diffusion de sa théologie morale. En faisant triompher dans l'Église, au tribunal de la Pénitence, le principe d'un probabilisme modéré, il n'a pas seulement, de son temps, ouvert à bien des âmes l'accès des sacrements; il a établi une protection sérieuse contre le rigorisme exagéré que des directeurs peu sages pourraient être tentés d'imposer. En effet, si, comme règle de conduite personnelle, il y a quelque danger à se contenter trop facilement d'une opinion probable, et surtout à ne pas interroger assez attentivement sa conscience, on doit considérer comme acquis et inattaquable, en dépit de controverses que l'on aurait tort de prolonger ou de raviver, ce principe qu'un confesseur n'est pas en droit d'obliger son pénitent à observer une loi qui n'est pas certaine. Or, c'est bien la thèse capitale que saint Alphonse a victorieusement défendue. Il disait à ses contradicteurs qu'il se serait cru gravement coupable en appliquant d'autres principes pour juger autrui, et il exprimait bien alors le fond intime de sa pensée en rappelant la belle maxime formulée par saint Jean Chrysostome : « Sois sévère pour toi-même, indulgent au prochain[1]. »

L'influence bienfaisante de Liguori s'est étendue aussi par des rayonnements indirects, dont il est difficile de mesurer l'amplitude. Si son enseigne-

1. *Circa vitam tuam esto austerus, circa alienam benignus.* Apologie (1769), *in fine*.

ment n'eût fini par avoir raison des exigences inintelligentes et décourageantes dont le jansénisme et la routine hérissaient la pratique des devoirs religieux, l'apostolat des divers missionnaires qui, en tant de villes ou de villages, ont entretenu la foi chrétienne, eût-il été seulement possible à tenter? L'idée-mère d'une œuvre qui a beaucoup multiplié les missions en France, l'Œuvre des Campagnes, ne dérive-t-elle pas tout à fait de son esprit? Que de prédications vraiment évangéliques auxquelles son influence, de près ou de loin, n'est pas étrangère! Et, d'autre part, il est manifeste qu'à ses dévotions préférées se rattachent les principaux développements de la dévotion catholique au XIXe siècle. Ne peut-on dire plus? Celui qui a rouvert à la piété ses sources traditionnelles et profondes, n'a-t-il pas ainsi favorisé la renaissance du culte des saints, l'aptitude à goûter leur histoire, leur légende, et leurs œuvres, même mystiques?

La liturgie du Carême[1], pour louer la bonté, emprunte au prophète Isaïe un texte admirable, et qui s'applique bien à Liguori. « O vous qui vous serez donné à ceux qui ont faim, vous qui aurez soutenu les âmes affligées, vous serez comme une lumière qui se lève dans les ténèbres, comme un jardin toujours arrosé, comme une source dont les eaux ne tariront pas. » Et l'œuvre de saint Alphonse fait songer encore à ces mouvements de charité dont la gran-

1. A la messe du samedi après les Cendres.

deur, pensait Pascal[1], dépasse toutes les grandeurs de corps ou d'esprit, étant d'un autre ordre, infiniment plus élevé. Voilà où il faut chercher la plus profonde leçon qu'elle donne. Dans les nombreux écrits laissés par ce docteur, ce qui est le moins caduque, ce qui demeure le plus bienfaisant, c'est ce qui exprime la charité. Ce que son âme, dont on peut dire qu'elle fut sans doute encore plus riche que ses écrits[2], son âme si humble et si tendre, révèle surtout, c'est que par l'amour, plus que par le seul effort intellectuel, on approche de Dieu ; que le plus grand bien à procurer aux hommes consiste à leur faire sentir que Dieu les aime, et à les aimer soi-même ; qu'il y a dans la simple sainteté, c'est-à-dire dans l'amour héroïque de Dieu et des hommes, une force incomparable, qui est à l'Église une providentielle sauvegarde, et dont l'action victorieuse passe au travers de bien des obstacles, des objections et des hostilités.

Ainsi, Liguori, au-dessus d'étroites écoles, dont aucune n'a droit de l'accaparer ou de la discréditer, doit demeurer cher à des esprits différents, en bien des points, d'idées, de tendances, et se trouvant dans un milieu tout autre que l'Italie méridionale au déclin de l'ancien régime. Il est une des richesses durables de notre patrimoine moral. Avant même que le génie de Newman eût mis en une si belle

1. *Pensées*, XVII, 1.

2. Comme il a été dit par le P. Laberthonnière de Mgr Gay.

clarté l'idée du développement du christianisme, celle-ci avait été, un instant, entrevue et signalée, précisément à propos du fondateur des Rédemptoristes, par l'un des plus fermes défenseurs de ce que le catholicisme a d'immuable, par l'auteur de l'*Année liturgique*. Or, cette notion ne dispose pas seulement à préparer l'avenir : elle maintient aussi en sympathie et en communication avec l'œuvre subsistante du passé. Quels que puissent donc être les temps nouveaux, espérés ou redoutés, celui qui sut, au cours d'un siècle hostile, continuer la pure tradition de la foi et de la piété catholiques, celui qui, durant sa longue carrière et après sa mort, aura grandement contribué à libérer la vie religieuse du mauvais jansénisme, celui auquel bien des âmes ont dû et devront d'aimer davantage le Dieu du Calvaire, présent au mystère eucharistique, et la Vierge Marie, celui-là est assuré de garder une place d'honneur dans l'élite humaine et dans l'Église de Jésus-Christ.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction. 1
Chapitre I. — La vocation. 1
Chapitre II. — Apostolat sacerdotal. 35
Chapitre III. — L'institut des Rédemptoristes.. . . 59
Chapitre IV. — L'évêque de Sainte-Agathe 97
Chapitre V. — Doctrine et piété. 123
Chapitre VI. — Épreuves finales 157
Épilogue. 173

49534. — Imprimerie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

909555